

MARINS, RENÉGATS & autres parias

L'HISTOIRE

**D'HERMAN MELVILLE
ET LE MONDE DANS
LEQUEL NOUS VIVONS**

1953

James

TRADUCTION

Pascal Neveu

POSTFACE

Matthieu Renault

contre-attaque

C. L. R. James

MARINS, RENÉGATS & AUTRES PARIAS

**L'histoire d'Herman Melville
et le monde dans lequel nous vivons**

TRADUCTION

Pascal Neveu

POSTFACE

Matthieu Renault

YPSILON ÉDITEUR

NOTE SUR LA TRADUCTION

Traduire un livre tel que *Marins, renégats et autres parias*, c'est courir deux lièvres à la fois, on y traduit le texte de C.L.R. James autant que les nombreux passages de Herman Melville qui l'illustrent. Et plus encore : au-delà des longs extraits clairement identifiables, James émaillé son propre texte de mots, parfois de phrases entières, de Melville sans les signaler d'aucune façon. Ce qui ne doit pas faire pour autant de cette traduction un lièvre à deux têtes, pas davantage que l'un des deux textes ne doit devenir l'indistincte hase de l'autre. C'est d'ailleurs peut-être une des raisons, conscientes ou non, de ces absences occasionnelles de guillemets. Néanmoins, le texte melvillien étant sans doute plus facilement détectable dans sa langue d'origine qu'en traduction, pour cette édition, nous avons fait le choix et pris la liberté de remettre entre guillemets ce qui appartient à Melville, l'indiquant explicitement sans que cela ne rompe toutefois ni l'unité ni le rythme du livre.

Pour qui traduit, la question se pose de la source unique, ou bien des multiples sources, ou encore d'une retraduction, de ces citations. C'est le contexte qui a décidé du choix final, à chaque fois. Il est apparu qu'un usage monolithique des traductions disponibles entrerait en collision, même momentanément, avec le texte de James, du fait d'un glissement sur le terrain du sens, aussi léger fut-il. La traduction employée le fut donc en fonction de l'utilisation ou du

commentaire que celui-ci en a fait, ce qui explique la diversité *relative*, digne d'un mortier, des sources de traduction. (De nouvelles *rfâdtmsms sontti'afflwrs proposées lorsque cédés* existantes ne semblaient pas adéquates.) Bien sûr, tel parti pris témoigne d'un traducteur qui suit l'interprétation jamesienne de Melville. Ici, la traduction se veut en premier lieu au service du texte de James et de sa démonstration. En conséquence, si l'unité de la traduction *du texte melvillien* semble d'un certain point de vue peu respectée, elle l'est en *revanche* de façon incontestable dans l'optique de l'auteur.¹

Quant à la thèse même de ce texte, on pourrait éventuellement, sur un plan strictement littéraire, discuter d'une lecture aussi politique (au *Sens large*) de l'œuvre de Melville. Telle entreprise est parfois victime de son époque, et n'est que qu'obsolence et poudre aux yeux volatile. Ce n'est pas le cas.

Le propos de James concerne Melville et ses pénétrantes visions sur l'humanité, sans égales dans l'histoire de la littérature mondiale. C'est, à tout le moins, une facette peu étudiée de son œuvre.

1. Sauf indication contraire, toutes les traductions d'Herman Melville sont extraites des ouvrages suivants :

Herman Melville, *Œuvres I — Taïpi; Omou; Mardi*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, sous la direction de P. Jaworski, 1997.

Herman Melville, *Œuvres II — Redburn; Vareuse-Blanche*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, sous la dir. de P. Jaworski, 2004.

Herman Melville, *Œuvres III — Moby-Dick; Pierre ou les Ambiguïtés*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, sous la dir. de P. Jaworski, 2006.

Herman Melville, *Œuvres IV — Bartleby le scribe; Billy Budd, marin ; et autres romans*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, sous la dir. de P. Jaworski, 2010. Dans la traduction de *Moby Dick* par Pierre Jaworski, nous avons systématiquement remplacé « Cachalot blanc » par « Baleine blanche », lorsqu'il s'agissait de *White Whale*.

Et James conduit son analyse à l'aune de *Moby D/c/c*, cherchant dans les livres précédents et suivants à en montrer le progression en amont et en aval (comme *Con pourrait (& faire à cem* ou de *Billy Budd* sur d'autres sujets: personnages, procédés narratifs, etc...).

On pourrait aussi sourciller du fait que l'exégèse y est relativement unilatérale et fait l'impasse sur d'autres dimensions de l'œuvre. Mais il n'y a pas de lecture exclusive, il n'y en a que d'éclairantes qu d'ineptes ; et celle de James, ne rejetant pas les autres pour autant, aussi orientée soit-elle, trouve évidemment sa place parmi les études les plus intéressantes de l'œuvre de Melville. Il y fait preuve d'une acuité du regard que peu de commentateurs, antérieurs ou postérieurs, en France ou ailleurs, ont pu avoir.

Si, comme le dit C.L.R. James, Melville est l'égal d'Eschyle et de Shakespeare, alors peut-être faudrait-il enfin que son œuvre soit correctement éditée, c'est-à-dire intégralement traduite, y compris sa considérable production poétique, et en réévaluer tout l'intérêt le cas échéant.

**À MON FILS, NOB,
QUI AURA 21 ANS
EN 1970
LORSQUE, J'ESPÈRE,
SA GÉNÉRATION ET LUI
AURONT LAISSÉ POUR TOUJOURS DERRIÈRE EUX
TOUS LES PROBLÈMES DE NATIONALITÉ**

INTRODUCTION

Le miracle d'Herman Melville est le suivant : il y a cent ans, en deux romans, *Moby Dick* et *Pierre ou les Ambiguïtés*, et deux ou trois nouvelles, il a peint une image du monde dans lequel nous vivons qui reste, à ce jour encore, inégalée,

La folie totalitaire qui a parcouru le globe, sous la forme du nazisme puis du communisme soviétique ; les mouvements ouvriers de masse et les révoltes coloniales ; les intellectuels se noyant dans les rêves incestueux de la psychanalyse — tel est le monde dont la plupart des hommes s'efforcent de saisir le sens. Tel est celui que Melville met en ordre — non comme un ensemble d'industrie, de science, de politique, d'économie et de psychologie, mais comme un monde de personnalités, vivant comme vit la grande majorité des êtres humains, non selon leurs idées, mais suivant leurs émotions, cherchant à éviter la souffrance et la misère et luttant pour leur bonheur.

Au cours de mes conférences sur Melville à travers les États-Unis, j'ai découvert que, une fois le voile livresque arraché, ses personnages nous sont instantanément reconnaissables, par nous qui avons vécu lors de ces vingt dernières années, et les dix dernières plus particulièrement.

J'ai écrit tout ce que je voulais écrire. Néanmoins, le livre a été écrit de telle façon qu'un lecteur puisse le lire de bout en

Sauf indication contraire, toutes les notes de bas de pages sont du traducteur.

CHAPITRE I
LE CAPITAINE ET L'ÉQUIPAGE

I Un soir, il y a plus de cent ans, un baleinier américain prend
! la mer, en route vers ses lieux de pêche, lorsque soudain
I son capitaine unijambiste, Achab, ordonne à Starbuck, son
| second, « d'appeler à un rassemblement général à l'arrière ».
I II y déclare à l'équipage que le but réel du voyage est de chas-
I ser une Baleine blanche, renommée parmi les pêcheurs de
baleine pour sa couleur particulière, sa taille et sa férocité.
| C'est la baleine, dit-il, qui a arraché sa jambe, et il la pour-
| chassera « au-delà des flammes de l'enfer ». Sa passion et son
habileté tactique rallient tout l'équipage à sa cause dans un
| même élan enthousiaste.
| Selon Starbuck, le second, les hommes chassent la baleine
| pour gagner de l'argent et toute autre raison n'est que folie,
| Il proteste violemment : pour l'argent, je serais capable de tout
faire, « capitaine Achab, et même affronter les mâchoires de la
| malemort si la chose doit se produire au cours de notre cam-
pagne de pêche ; mais je suis ici pour chasser des baleines, non
pour exercer la vengeance de mon commandant. Combien de
! barriques d'huile tireras-tu de ta vengeance ? Elle ne te rappor-
tera pas grand-chose sur le marché de Nantucket. »
Achab prononce alors des mots qui portent atteinte aux
fondements mêmes de la civilisation américaine. Au diable les
affaires et l'argent, voilà ce qu'il dit.

*Le marché de Nantucket! Pouah ! [...] Si l'argent doit être l'aune
et les comptables qui tiennent les comptes de l'univers ont cal-
culé, en ceinturant la planète de guinées, qu'une pièce mesure trois
quarts de pouce de diamètre - alors laisse-moi te dire, mon brave,
que ma vengeance produira de gros bénéfices ici |*

Et il se frappe la poitrine.

La libre entreprise doit produire des biens à vendre ; en gagnant par le travail autant d'argent que possible, les hommes prospèrent et font de leur nation une grande nation ; c'est là le devoir de tout homme : tels étaient les fondements incontes-
tés de la civilisation américaine en 1851 et tels en sont encore aujourd'hui les doctrines officielles. Mais voilà qu'un homme ; piétine ces principes sacrés, les raille, et leur oppose ses propres sentiments d'être humain.

Et le capitaine éprouve un mépris aussi profond envers les autres piliers de l'américanisme.

Un jour, l'huile fuit sur le navire et Achab, tout entier à sa poursuite de Moby Dick, refuse de s'arrêter pour réparer la fuite. Starbuck, comme à son habitude, proteste : « Que vont dire les armateurs, monsieur ? »

Qu'ils restent plantés sur la grève de Nantucket et couvrent de leurs cris les hurlements des typhons. Qu'importe à Achab. Les armateurs... les armateurs ? Tu passes ton temps à me débiter des niaiseries sur ces grigous, comme si les propriétaires étaient ma conscience. Mais écoute ceci : seul possède vraiment quelque chose celui qui en a le commandement.

Il est évident que *Moby Dick*, quoi qu'il en soit, n'est pas une simple aventure. Ou ne l'est plus. Si le capitaine Achat

exprimait telles opinions aujourd'hui, il ne serait pas seulement renvoyé de son emploi par n'importe quel employeur du pays, mais il ferait aussi l'objet d'une rigoureuse enquête du F.B.I.

Qui est cet extraordinaire personnage ? Nous pouvons aujourd'hui, par notre expérience de ces vingt dernières années, reconstituer sa biographie et le comprendre beaucoup mieux que ceux pour qui le livre avait été écrit.

Ses ancêtres se comptent parmi les fondateurs des États-Unis. Il est né aux environs de 1790, en Nouvelle-Angleterre. Il a donc vécu une période de liberté en pleine expansion, à l'issue de la guerre d'indépendance. L'Amérique était alors le pays le plus libre au monde, en termes d'opportunités surtout.

Enfant, Achab avait déjà choisi la pêche à la baleine pour métier. À dix-huit ans, il frappait sa première baleine. Nantucket, son lieu de naissance, était l'un des grands centres baleiniers de l'époque, et la chasse à la baleine était sur le point de devenir l'une des plus grandes industries aux États-Unis. Achab a connu cette pleine croissance du progrès matériel, du commerce et de la finance. Par son énergie, ses compétences et son dévouement au travail, il est devenu capitaine de son propre navire comme d'autres jeunes hommes doués et énergiques. En fait, il est un maître dans son exigeante profession.

Une fois capitaine, Achab s'est par la suite continuellement trouvé en révolte contre son travail, sa vie personnelle et son entourage. Ce n'est pas un homme de personnalité particulière, mais la vie a fait de lui ce qu'il est.

Sa façon de mener les repas fait partie des choses à dire de lui. Achab mange dans sa cabine avec ses officiers. Mais pour un homme aux commandes d'un navire, cela consiste davantage

le capitaine maintient la discipline sur ses hommes. Sur mer, le capitaine préside à la table comme un Tsar. Puis, le second,

le premier lieutenant et le second lieutenant entrent dans cet ordre, sont servis dans cet ordre, et repartent dans l'ordre inverse. Flask, le second lieutenant, doit entrer en dernier, être servi en dernier et repartir lorsque Starbuck, le second, se lève.

Flask s'en plaint car, de ce fait, il n'a jamais assez à manger et se sent affamé depuis qu'il est officier. Les repas dans la cabine «se déroulent dans un silence [si] impressionnant», que c'est un soulagement « quand un rat [fait] soudain du tapage dans la cale ».

Le repas est un symbole illustrant à quel point Achab est isolé des hommes sous ses ordres, un isolement que lui impose sa position de commandant. Personne ne reste dans cette cabine une minute de plus que nécessaire. «Il n'existe aucune camaraderie dans la cabine. La fonction d'Achab la rend inaccessible ; bien qu'il [soit] compté au nombre des habitants du monde chrétien, il y demeure étranger. Il [vit] sur terre comme le dernier grizzli vécu dans le Missouri colonisé. » Achab lui-même le supporte mal. «On a l'impression de descendre dans sa tombe, se murmurait-il à lui-même, » en descendant l'écotille vers son cercueil. Et souvent, «lorsque les quarts de nuit sont établis », il quitte sa « couchette [solitaire] pour monter inspecter le pont enveloppé de nuit ».

L'évangile de l'Amérique est, avant tout, celui du dévouement au travail. Achab, un homme d'éducation Quaker, l'a respecté. Sur quarante ans de vie, il en a passé trois à terre, travail l'a contraint à se marier tardivement, puis Ta séparé

de sa femme et de son fils. Ainsi pouvons-nous comprendre son cri du cœur lorsque, à la fin de sa longue quête de la Baleine blanche, il fait le bilan de sa vie. Il a fait ce que devait faire un homme, et cela s'est changé en cendres et poussière dans sa bouche. «Oh! Starbuck! Quelle douceur dans cette brise... quelle douceur dans ce ciel. C'est par un jour tout semblable — presque aussi suave que celui-ci — que j'ai piqué ma première baleine... J'étais un jeune harponneur de dix-huit ans ! Il y a quarante ans... quarante... quarante ans de cela ! Quarante ans de pêche de la baleine sans discontinuer! Quarante ans de privations, de périls, de tempêtes ! Quarante ans sur la mer impitoyable ! Pendant quarante ans, Achab a déserté la terre paisible pour guerroyer contre les horreurs de l'abîme ! Quarante ans, Starbuck... oui... quarante, sur lesquels je n'en ai pas passé trois à terre...»

Il reconnaît là ce que l'isolement du commandement a fait de lui.

Quand je songe à cette vie que j'ai menée, à la solitude qui a été la mienne, à l'existence recluse d'un capitaine, pareille à une ville fortifiée dont la maçonnerie n'admet que rarement la sympathie de la campagne verdoyante alentour... oh! la lassitude... le poids de ce fardeau... la servitude du commandement solitaire, digne de l'esclavage africain! Quand je songe à tout cela, que je ne faisais qu'entrevoir et que je ressens aujourd'hui seulement avec cette acuité particulière... à ces quarante années pendant lesquelles je me suis nourri d'aliments secs et salés — symbole approprié de la nourriture aride de mon âme ; tandis que le plus pauvre des terriens avait chaque jour des fruits frais à portée de main, et rompait le pain frais du monde quand je brisais mes croûtes moisis... séparé par

des océans de cette jeune femme-enfant dont j'ai fait mon épouse passée la cinquantaine, mettant à la voile dès le lendemain pour le cap Hom et ne laissant que l'empreinte de ma tête sur l'oreiller de mes noces... mon épouse?... une épouse? Plutôt la veuve d'un mari toujours en vie! Oui, Starbuck! J'ai rendu veuve cette pauvre fille en Vépousant! Puis... la folie, la fureur, le sang qui bout, le front qui fume quand le vieux chasseur met mille fois la chaloupe à la mer, et rageusement, Vécume aux lèvres, poursuit sa proie... Un homme ? Plutôt un démon !... Ah! l'insensé ! Oui, Achab, a été un épouvantable vieil insensé pendant quarante ans. Pourquoi ce corps à corps de la chasse? Pourquoi se briser le bras de fatigue à l'aviron, au fer, à la lance? Achab en est-il aujourd'hui plus riche ou meilleur?

Tels mots, à cette place¹, figurent parmi les plus étranges du livre.

«Ah ! I insensé ! Oui, Achab, a été un épouvantable vieil insensé pendant quarante ans. » Puis il ajoute : «Je me sens ! faible à mourir, voûté, bossu, comme si j'étais Adam titubant sous le poids des siècles entassés depuis le temps du paradis. »

L'ouvrier américain moyen d'aujourd'hui ne voit pas le *management* de cette façon. L'industrie a changé, et l'homme qui supporte désormais cette charge est le contremaître. Mais Melville traite ici de l'essentiel et, bien que la forme ait changé, le *type* de base reste le même. Achab sait ce qui est mauvais mais il n'y peut rien. L'habitude, la nécessité, la discipline, tout lui donne le droit de ne rien faire, en tant que capitaine. Il peut ester dans sa cabine pendant des jours — le travail à bord

du roman, ceux de la confrontation avec Moby Dick.

se poursuivra. La chasse aux baleines, la conversion du bateau en usine pour tirer le lard, l'incessante activité dans toute sa variété, il n'y participe pas. Sur deux cents pages, nous verrons les hommes au travail et Achab n'apparaît pas, ou, s'il le fait, seuls lui importent les aléas de sa propre vie et sa vengeance monomaniaque.

Arrêtons-nous un instant et, grâce à l'immense savoir accumulé ces vingt dernières années, plaçons Achab en perspective. Il est le *type* social le plus destructeur et dangereux qui soit jamais apparu dans la civilisation occidentale.

Pendant des générations, les gens ont cru que les hommes opposés aux droits de la propriété, à la production du marché, à la domination de l'argent, etc., étaient des socialistes, des communistes, ou des radicaux de toutes sortes, unis par le seul fait de penser la société en *termes de* réorganisation par les ouvriers, par la grande majorité des opprimés, des exploités, des déshérités. Certains, bien sûr, pensaient que l'expérience, si elle était menée, conduirait inévitablement à la *tyrannie*. Mais personne n'avait imaginé que les *directeurs, surintendants, cadres et gérants* éprouveraient autant de répugnance et d'amertume envers la société de la libre entreprise, le marché et la démocratie, ni qu'ils essaieraient de la réorganiser selon leurs vœux tout en risquant de détruire la civilisation dans ce processus. De nombreux écrivains, surtout Allemands, ont montré qu'ils avaient plus ou moins compris ce *type*. Mais aucun chef d'État, ministre des affaires étrangères, député ni membre du parlement n'a, en dépit des préparations à la guerre contre le nazisme hier et contre l'impérialisme soviétique aujourd'hui, montré le moindre signe de compréhension de l'ennemi contre lequel ils se préparent.

C'est l'unique et solitaire grandeur de Melville d'avoir vu et compris dans toute sa mesure ce *type* et ses relations avec tous les autres *types* sociaux. Comment en fut-il capable cent ans auparavant, c'est ce que nous allons montrer, mais il nous faut d'abord comprendre ce qu'est le *type* totalitaire lui-même.

Achab n'est pas un homme ordinaire. Il a l'esprit affûté et une bonne éducation. C'est un homme au physique splendide, de grand courage, et d'un tempérament sincère et passionné. C'est un quaker qui, à ses débuts, haïssait tant l'Église Catholique qu'il avait craché dans le récipient sacré d'une cathédrale. Bref, c'est un homme qui veut vivre en plein accord avec ses convictions. Et cela, précisément, causera sa perte.

Il a, entre-temps, renoncé au quakerisme. Sa religion principale depuis quelques années est la religion de son époque — le progrès matériel. Le symbole en est, dans *Moby Dick*, comme à toute époque, le culte du feu. Melville revient là sur un symbolisme aussi vieux que le monde. Le mot ancien en sanscrit pour «porteur de feu» est *estpramantha*. Prométhée est le nom que les Grecs ont donné au dieu qui apporta le feu au monde. Pour avoir offert ce savoir aux hommes, Prométhée fut exclu du paradis, cloué à un rocher et torturé pendant trois cents ans. Mais il refusa de demander grâce. Son histoire est peut-être la plus fameuse de toutes les légendes grecques. Tout réel progrès dans les arts et les sciences entraîne une crise. Et la crise d'Achab est celle d'une civilisation qui se sait en voie d'acquiescer une complète maîtrise des arts et des sciences.

Achab, véritable fils de l'Amérique du dix-neuvième siècle, vénère le feu mais il en a été frappé (par un éclair, probablement) et en fut marqué de la tête aux pieds.

24

S,

Vivant sa vie loin de toute civilisation, chassant des baleines dans les mers les plus lointaines, observant les étoiles la nuit, et développant ses propres idées, il s'était mis progressivement à écarter les opinions de son temps et à penser indépendamment. Il en est à ce stade.

Le feu, lié au pouvoir et à la civilisation du progrès matériel, est une puissante force de création. Mais sa créativité est mécanique. *Mécanique* est un mot dont Achab usera plusieurs fois. C'est cela qui détruit sa vie en tant qu'être humain, et qu'il combatta. Ainsi s'en explique-t-il un soir, alors que les éclairs et le tonnerre d'un effroyable orage éclatent tout autour du navire et que des lueurs magnétiques embrasent les mâts :

Au milieu de Vimpersonnel par toi personnifié se tient une personne. Rien qu'un point, mais d'où que je vienne et où que j'aille, tant que je vivrai ici-bas, cette personne royale vivra en moi, consciente de ses droits souverains. Mais la guerre est souffrance, et la haine torture. Viens sous la plus humble forme de l'amour, et je m'agenouillerai pour te baiser; mais parais sous ton apparence la plus altière, simple puissance surnaturelle, et bien que tu lances des flottes entières de mondes lourdement chargés, quelque chose au fond de moi demeure indifférent Ô clair esprit, de ton feu je suis le fils, et ce vrai fils du feu souffle en retour sur toi sa flamme.

! Derrière cette puissante force impersonnelle se trouve donc quelque chose de réellement créatif, au sens humain du terme.

! Achab ne rejette pas le feu, qu'il soit pouvoir ou créativité mécanique. Mais il ne sait pas ce qu'il en est. Il sait qu'il a fait

de lui ce qu'il est. Et s'en réjouit. Mais aussi longtemps que cela impliquera une existence aussi inhumaine que celle qu'il a vécue jusqu'alors, il le défiera.

Il en est au point désormais où il appréhende le problème philosophiquement, comme un problème de civilisation mondiale. Comment concilier les avantages indubitables de la civilisation industrielle et ce que cette même civilisation a fait de lui en tant qu'être humain. Achab formulait là une question que ses compatriotes commenceront à poser seulement quelques années plus tard. Mais son malheur et son défi cachaient un vice fatal. Pas une seule fois l'idée ne lui traverse l'esprit de s'interroger sur la nature de ses relations¹ avec les personnes sous ses ordres. Il accepte telles relations. *Sa personnalité souffre. Il défiera son bourreau. Il trouvera une solution. Individualiste formé à l'école de l'individualisme, il le restera jusqu'à la fin.*

Jusque-là, des dizaines de millions d'Américains peuvent comprendre Achab. Ils ont travaillé sous les ordres d'hommes comme lui. Un plus petit nombre, significatif, d'hommes a même vécu son expérience. Le moteur Diesel et maintenant l'énergie atomique confrontent l'immense majorité des hommes au même problème que lui: l'évidente et effrayante puissance mécanique d'une civilisation industrielle qui avance désormais à grands pas et apporte dans le même temps la mécanisation et la destruction de la personnalité humaine.

Les hommes qui pensent ainsi, les classes d'une nation qui forment de telles pensées, se sont fermement préparés à une action désespérée. Si, dorénavant, une violente catastrophe s'abat sur eux, les ruine et les convainc que leur vie est

intolérable, si les graves doutes qui les tourmentaient auparavant se justifient, alors ils n'hésiteront à écarter aucune des contraintes traditionnelles de la civilisation. Ils chercheront un nouveau modèle de société et un programme d'action et, sur la base de ce modèle et de ce programme, ils agiront. C'est ce qu'a vécu Achab lorsqu'une baleine lui a arraché la jambe. Et cette baleine est Moby Dick.

Afin de bien appréhender l'effet d'une telle catastrophe, nous devons comprendre non seulement l'histoire d'Achab mais aussi celle de Moby Dick. Moby Dick est une baleine extraordinairement grande et puissante. Ce qui frappe à son propos est qu'elle ne fuit pas les baleiniers, au contraire, elle les chasse et les combat. Elle se bat avec tant de férocité et de fourberie qu'elle en est devenue une terreur des mers. À la longue, la fourberie de ses attaques apparaît aux yeux des marins superstitieux comme étant le résultat de quelque impénétrable et malveillante intelligence. Tout cela fait de la Baleine blanche une baleine exceptionnelle, mais en aucun cas unique. De telles baleines sont connues dans le monde de l'industrie baleinière, certaines même ont un nom. Et d'audacieux capitaines sont partis en mer dans le seul but de traquer ces monstres en délaissant leur pêche. C'est pourquoi la poursuite de Moby Dick par Achab, même un peu étrange, ne surprend personne. Cela est arrivé déjà et arrivera encore.

Mais Achab est l'homme que nous connaissons. La perte de sa jambe fut pour lui la preuve définitive d'un monde absolument déraisonnable. Et lors des longues heures de souffrance et de douleur qui ont suivi, les doutes, problèmes et frustrations d'Achab quant à ce monde dans lequel il vit, ont mûri.

En Moby Dick, décide-t-il, se trouve la solution à ses problèmes! mais aussi la destruction de dizaines de millions de Polonais, S'il tue Moby Dick, il mettra fin à ses tourments. ■ de Slaves et d'autres races qu'ils jugeaient inférieures. Ils disaient

*La Baleine blanche qui fendait les eaux devant elle était comme
Vincamation monomaniacale de ces forces maléfiques que certains
êtres profonds sentent les dévorer, les laissant survivre avec la moitié
d'un cœur et d'un poumon. [...] Tout ce qui affole et torture le pimplé
exquisément, tout ce qui remue la lie des choses, la vérité mêlée de
malice, ce qui vous brise les nerfs et vous encroûte le cerveau, toutes
les démoniaques machinations de la vie et de la pensée – le mal
sous toutes ses formes, pour cet insensé [d'Achab], s'incarnait de
manière visible en Moby Dick et pouvait donc être concrètement
attaqué. Il avait amassé sur la bosse blanche de la baleine la somme
totale de rage et de haine éprouvées par l'espèce humaine tout entière
depuis Adam et, comme si sa poitrine eût été un mortier, il en faisait
désormais la cible de cet obus qu'était devenu son cœur brûlant*

Fou, il l'est sans aucun doute désormais, mais ce qui était folie dans un livre cent ans plus tôt, est aujourd'hui la folie même de l'époque dans laquelle nous vivons. Elle a coûté à notre civilisation contemporaine beaucoup de sang et d'incalculables richesses. Nous devons la vaincre ou elle nous détruira. Avant d'aller plus loin avec Achab, portons un regard sur nous-mêmes.

En 1933, le régime d'Hitler surgissait du sein même de la civilisation occidentale, comme maître de l'Allemagne. À ce jour, les gens résistent en acceptant l'essentiel des faits à propos des nazis. Les nazis disaient que la civilisation mondiale se désintégrait et qu'ils inventent une solution la création d'une race supérieure. C'était leur programme. Il impliquait non seulement l'antisémitisme,

que c'était la solution aux problèmes de l'Europe. Ils mèneraient ce programme à terme ou, s'ils échouaient, mettraient l'Europe en ruines. Et tout ce qu'ils ont fait, jusqu'à l'ultime tentative de détruire l'Allemagne, était subordonné à ce programme. Aujourd'hui, les gens parlent encore d'impérialisme nazi, de dictature, de soif de pouvoir, d'espace vital, etc. Ils ne peuvent croire que ce n'étaient là que de simples outils pour la réalisation de ce projet. Hier, ils n'ont donc pu faire face à Hitler avec l'esprit clair et une bonne conscience (comme ils ne peuvent aujourd'hui faire face à Staline), car cette folie est née dans les profondeurs de la civilisation occidentale et s'en nourrit.

L'organisation politique de l'Europe moderne est basée sur la création et la consolidation d'États nationaux. L'État national, tout État national, avait et a toujours une idéologie raciale. Cette idéologie proclame que la race nationale, la souche nationale ou le sang national sont supérieurs à toute autre race nationale, souche nationale ou sang national. Cette idéologie fut parfois ouvertement déclarée, plus souvent dissimulée, mais elle était là et est toujours là, et elle est même devenue plus forte ces vingt dernières années à travers le monde. Qui en doute n'a qu'à lire la loi McCarran² de 1952, qui est imprégnée de cette idéologie de supériorité raciale.

2. La loi de McCarran-Walter, appelée aussi loi sur l'immigration et la nationalité, est une loi de 1952 qui pose de lourdes restrictions à l'entrée des immigrants aux États-Unis ; des quotas étant institués selon le pays d'arrivée. D'autre part, la loi a servi à exclure de nombreux individus pour des raisons idéologiques, tels que, à l'instar de C.L.R. James, Julio Cortazar, Mahmoud Darwish, Dario Fo, Gabriel Garcia Marquez, Pablo Neruda, Graham Greene, Doris Lessing, Michel Foucault, Kobo Abe, Carlos Fuentes et d'autres...

L'Europe de l'ouest en 1914-1918 s'est elle-même donnée les coups dont elle ne se relèverait jamais. Blessé et frappé que les autres, l'État national d'Allemagne chercha un modèle de société et un programme. Parmi les ruines, on peut en voir aujourd'hui les fondations, cette théorie de supériorité de la race nationale. Les nazis s'en étaient saisis et, écartant toute semi-vérité, avaient décidé de la porter à sa conclusion logique. L'État national *était* le dieu unique, sans plus d'hypocrisie ni de feinte. La race nationale *était* la race supérieure. Par cela ils résoudraient tout ou ruinaient définitivement l'Europe et c'est ce qu'ils ont fait. Ils n'ont rien résolu, mais ont laissé derrière eux une Europe irrémédiablement détruite.

Voici donc comment les masses d'hommes se comportent tôt ou tard, et c'est ce que montre Melville dès 1851. En tant qu'artiste, il voyait cela en termes de personnalités et de relations humaines, et par conséquent pouvait seulement le présenter de cette façon. La maison dans laquelle Ahab grandit, la civilisation américaine du dix-neuvième siècle, cette maison-là tombait en ruines sous ses yeux. Cherchant alors désespérément quelque dessein ou programme, il l'a trouvé ce qui a toujours été implicite dans l'industrie baleinière et qu'il expose désormais au grand jour: la poursuite des baleines, dans son cas symbolisé par une seule baleine, indépendamment de toutes considérations de civilisation, d'humanité, de religion ou de quoi que ce soit.

Tout est dans la relation intime, proche et logique, de la folie avec ce que le monde a jusqu'ici accepté comme étant sain et raisonnable, les valeurs par lesquelles tous les hommes bons ont vécu. En même temps qu'il écrit *Moby Dick*, Melville

publie un article³ dans lequel, traitant du Roi Lear, un autre personnage littéraire fameux devenu fou lui aussi, il déclare : « Tourmenté jusqu'au désespoir, Lear, le roi frénétique, arrache le masque et énonce la sage folie de la vérité vitale. »

Hitler à peine éliminé, Staline menaçait d'écraser non seulement l'Europe mais le monde entier. Le *type* est le même. Si la base politique de l'État national est la supériorité raciale de la souche nationale, sa base strictement économique est le développement des ressources de la Nation. Dès 1928, dans une Russie épuisée et désespérée par la révolution, ne voyant dans le monde alentour aucune lueur d'espoir, se levait le même *type* social que chez les Nazis — administrateurs, cadres, gestionnaires, leaders ouvriers, intellectuels. Leur

but premier n'était pas la révolution mondiale. Us souhaitent construire des usines et des centrales électriques plus grandes que toutes celles qui avaient été construites. Leur but était de raccorder des fleuves, déplacer des montagnes, semer depuis les airs ; et pour atteindre ce but, ils dilapideraient des ressources humaines et matérielles sur une échelle sans précédent. Leur intention première n'était pas la guerre. Ce n'était pas la dictature. C'était le Plan. En quête de ce qu'ils nomment la planification de l'économie, ils ont dépeuplé la Russie de ses dizaines de millions d'ouvriers, de paysans et de fonctionnaires, à tel point que la peste a semblé balayer périodiquement le pays. En quête de leur plan, ils ont enfermé, des millions d'hommes dans des camps de concentration, et comptent les y garder.

3. Il s'agit de l'essai Hawthorne et ses « Mousses ».

Leur dessein est celui de planifier. Et ils mèneront leur plan à terme ou, comme les nazis, se laisseront eux-mêmes enfouir sous les ruines de l'Europe. Mais cela encore, en soi, n'aurait pas déclenché de crise internationale. Ce qui la déclenche, c'est le fait que dans toutes sortes de pays, du plus développé au plus arriéré, se sont levées des dizaines de milliers d'hommes instruits, administrateurs, gestionnaires, intellectuels, leaders ouvriers, leaders nationalistes, prêt! à faire dans leur pays exactement ce que les communistes font en Russie et qui voient la Russie comme leur patrie! Le problème est là. Et il n'est débat plus futile que celui qui oppose Démocrates et Républicains se rejetant la responsabilité politique de la Chine devenue communiste. Personne n'aurait rien pu faire pour empêcher cela. La folie se déploie irrésistiblement.

Simplement, tout comme la théorie de la race supérieure et le développement de l'économie nationale sont deux aspects inséparables de l'État national, ainsi le nazisme et le communisme sont d'inséparables aspects de la dégénérescence de l'Europe. Bien qu'ils soient d'origine différente, les communistes russes appliquent aujourd'hui dans leurs états satellites d'Europe l'idéologie nazie de race supérieure sous un fit* déguisement. Si Hitler avait vaincu et survécu, il aurait fini par adopter une forme du plan communiste.

Nous pouvons maintenant voir Achab, incarnation du typh* totalitaire, dans toute son envergure. Son dessein clairement sous les yeux, seules deux choses le concernent désormais : // lg, science, ou la gestion des choses ; et 2/ la politique, ou la gestion des hommes.

Dans un magnifique chapitre intitulé «La Carte», Melville nous montre Achab, l'homme résolu, au travail. Il a sous son seul commandement un baleinier qui se trouve être technologiquement un des plus développés de l'époque. Il a catalogué dans son esprit tout le savoir scientifique de la navigation accumulé à travers les siècles.

C'est pourquoi il est une menace si sérieuse. Son dessein peut bien être fou, les armes qu'il utilise pour l'atteindre sont parmi les réalisations les plus avancées du monde civilisé, et tel dessein donne à sa grande intelligence une maîtrise sur eux et une puissance jamais obtenues auparavant. La nuit, il s'assied seul devant ses cartes. Il connaît «la direction des courants et des marées », « les déplacements de la nourriture du cachalot ». Il a de vieux livres de bord qui lui disent où Moby Dick a été vu par de précédents voyageurs. Alors, de son crayon, il trace des lignes sur ses cartes. Et pendant qu'il écrit sur le papier, de même apparaissent des lignes de souci et de concentration sur son front.

C'est trop pour un seul homme ou un seul corps d'hommes. Parfois, tard dans la nuit, la folie d'Achab semble le terrasser. Il se lève et se rue hors de sa cabine. Mais ce n'est pas une folie que pourrait guérir un médecin. Ce qui se rue alors, selon Melville, c'est son humanité ordinaire fuyant le monstre qui l'a dominée. Achab est ainsi «une chose vide, un être informe, somnambule, un rai de lumière vive, certes, mais qui n'[a] nul objet à colorer, et donc un néant. » Sans plus d'humanité, seules resteraient l'intelligence abstraite, la science abstraite, la technologie abstraite, vives mais vides, au service non plus d'un dessein humain mais simplement d'un même dessein abstrait.

leur évolution vers le type totalitaire, comment, en 1851, a-t-il vu le peuple ordinaire que ces monstres jettent aux chaînes, exploitent, corrompent et ruinent définitivement? La réponse est double.

Melville est d'abord aussi clair que le jour sur cette question, beaucoup plus clair qu'il ne l'est sur Achab.

Mais il sent par la suite que là précisément se trouve son problème. Il doutait beaucoup d'être compris. Et ne s'est certainement épargné aucun effort pour se rendre clair dès le début.

Avant même qu'il ne commence à nous dire ce que le capitaine Achab représente, il décrit les officiers et l'équipage du *Pequod* en deux chapitres, portant le même titre, «Chevaliers et écuyers. »

Le premier chapitre commence par Starbuck. Comme Achab, il vient de la Nouvelle-Angleterre. C'est un homme de principes, de hautes qualités morales, brave et compétent. Mais dans le même temps, Melville montre comment cet homme moralement lâche est certain d'échouer face à la force de caractère d'Achab et à son puissant dessein. Melville s'attriste de la perte de dignité d'un être humain, ce qui sera le destin de Starbuck. Puis, brusquement, il se lance dans un panégyrique totalement inattendu du travailleur « qui manie la pioche et enfonce le clou. » Il semble un instant avoir oublié Starbuck et se hâte de décrire le rôle que l'ouvrier, c'est-à-dire l'équipage, jouera dans son livre.

Dès lors, si je pare les plus misérables marins, les renégats et autres [parias], des plus hautes vertus, fussent-elles d'un sombre éclat; si je les revêts de grâces tragiques; si le plus triste d'entre eux, qui pourrait bien être le plus vil, s'élève parfois jusqu'aux plus sublimes hauteurs; si je fais tomber sur le bras de cet ouvrier un rayon de

lumière céleste, et déploie un arc-en-ciel dans le crépuscule de son désastre — alors soutiens-moi dans mon entreprise contre la critique des hommes, Esprit de l'Égalité, Toi le juste, qui as étendu un royal manteau d'humanité, un seul, sur tous mes semblables!

Il prend John Bunyan, auteur du *Voyage du pèlerin*, et Cervantès, auteur de *Don Quichotte*, comme exemples d'hommes ordinaires qui ont été choisis pour leur grandeur par le Dieu de la Démocratie et de l'Égalité. Puis, il place Andrew Jackson⁵ au sommet. «Toi qui as ramassé Andrew Jackson au bord d'un chemin pour le jeter sur un cheval de guerre et l'élever, dans un fracas de tonnerre, sur un trône plus haut que tous les trônes ; Toi qui, au cours de Tes puissants passages sur terre, choisis invariablement l'élite de Tes champions parmi la plèbe royale — ô Dieu, soutiens-moi dans mon entreprise ! »

Le lecteur ne peut s'empêcher de trouver ce passage maladroit. Melville a clairement l'intention de faire des hommes de l'équipage les véritables héros de son livre, mais il craint la critique. Le chapitre suivant, lequel, assez curieusement, porte le même titre que celui que nous venons d'examiner, nous éclairera davantage.

Melville délaisse les misérables marins, renégats et autres parias, et retourne vers les officiers. Il décrit maintenant Stubb, le premier lieutenant. C'est un homme qui rit de tout. Puis vient Flask, le second lieutenant, qui n'a d'ailleurs aucun caractère. Mais, comme Starbuck, ce sont des hommes de

5. Andrew Jackson (1767-1845): héros national qui gagna la bataille de la Nouvelle-Orléans contre les Anglais en 1815, puis qui devint le septième Président des États-Unis en 1829. Il dirigea alors le pays de façon autocratique.

~~#île/le/M?/le/relés/~~

ur

grande compétence et de grande sobriété.

Puis, nous sont présentés (de façon systématique) les trois harponneurs. Il y a d'abord un cannibale des mers du Sud, Quiquegde son nom; le second, Tashtego, un Indien de Gay-Head dans le Massachusetts ; et le troisième est Daggou, un nègre gigantesque des côtes africaines. Ce sont tous des hommes au physique magnifique, à l'éblouissante habileté et à la saisissante personnalité. Il est vrai que les harponneurs d'origine sauvage n'étaient pas inconnus dans la pêche à la baleine à cette époque, mais il est certainement peu commun de compter trois harponneurs sauvages sur un même bateau, chacun d'eux représentant une race primitive.

L'équipage est la preuve définitive que Melville compose un échantillon strictement logique. Ils forment une bande de loqueteux recueillis par hasard aux quatre coins de la terre. Il nous dit qu'en 1851, alors que les officiers blancs américains fournissent les cerveaux, moins d'un sur deux parmi les milliers d'hommes dans la pêcherie, l'armée, la marine et les forces d'ingénierie employées à la construction des canaux et des routes américaines, sont des Américains. Ils viennent du monde entier, d'îles comme les Açores ou les Shetland. Presque tous les hommes du navire d'Achab sont des insulaires, et de fait, presque toutes les nations du globe y sont représentées. Melville les appelle des *Isolés*⁶,

6. « Isolés » traduit « Isolatoes » qui, en anglais, fait aussi référence à l'insularité en écho au passage célèbre du poète John Donne : « No man is an island : (« Nul homme n'est une île ») Selon les notes de l'édition de la Pléiade, la traduction de *Isolatoos* par *Isolés* est empruntée à Victor Hugo, qui utilise ce mot dans *Les Travailleurs de la mer*.

refusant toute appartenance au continent de la communauté humaine, chaque *Isolé* vivant à l'écart des autres, sur son propre continent.

Mais à présent, fédérés par le bois d'une quille unique, quel ensemble formaient ces Isolés ! Une délégation digne de celle d'Anacharsis Cloots⁷, venue de toutes les îles de la mer et de tous les confins de la terre présenter aux côtés du vieil Achab, à bord du Pequod, les doléances du monde devant ce tribunal d'où bien peu reviennent.

Puis, conclusion étonnante d'un étonnant chapitre, Melville nous signifie par ce rapide exposé que celui qui est au plus bas de l'échelle s'élèvera de lui-même jusqu'au plus haut rang.

Au plus bas de l'équipage à bord se trouve Pip, un petit nègre de l'Alabama, le dernier des derniers dans l'Amérique de 1851. C'est Pip qui, à la fin, sera salué comme le plus grand héros de tous.

Jusqu'à aujourd'hui, les gens ont lu ces chapitres sans les comprendre. Mais dès lors qu'ils seront lus et acceptés, alors très vite le livre lui-même sera considéré pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour la plus grande œuvre jamais conçue qui peigne le monde moderne, notre monde, tel qu'il est, et ce qui l'attend.

Le voyage du *Pequod* est le voyage de la civilisation moderne à la recherche de sa destinée.

7; Jean-Baptiste Cloots dit Anacharsis, baron de Cloots (1755-1794) : enthousiasmé par les idées de la Révolution française, le baron de Cloots, d'origine Prussienne, se présenta devant l'Assemblée constituante le 19 juin 1790 à la tête d'une délégation formée d'hommes de toutes nationalités qu'il avait rassemblés dans les rues de Paris. Accusé par Robespierre d'être un espion étranger, Cloots fut arrêté, condamné à mort et guillotiné.

Achab, nous le savons, enrage contre cette civilisation.

Les trois officiers américains représentent le savoir technologique le plus compétent, l'expertise et le commandement. Les harponneurs et l'équipage sont le peuple ordinaire du monde entier. L'auteur de ces lignes avoue sincèrement que c'est seulement depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, depuis l'apparition du nom des peuples d'Extrême-Orient et d'Afrique dans les *gros titres quotidiens*, depuis l'expansion du totalitarisme russe et l'émergence de l'Amérique comme puissance mondiale, depuis tout cela seulement qu'il lui est permis de saisir la portée, la puissance et l'audace de Melville, ainsi que la conviction avec laquelle il a consigné ce qu'il avait l'intention de faire. En cela, aucun écrivain, d'aucun pays ni d'aucune époque, ne lui est comparable.

Sa référence à Anacharsis Cloots est décisive.

Anacharsis Cloots était un noble Prussien qui embrassa la cause de la Révolution française de 1789. Les idées de Cloots allaient au-delà de celles de ses compagnons révolutionnaires. Il s'était proclamé Orateur du Genre Humain, était un ardent partisan de la République universelle, et il appela devant l'Assemblée Nationale à l'établissement de la fraternité entre tous les hommes en annonçant la guerre à tous les tyrans du monde. Il rassembla des représentants de toutes les nationalités qu'il put trouver à Paris, incluant de silencieux et perplexes Ismaélites et Chaldéens, et plaida pour l'inclusion de tous dans une fraternité des nations.

Melville semble avoir été fasciné par Cloots, à en juger par la référence dans ses œuvres. Mais, alors que Cloots pensait unir tous les hommes en une République universelle, basée

sur la liberté, l'égalité, la fraternité, les droits de l'homme, etc., Melville, en 1851, ne laisse aucune trace de ces pompeuses abstractions dans tout *Moby Dick*. Ses candidats à la République universelle sont liés par le fait qu'ils travaillent ensemble sur le même baleinier. Ils forment une fédération mondiale d'ouvriers industriels modernes. Ils ne doivent allégeance à aucune nation. (Les Américains parmi eux sont des officiers.) Ils ne doivent allégeance à personne ni à rien, excepté au travail qu'ils ont à faire et aux relations entre eux dont le travail dépend. Ajoutons aussi qu'ils ne sont troublés par aucun mouvement ouvrier que ce soit, ni par ce qu'aujourd'hui nous appelons la solidarité internationale du travail.

Si Melville n'usait pas de locutions telles que liberté, égalité ou fraternité, il restait toutefois, directement ou indirectement, l'ennemi mortel de tout programme qui imposerait la voie à emprunter pour que l'humanité parvienne au salut. S'il vivait aujourd'hui, il aurait en horreur tout socialiste, communiste, anarchiste, trotskiste ou quiconque se lèverait comme pionnier, organisateur, éducateur ou leader d'ouvriers lors de l'établissement de la République universelle plutôt que pour accomplir une tâche particulière. Mais il écrivait en 1851. Et ce qui l'intéressait alors est ce qui nous intéresse encore davantage aujourd'hui : quelles sont les conditions de survie de la civilisation moderne ? Les terribles crises et catastrophes qu'il a vu venir prenaient-elles racine dans les personnalités destructrices, dans la nature humaine, ou avaient-elles d'autres causes ? L'humanité pouvait-elle les surmonter ? Qu'étaient, que devaient être, ou que pouvaient être les relations entre les gens instruits, les leaders techniques et exécutifs d'une civilisation avancée et les millions

d'individus ordinaires à travers le monde ? L'homme moderne sera-t-il un jour heureux ou est-il condamné à la misère éternelle ? Se détruira-t-il lui-même à la fin ? Melville posait ces questions et y répondait comme si elles n'avaient jamais été posées ni n'avaient reçu de réponses dans les pages d'aucun livre.

Ses réponses, cependant, se font en termes de relations humaines. Voyons les harponneurs. En tant qu'hommes d'autorité, ils mangent dans la cabine du capitaine. Les repas d'Achab sont un cauchemar.

Par un curieux contraste, après la contrainte à peine supportable et l'invisible et innommable tyrannie qui régnaient à la table du capitaine, venaient l'insouciance, le sans-gêne et la totale liberté, mais aussi la démocratie effrénée, pourrait-on dire, de ces êtres inférieurs qu'étaient les harponneurs. Alors que les lieutenants, leurs maîtres, semblaient avoir peur du bruit des articulations de leur propre mâchoire, les harponneurs prenaient un plaisir extrême à mastiquer leur nourriture de manière retentissante. Ils mangeaient comme des seigneurs; ils remplissaient leur panse comme des navires des Indes en partance se chargent d'épices du matin au soir. Quiqueget Tahtego avaient un si formidable appétit que, pour combler le vide creusé depuis le précédent repas, le pâle Boulette-de-farine devait souvent apporter un gros aloyau de bœuf salé, qui semblait avoir été taillé à l'instant dans l'animal vivant Et s'il ne mettait pas assez d'empressement à le préparer, s'il ne s'exécutait pas illico presto, Tashtego avait alors un moyen fort peu distingué de le presser: il lui harponnait le derrière avec sa fourchette. Et une fois, Daggou, saisi d'un soudain caprice, rappela Boulette-de-farine à sa tâche en le saisissant à bras-le-corps

et en lui appuyant avec force la tête contre un grand tranchant de bois, tandis que Tashtego, le couteau à la main, commençait à tracer le cercle préalable au scalp.

Quasiment chaque phrase pourrait faire le sujet d'une bande dessinée. Le langage de Melville est nouveau et frais, d'une grande vitalité. Comparez «la servitude du commandement solitaire d'Achab, digne de l'esclavage africain,» à ces trois sauvages.

C'était un fameux spectacle que celui de Quiqueg installé en face de Tashtego, ses dents limées rivalisant avec celles de l'Indien, et Baggou assis entre eux à même le sol, car un banc eût amené son chef emplumé comme le dais d'un corbillard au niveau des basses traverses du plafond; chaque mouvement de ses membres colossaux secouait la charpente de la petite chambre ainsi que ferait un éléphant d'Afrique embarqué comme passager. Cependant, le grand nègre était étonnamment sobre, pour ne pas dire délicat. On avait du mal à croire que de si petites bouchées puissent entretenir la vitalité qui irradiait dans toute la largeur de ce superbe corps de Seigneur. Mais le noble sauvage devait trouver dans le généreux dément aérien de quoi faire des repas plantureux et bien arrosés; d'aspirait par ses narines dilatées la vie sublime des mondes.

ne sont ni le bœuf ni le pain qui font ou nourrissent les géants. Quiqueg, quant à lui, faisait en mangeant un claquement des lèvres barbare, assassin – assez répugnant, à vrai dire -, tel que le tremblant Boulette-de-farine en serait presque venu à chercher des marques de dents sur ses bras maigres. Et lorsqu'il entendait Tashtego lui claironner de se montrer afin qu'on pût grignoter ses

os, ce garçon un peu simplet était pris soudain d'une crise de paralysie agitante qui menaçait de venir à bout de la vaisseau accrochée aux cloisons de la dépense. Quant aux pierres à aiguiser que les harponneurs portaient dans leurs poches pour affûter leurs lances et armes diverses, et sur lesquelles, au dîner, ils affilaient ostensiblement leur couteau, elles produisaient des grincements peu faits pour rasséréner le pauvre Boulette-de-farine. Comment eût-il pu oublier que Quiqueg du temps qu'il vivait sur son île, s'était sans doute rendu coupable avec ses commensaux de quelque bêtise criminelle ? [...]

Mais bien que ces barbares dînassent dans le carré et fussent censés y vivre, leurs habitudes rien moins que sédentaires ne les y amenaient que pour les repas et un peu avant l'heure du coucher, lorsqu'ils le traversaient pour regagner leurs quartiers personnels.

En net contraste avec le caractère huppé d'Achab, la discipline est plutôt relâchée chez les hommes. Les harponneurs ont des relations aussi faciles entre eux qu'ils en ont avec le reste de l'équipage. Ils tiennent d'importantes positions dans le navire. Lors des quarts de nuit sur les lieux de pêche, par exemple, le commandement du pont leur incombe. En charge de cette responsabilité, ils mangent et dorment à l'arrière comme les autres officiers. Et, bien que leur autorité soit acceptée par les hommes, ces derniers les considèrent pourtant comme leurs égaux sociaux. À bord du *Pequod*, la discipline dans son ensemble est bien effective, mais elle est peu rigoureuse. Sur un baleinier, tous, du capitaine au garçon-commis, étaient payés en proportion des profits du voyage. Ainsi, un tel voyage, durant

lequel les salaires dépendaient de la vigilance et de l'intrépidité de chacun, requérait moins de discipline que sur un navire marchand ordinaire. C'est après avoir indiqué tout cela que Melville montre enfin Achab, sinistre et lugubre tyran, et sa mentalité particulière, pervertie et endurcie par les usages traditionnels du commandement en mer.

Mais le principal intérêt concernant l'équipage de Melville réside dans le fait que les hommes travaillent. Ce ne sont pas des ouvriers en souffrance, ni des révolutionnaires, ni des hommes cherchant à se syndiquer, ni des individus réclamant davantage de loisirs, ou d'éducation afin de se réjouir de leurs loisirs. Ce qui leur importe essentiellement, comme à tout ouvrier, comme à tout le monde, c'est le travail qu'ils font tous les jours, tant d'heures par jour, presque chaque jour de l'année.

Dès qu'une baleine est en vue, «avec une habileté [...] dont aucun autre métier n'offre l'exemple », l'équipage se met à sauter « telles des chèvres, du flanc incliné du navire dans les embarcations secouées par la houle ». Flask est un petit homme, il ne parvient pas à voir au loin. Daggou lui offre ses épaules.

Calant alors solidement ses pieds contre les bordages opposés de la baleinière, le nègre gigantesque se baissa un peu et présenta sa paume au pied de Flask; puis il lui prit la main, qu'il posa sur sa tête ornée de son plumet de corbillard et, le priant de sauter au moment où lui-même le soulèverait, il fit, d'un coup adroit, atterrir le petit homme à bon port sur ses épaules. Flask était maintenant debout dans les airs et Daggou, le bras levé, lui fournissait une sorte de rampe sur laquelle s'appuyer et assurer son équilibre.

Le novice s'émerveille toujours du singulier spectacle de la dextérité, rendue machinale par l'habitude, avec laquelle le baleinier peut conserver une posture verticale dans sa pirogue, alors même qu'il est secoué par une mer furieuse et perfide et des courants contraires. Combien plus étonnante encore est la vue du marin vertigineusement perché, en de pareilles circonstances, sur son morceau de bois ! Mais voir le petit Flask grimpé sur les épaules du monumental Daggou était une chose plus étrange encore, car le noble nègre, avec une indifférence tranquille, une aisance inimaginable et le port d'un souverain barbare, accordait harmonieusement les ondulations de son corps splendide aux mouvements de la mer. Sur son large dos, Flask, avec ses cheveux de lin, semblait un flocon de neige. La monture avait une plus belle prestance que son cavalier. Et si le petit Flask, tout vivacité, ostentation et véhémence, frappait parfois du pied avec impatience, la poitrine seigneuriale du nègre n'en continuait pas moins à se soulever avec régularité. C'est ainsi que j'ai vu Passion et Vanité piétiner la terre vivante et magnanime, qui n'en changeait pas pour autant le cours de ses marées et de ses saisons.

Le ton est léger. Mais observons de plus près la comparaison entre Flask de la Nouvelle-Angleterre et Daggou l'Africain. On y voit la tension, la tension d'un travail ardu, mais aussi la dextérité, la grâce et la beauté.

Scène intense où l'émerveillement se mêlait à l'effroi ! Les vastes houles de la mer toute-puissante ; le grondement étouffé qu'elles faisaient en se gonflant le long des huit plats-bords, telles de gigantesques boules roulant sur le tapis de verdure d'un terrain

de jeu sans limites; la brève angoisse de la baleinière en suspens dans les airs et qui s'incline un instant à la crête effilée des vagues les plus tranchantes, qu'on eût dit prêtes à la couper en deux; le plongeon, soudain, dans les profondeurs de ces vallons liquides; les coups d'éperon et d'aiguillon pour gagner le sommet de la colline opposée, et la glissade, la tête la première, sur l'autre versant — tout cela, mais aussi les cris des chefs de nage et des harponneurs, la respiration haletante des rameurs, le spectacle enchanteur du Pequod paré d'ivoire courant sur ses baleinières toutes voiles dehors, comme une poule sauvage veille sur sa couvée piaillante — tout cela était saisissant

Ni la fraîche recrue qui s'arrache à l'étreinte de sa femme pour se jeter dans la fournaise de sa première bataille, ni l'âme d'un mort rencontrant le premier des étranges fantômes de l'autre monde ne sauraient éprouver des émotions plus vives et plus singulières que le marin qui, tirant sur son aviron pénètre dans le cercle enchanté, tumultueux où le chasseur de cachalot traque sa proie.

Tout est uni. On ne fait plus la distinction entre hommes, nature et technologie, entre sueur et beauté, entre discipline impérativement plus sévère qu'en temps de guerre et sensations plus neuves et puissantes qu'en toute expérience humaine.

L'obscurité s'installe. La pirogue de Starbuck est submergée. Ils ont perdu le contact avec les autres pirogues et le navire. Ils n'ont plus l'espoir d'être sauvés ; mais, dans l'obscurité et le désespoir, Quiqueg lève une vaine lanterne. L'aube pointe, la mer est encore couverte de brume. «Soudain, Quiqueg bondit sur ses pieds, la main en cornet à son oreille. » C'est le navire

qui fond sur eux et ils sautent à la mer pour sauver leur vie. La pirogue est détruite, mais ils sont repêchés.

Il ne s'agit pas ici seulement de prouesses physiques et d'intense émotion, mais aussi d'une création littéraire spontanée de premier ordre. Chaque officier a sa propre formule pour encourager son équipage. Petit Flask, aussi médiocre soit-il, use d'une baleine fictive qu'il «déclarait acharnée à titiller de sa queue la proue de la pirogue». «Si précises et troublantes de vérité» sont ses descriptions imaginaires qu'en dépit de la stricte interdiction de regarder en arrière, certains de ses hommes ne peuvent s'empêcher de «jeter un coup d'oeil apeuré par-dessus son épaule.»

Un autre jour, Stubb produit un chef-d'œuvre d'exhortation poétique.

« Filez, filez, mes gars! Sans hâte; marquez le temps — mais filez; filez comme le tonnerre, voilà tout, criait Stubb, soufflant sa fumée en parlant Filez, là; nage de long, nage de fort, Tashtego. File, Tash, mon gars — filez, voilà tout; mais du sang-froid, du sang-froid — des salsifis, c'est le mot — tout doux, tout doux — filez comme la mort amère et les démons grimaçants, et debout les morts déterrez-les de leurs tombes, les gars — voilà tout Filez! »³

8. Notre traduction, sur la base de celle de J. Giono (avec L. Jacques et J. Smith, Gallimard, 1941), pour le texte suivant: «Start her, start her, my men! Don't hurry yourselves; take plenty of time — but start her; start her like thunder-claps, that's ail, cried Stubb, spluttering outthe smoke as he spoke. Start her, now; give 'em the long and strong stroke, Tashtego. Start her, Tash, my boy — start her, ail; but keep cool, keep cool — cucumbers is the word — easy, easy — only start her like grim death and grinning devils, and raise the buried dead perpendicular out of their graves, boys — that's ail. Start her! »

« La ligne à baleine enveloppe la pirogue tout entière de ses sinuosités compliquées, ondulant et serpentant en tous sens, ou presque. » Quand la baleine est frappée et bondit vers l'avant à folle vitesse, les cordages doivent se dérouler sans entortillement ou bien la pirogue risque de se retourner ou d'être engloutie. Plus encore, bras, jambes, et corps sont en péril imminent.

[...] lorsque la ligne se déroule, la situation du canotier assis dans la pirogue est semblable à celle de qui se trouverait au milieu des sifflements continus d'une locomotive à vapeur en plein élan, effleuré de tous côtés par les balanciers, les arbres, les rouages. Elle est même pire, car vous ne pouvez rester immobile au cœur de ces dangers: la pirogue oscille comme un berceau et vous projette de-ci, de-là sans crier gare, et il faut une élasticité de chaque instant et une parfaite simultanéité de la volonté et de l'action pour éviter de subir le sort de Mazeppa et d'être expédié en des lieux où le soleil lui-même, à l'œil duquel rien n'échappe, ne saurait vous découvrir.

Et pourtant, l'habitude... quelle chose étrange ! Que ne peut l'habitude ? La table d'acajou de votre salon n'a jamais entendu plus joyeuses saillies, rires plus éclatants, plaisanteries plus fines, ni reparties plus vives que le demi-pouce de cèdre blanc des bordages d'une baleinière ainsi suspendue dans le nœud coulant du bourreau [...].

Melville est si enthousiaste qu'en première lecture nous pourrions aisément manquer le sens de ces dernières phrases concernant le monde dans lequel nous vivons. Mais relisons-les.

L'humour, l'esprit des marins, renégats et autres parias va au-delà des échanges cultivés de ceux qui s'assoient autour d'une table d'acajou. Et cela leur est nécessaire. Le nœud coulant du bourreau pend aujourd'hui autour du cou de plusieurs millions de personnes, et pour eux cet humour infailible est une revendication de vie et de bon sens dans ce monde de chaos et devant l'omniprésente menace de sa destruction. C'est à propos de l'équipage que Melville fait à plusieurs reprises de telles observations. Lorsque Achab s'arrache momentanément à son âme torturée, c'est habituellement pour tomber dans la sensiblerie.

0

Quand la baleine est tuée, commence alors la laborieuse tâche de la découpe et de la préparation des pièces de lard pour les faire bouillir. Parfois, le travail est accompli individuellement. Un harponneur commence la découpe, se tenant sur le dos de la baleine à demi submergée. Pendant que Quiqueg s'y attelle, le devoir d'un autre marin est de veiller à sa sécurité et pour cela s'attache à lui par une corde. Chaque fois que Quiqueg risque de se faire écraser entre la carcasse pourrissante et le navire balançant, l'autre membre de l'équipage doit le tirer hors de danger. Et « Quiqueg dût-il couler pour ne plus jamais remonter, l'usage et l'honneur voulaient que, loin de couper la corde, [son protecteur se laissât] entraîner à sa suite. »

Les requins qui suivent la carcasse en grand nombre sont aussi un danger mortel pour Quiqueg. Afin de l'en protéger, Tashtego et Daggou sont suspendus au flanc du navire avec deux louchets au fer tranchant, avec lesquels ils tuent les requins qui s'approchent trop près de lui. Mais ceux-ci sont

parfois dissimulés par Peau troublée de sang, et les louchets sont finalement aussi dangereux pour Quiqueg que les requins.

L'étape suivante du travail est une combinaison de mécanique et de travail manuel. L'excitation de la chasse est oubliée. Mais en dépit du sang et de la fange, de la sueur et de l'effort, la prose puissante et claire de Melville révèle sans sensiblerie l'humanité essentielle de l'opération et l'absence de tout avilissement.

C'était un samedi soir, et quel sabbat suivit ! Tous les marins baleiniers sont des profanateurs professionnels du repos dominical. Le Pequod aux parures d'ivoire était devenu une sorte d'abattoir, chaque marin un boucher. On eût dit que nous offrions en holocauste dix mille bœufs sanglants aux dieux de la mer.

En premier lieu, les énormes palans de dépècement qui comprennent, entre autres appareils pesants, un ensemble de poulies généralement peintes en vert et que nul homme ne pourrait soulever à lui seul — cette colossale grappe de raisins fut hissée au capelage du grand mât et solidement assujettie au ton du bas-mât, le plus ferme appui qui se puisse trouver au-dessus du pont d'un navire. Le bout de la haussière fut amené — après un parcours compliqué — au guindeau, et la prodigieuse poulie inférieure se balançait alors au-dessus de la baleine; on y attachait ensuite le gros crochet à lard, lourd de quelque cent livres.

Cela fait, Starbuck et Stubb, les deux lieutenants, perchés sur les échafauds et armés de leurs longues pelles, entreprirent de découper un trou dans le corps, au-dessus de la nageoire pectorale la plus proche, pour y planter le croc. Une entaille semi-circulaire est ensuite pratiquée autour du trou ; on y insère le croc, et la plus

grande partie de Véquippede, rassemblée autour du guindeau, entonne un refrain nerveux et commence à virer comme un seul homme. Le navire, aussitôt, se couche tout entier sur le flanc, chacune de ses chevilles frémit comme font les têtes de clous d'une vieille maison un jour de gel; le bâtiment tremble, tressaille, et ses mâts épouvantés s'inclinent vers le ciel

Il penche toujours plus vers la baleine, cependant qu'à chaque hoquet du guindeau répond un soulèvement charitable de la houle. Enfin, un claquement sec, sinistre, se fait entendre; le navire, dans un grand fracas liquide, roule et s'écarte de la baleine et la calioime réapparaît triomphalement à la vue, entraînant à sa suite la première bande de lard libérée de l'incise en demi-lune.

Comme le lard enveloppe la baleine à la manière de l'écorce d'une orange, on le détache précisément du corps comme on pèle parfois une orange, selon un dessin spiralé. Car la traction constante qu'exerce le guindeau ne cesse de faire virer la baleine sur elle-même, et comme le lard se déroule en une bande régulière le long de la ligne appelée «fente», tracée simultanément par les louchets des lieutenants Starbuck et Stubb — à mesure, donc, que ce dépiautage s'effectue, ou plutôt par l'effet de l'opération elle-même, cette bande s'élève de plus en plus haut dans la mâtûre jusqu'à venir effleurer la grand-hune. Les hommes cessent alors de virer au guindeau et, pendant un instant, la masse colossale, ruisselante de sang, se balance de-ci, de-là, comme accrochée au ciel, et chaque marin présent doit soigneusement veiller à l'éviter lorsqu'elle oscille de la sorte, s'il ne veut pas qu'une puissante calotte l'envoie, la tête la première, par-dessus bord.

L'un des harponneurs s'avance alors avec une arme longue et tranchante appelée «sabre d'abordage» et, guettant le moment

favorable, découpe avec adresse, un trou de grande dimension dans la partie inférieure de la bande qui se balance dans les airs. On passe dans ce trou le croc de Vautre palan, de façon à s'assurer une prise sur le lard pour ce qui va suivre. Là-dessus, l'homme au sabre, après avoir recommandé à chacun de s'écarter, porte à la masse un coup savamment calculé, allonge quelques violentes bottes de côté et finit par la partager en deux, de sorte que si la courte partie inférieure demeure en place, la longue bande supérieure nommée « blankpisse », presque entièrement détachée, est prête à être descendue sur l'entrepont.

Les hommes au guindeau reprennent alors leur chant, et tandis que l'une des caliornes pèle et hisse une deuxième bande de lard, l'autre fait descendre lentement, par la grande écouteille, la première bande dans un salon vide de tout meuble appelé « parc au gras ». Dans la pénombre de cet appartement, des mains nombreuses et agiles roulent la longue blankpisse, comme s'il s'agissait d'un énorme nid de serpents vivants.

Ainsi se poursuit le travail: les deux palans s'élèvent et s'abaissent simultanément, la baleine et le guindeau virent, les hommes chantent en halant, ces messieurs du parc à gras enroulent, les lieutenants incisent, le navire geint sous l'effort, et chacun y va de son juron, histoire de relâcher un instant la tension générale.

Cela se passe en 1851, mais la référence aux sacrifices et aux dieux marins montre combien Melville est conscient que ce même type de labeur est pratiqué depuis de nombreuses générations, lorsque celui-ci était encore étroitement associé à la religion et au sacrifice.

Et cela se poursuit sur deux cents pages environ. Hormis lorsqu'un navire de passage donne à Achab l'opportunité d'évoquer à nouveau son intérêt monomaniacal pour Moby Dick, lui et sa folie en sont généralement exclus.

Il a souvent été dit que Melville avait décrit les techniques de l'industrie baleinière comme s'il rédigeait une sorte de livre scolaire ou un manuel. Il n'en est rien. Melville a peint un corps d'hommes au travail, le savoir-faire et le danger, la pénibilité et la mobilisation des ressources physiques et mentales, la camaraderie et l'union, la simplicité et le naturel.

Ce sont çle misérables marins, des parias et des renégats. Mais ce n'est pas leur faute. Ainsi ont-ils débuté. Leur héroïsme consiste à faire leur travail quotidien. La seule grâce tragique dont Melville les dote est la grâce d'hommes unis dans le labeur quotidien.

Le contraste se situe entre Achab et l'équipage, et Melville le souligne à tous les niveaux, depuis les fonctions humaines basiques jusqu'aux conceptions philosophiques sur la société. Nous avons déjà vu qu'ils mangent différemment. Ils dorment aussi différemment. Dans le gaillard d'avant où dort la bordée qui n'est pas de service, «vous auriez pu vous croire dans la chapelle ardente des rois et des grands de la terre canonisés. Ils gis[ent] là dans leur caveau de chêne triangulaire ; chaque matelot, un bloc de silence buriné ; vingt lampes inond[ent] de clarté leurs yeux clos. » Achab, lui, ne peut dormir, et quand il le fait, il dort debout ou dans sa chaise, hurlant et rêvant du sang jaillissant de Moby Dick.

Les hommes pourchassent les baleines, obéissant presque inconsciemment au rythme de la nature et de la mer, partageant

le savoir-faire, le danger, la sueur et les plaisanteries. Achab poursuit sa baleine les lèvres scellées par récumé et une rage éperdue et frénétique. Parfois les hommes se querellent et se battent, mais l'essence de leurs relations au travail ou au jeu est de même nature. Achab est alternativement dans un état de sinistre réserve, de tragique mélancolie ou de silence désespéré, accablé par son isolement, le manque de communication humaine et son mépris pour la masse des hommes manufacturés. Les hommes obéissent spontanément, immédiatement. Leurs pensées sont en général sereines. Achab vit perpétuellement dans le complot et l'intrigue, avec son front ridé et ses épaules courbées par le séculaire fardeau du Paradis perdu.

L'équipage est anonyme, leurs personnalités individuelles sont subordonnées au fait qu'ils vivent, travaillent et jouent ensemble. Quelques noms sont mentionnés une demi-douzaine de fois, mais ils peuvent aisément être oubliés. Achab, en sa qualité de personnalité royale, est le plus torturé des hommes.

L'équipage est ignorant et superstitieux, mais cela a été fréquemment relevé chez des sauvages primitifs. Ils conservent l'ignorance et la superstition, dans leurs réactions spontanées, relativement à l'écart entre la nature et la technologie avec laquelle ils vivent en parfaite harmonie. Car cette harmonie est la base même de leur efficacité et de leur survie, collectivement et individuellement, dans les périls constants induits par la pêche. Inversement, Achab, avec son éducation, son savoir et la conscience aiguë de lui-même et du monde autour de lui, agit directement sur sa propre vie et sur la sécurité du navire et de l'équipage sous son commandement.

Lors d'une nuit de grosse tempête, Achab se trouve sur le pont et tient un discours grandiloquent contre le feu, les éclairs et le tonnerre. Mais aussitôt, Melville écrit ensuite le plus court chapitre du livre, cinq lignes seulement, dans lequel il fait parler Tashtego : «À quoi sert le tonnerre ? Mm... Tonnerre, nous n'en voulons pas... nous voulons du rhum... donnez-nous un verre de rhum. » Tel contraste est délibéré. Et nous pouvons être sûrs que si Tashtego a l'œil le plus prompt de tous pour voir une baleine, il sera aussi le plus rapide à détecter un éclair qui affecterait le navire. Les vastes spéculations philosophiques sur le sens du feu, du tonnerre ou autre sont absolument étrangers à l'équipage.

Le poids de la conscience et du savoir, l'absence de naturel, le manque de fréquentations humaines, le fait de creuser sa propre conscience, de chercher à résoudre des problèmes que personne ne peut résoudre mais sur lesquels s'obstine une personnalité torturée dans toute sa misère, c'est tout cela que Melville condamne. Il en comprend l'origine et l'intention, mais dit aussi clairement que, jusqu'à ce que l'homme moderne, particulièrement l'homme moderne instruit, s'en débarrasse, la voie qu'il prendra sera la voie du désastre.

Melville ne se contente pas d'argumenter uniquement en décrivant l'équipage. À l'instar de ce qu'il a fait concernant l'isolement et les tourments intimes de l'individu instruit, il met en scène les qualités basiques de l'équipage en la personne des trois harponneurs. Il prend alors les qualités idéales d'un équipage, et les concentre dans ces trois figures vivantes. Ayant fait d'eux des sauvages, il peut insister de façon très manifeste sur cette rupture avec l'auto-torture intellectuelle et

émotionnelle, condition première selon lui pour que survive la société moderne.

Ce sont des sauvages, mais pas des sauvages primitifs. À travers eux semblent se mouvoir les véritables forces de la nature, et dans le même temps, ils sont les plus habiles marins et les plus généreux êtres humains à bord.

La première chose les concernant est qu'ils forment la meilleure main-d'œuvre du navire. Sur mer, dignité et danger avancent main dans la main, et plus vous êtes gradé, plus dur vous travaillez (jusqu'à devenir capitaine). Quiqueg « affront[e] les fureurs de la baleine vivante » ou « mont[e] sur le dos de l'animal mort dans une mer houleuse ». Il « descend dans les ténèbres de la cale, et transpir[e] à grosses gouttes tout le jour dans cette prison souterraine, manipulant vigoureusement les barils les plus encombrants et veillant à leur arrimage ». Déjà au premier rang pour les travaux de routine, les harponneurs sont aussi, comme nous le voyons, ceux qui répondent toujours le plus rapidement aux imprévus.

Le navire menace de se retourner sous le poids d'une baleine morte. Alors même qu'un des seconds réclame un couteau, Quiqueg se rue avec sa hachette sur les chaînes métalliques, celles-ci sont rompues et le danger est écarté. Tashtego est celui qui voit la première baleine. S'ils sont pourchassés par des pirates malais, c'est Tashtego qui les voit le premier. Il en est ainsi à chaque occasion, tout au long du livre. L'épisode suivant donnera une idée de leur éclat personnel en tant qu'hommes.

Tashtego, perché sur la grand-vergue avec un grand seau, extrait du spermaceti de l'énorme tête d'une baleine lorsque, pour une raison ou une autre, il glisse, tombe tête la première

dans la vaste tête et se met à couler. «Un homme à la mer!» cri[e] Daggou, qui [est] le premier, dans la consternation générale, à retrouver ses esprits. » Comme toujours. Et les autres harponneurs dominent ce qui suit.

«Envoyez la baille par ici!» Il mit un pied dedans afin de mieux agripper le cartahu glissant et se fit hisser au sommet de la tête, presque avant que Tashtego ait pu atteindre le fond. [...]

À cet instant, tandis que Daggou, au sommet de la tête, dégageait le cartahu [...] à Vindicible horreur de tous, l'un des deux énormes crochets auxquels était suspendue la tête se rompit, projetant de côté, avec une formidable vibration, la masse énorme [...]. Le croc restant, qui devait maintenant soutenir à lui seul tout le poids, paraissait sur le point de céder d'un instant à l'autre [...].

«Descends! Descends!» criaient les marins à Daggou. Mais se cramponnant d'une main aux lourdes caliornes afin de demeurer suspendu si la tête venait à se décrocher, le nègre, après avoir dégage le filin, poussait le seau tout au fond du puits maintenant effondré, dans l'espoir que le harponneur englouti l'agripperait et pourrait être tiré hors.

«Au nom du Ciel, harponneur! cria Stubb, es-tu donc en train de bourrer une bouche à feu ? Baste! À quoi lui servira qu'on lui jette ce seau cerclé de fer sur la tête ? Baste, te dis-je!

— Gare le palan!» Le cri explosa comme une fusée.

Presque au même instant, dans un fracas de tonnerre, la masse énorme tomba dans la mer comme la Table rocheuse du Niagara dans les remous des chutes; la coque, soudain libérée du poids, roula sur l'autre bord, exposant le cuivre scintillant de la carène;

et tous retinrent leur souffle tandis que Daggou, balancé tantôt au-dessus des têtes, tantôt au-dessus des flots, apparaissait vaguement aux regards à travers Vépais brouillard d'embrun, s'accrochant obstinément aux caliomes oscillantes, et que le malheureux Tashtego, enseveli vivant, n'en finissait pas de couler au fond de l'océan. Mais ces vapeurs aveuglantes s'étaient à peine dissipées que l'on vit en un éclair une silhouette nue, un sabre d'abordage à la main, s'envoler par-dessus le pavois. L'instant suivant, une prodigieuse gerbe d'écume indiquait que mon courageux Quiqueg avait plongé au secours. Une foule se rua de ce côté et les yeux suivirent le plus timide frémissement de l'eau, minute après minute, sans qu'on pût discerner le moindre signe du noyé ni du plongeur. Quelques marins sautèrent alors dans une pirogue et débordèrent légèrement.

«Ha! ha!» lança tout à coup Daggou du haut de son perchoir volant maintenant tranquille, et, regardant plus au loin, nous vîmes un bras surgir, tout droit dressé, hors des vagues bleues [...].

«Deux! deux! Ils sont deux!» cria à nouveau joyeusement Daggou, et l'on vit peu après Quiqueg qui battait hardiment les flots d'une main et, de l'autre, tirait la longue chevelure de l'Indien.

[..J

Comment donc ce noble sauvetage avait-il été accompli? Eh bien, plongeant à la suite de la tête qui sombrait lentement, Quiqueg, à grands coups de son sabre tranchant, y avait fait des entailles sur un côté, près de la base, afin de pouvoir y pratiquer une large ouverture ; puis lâchant sa lame, il avait enfoncé son long bras à l'intérieur,; cherché de la main vers le haut, et c'est ainsi qu'il avait tiré notre pauvre Tash par les cheveux. Il nous expliqua que lors de la première tentative, c'était une jambe qu'il

avait saisie; mais sachant fort bien que cette position n'était pas la bonne et qu'elle pourrait provoquer de grandes difficultés, il l'avait repoussée et, par d'habiles secousses, avait réussi à faire exécuter une pirouette à l'Indien, de sorte qu'à l'essai suivant il se présenta à la bonne vieille manière — par la tête.

L'esprit des harponneurs est capté en une seule phrase, qui suit le sauvetage : « Quiqueg ne semblait plus très vif⁹. » Cela ne prenait pas plus d'importance que cela, une fois la chose accomplie avec succès.

Miraculeusement rétabli d'une grave maladie à laquelle il a failli succomber, Quiqueg déclare que cela dépend de sa seule volonté. Une « baleine, ou une tempête, ou quelque agent destructeur, violent, indomptable, une brute de cette sorte » peut le tuer, mais il reste sinon toujours maître de la situation ; par quoi nous pouvons présumer que la spéculation, l'indécision et la crise morale qui affaiblissent l'homme civilisé lui sont étrangères. Lui, en qui palpite tant de vie, a affronté la mort dans son lit en se préparant méthodiquement. Il s'est fait fabriquer un cercueil et l'a placé à son chevet. Une fois guéri, il passe son temps libre à recopier certains des tatouages mystérieux de son corps sur le cercueil. Melville est amusant et subtil à propos du cercueil. Il dit que le « défunt prophète » qui a tatoué Quiqueg a ainsi « composé une théorie complète des deux et de la terre et un traité mystique sur l'art d'atteindre la vérité ». « De la sorte, la personne même de Quiqueg était devenue une énigme à résoudre ». Le cercueil que Quiqueg a sculpté réapparaîtra plus

9. Notre traduction pour « Queequeg did not look very brisk. »

LE CAPITAINE ET L'ÉQUIPAGE

tard lorsqu'il sauvera la vie de la seule personne à échapper à ce désastre qui emportera le *Pequod* et tout l'équipage. En Quiqueg donc, s'incarnent le mystère de l'univers et la vérité atteinte. Mais dans toute sa noblesse d'esprit, dans sa relation avec la nature, dans ses relations avec les autres hommes, et dans son attitude philosophique envers le monde, Quiqueg est simplement un membre de l'équipage anonyme.

CHAPITRE II

LA CRISE

Le lecteur pourrait se demander, avec une certaine indignation ingénue : Même si tout ce que vous dites est vrai, est-ce là tout ce que Melville avait à dire de l'Amérique ? Un totalitaire américain, et des officiers américains qui ne peuvent lui résister ? Qu'en est-il de la démocratie et de la liberté, pour lesquelles ce pays est renommé depuis tant d'années ? Tout d'abord, bien que le capitaine et les officiers soient aussi Américains que Melville ait pu les rendre, ils sont plus que des Américains. Ils représentent la science, le savoir, la compétence technique et l'aptitude à diriger, de la civilisation mondiale. Telle est la vision de Melville. Ce monde se dirige vers une crise qui sera mondiale, une crise totale dans tous les sens du mot.

Mais Melville comprend ce que l'Amérique a donné au monde — mieux que personne. Il a choisi la pêche à la baleine comme unité de démonstration. Et en une page brillante, il résume la grandeur passée de l'Amérique.

Quoi d'étonnant, alors, que ces Nantuckais, nés sur un rivage, se tournent vers la mer pour assurer leur gagne-pain ! Ils commencèrent par attraper des crabes et des clovisses dans le sable; puis, s'enhardissant, entrèrent dans l'eau pour prendre des maquereaux au filet; l'expérience aidant, ils partirent au large en canot pour pêcher la morue; enfin, ils lancèrent une flotte de

grands navires pour explorer le monde des eaux, qu'ils ceinturèrent d'interminables circumnavigations, ils jetèrent un rapide coup d'œil au détroit de Behring et, en toute saison et sur toutes les mers, déclarèrent une guerre éternelle à la masse animée la plus puissante qui eût survécu au Déluge — la plus monstrueuse, la plus montagneuse! Un véritable Himalaya, un mastodonte de l'abîme doté d'une force brute de si funeste augure que les épouvantes qu'il suscite sont plus redoutables que ses assauts les plus téméraires et les plus malveillants.

C'est ainsi que ces insulaires nus, ces ermites de la mer, sortant de leur fourmilière océanique, ont envahi et conquis l'univers liquide comme autant d'Alexandres, se partageant les trois océans — l'Atlantique, le Pacifique et l'Indien — comme les trois nations pirates firent avec la Pologne. Que l'Amérique ajoute le Mexique au Texas, empile Cuba sur le Canada; que les Anglais essaient aux quatre coins des Indes et plantent leur drapeau éclatant sur le soleil même — il n'en reste pas moins que les deux tiers de ce globe terraqué appartiennent aux Nantuckais. La mer est sienne, il la possède comme un empereur son empire ; les autres marins n'y ont qu'un droit de passage. Les navires marchands ne sont que des ponts prolongés, les bâtiments de guerre de simples forteresses flottantes; même les pirates et les corsaires, bien qu'ils battent les mers comme les voleurs de grand chemin parcourent les routes, ne font que piller d'autres vaisseaux, fragments de terre comme eux, sans chercher à tirer leur subsistance du gouffre amer. Seul le Nantuckais réside et demeure sur les eaux; lui seul, pour parler comme la Bible, descend sur la mer dans des navires et la laboure en tous sens comme sa plantation particulière. C'est là qu'il est chez lui, là qu'il mène

ses affaires, qu'un nouveau Déluge n'interromprait pas, quand bien même il engloutirait la Chine et ses millions d'habitants. Il vit sur l'eau comme la grouse dans la bruyère, se cache au creux de la vague et Vescalade comme le chasseur de chamois gravit les pentes des Alpes. Des années durant il oublie la terre, de sorte que lorsqu'il y revient enfin, son parfum est à ses narines celui d'un autre monde, plus étrange que celui de la lune pour un terrien. À l'instar de cet exilé des rivages, le goéland, qui, au coucher du soleil, replie ses ailes et s'endort au rythme berceur des flots, le Nantuckais, quand tombe la nuit, ferle ses voiles et, loin des côtes, s'étend pour prendre du repos, tandis que sous son oreiller même courent impétueusement des troupes de morses et de baleines.

C'est son histoire de l'Amérique, depuis 1620 jusqu'à *Moby Dick*. Notons que Melville, comme tout vrai grand écrivain, comprend l'histoire en termes d'hommes. Ces Nantuckais étaient des hommes héroïques. Et ils ont fait des actes héroïques. Les baleiniers ont exploré des mers inconnues et des archipels. Les hommes ont écrit de célèbres voyages de marins, tels le capitaine Cook ou d'autres héros de l'exploration internationale. Mais, ajoute Melville, ces écrivains consacrent trois chapitres de leurs livres à des incidents que des capitaines anonymes de Nantucket ne jugeraient même pas dignes de faire figurer dans leur livre de bord. Les baleiniers ont franchi le cap Horn et ont établi le commerce international. Ils ont donné l'impulsion au Pérou, au Chili et à la Bolivie pour se libérer du joug de l'Espagne. Ils ont nourri et sauvé à plusieurs reprises les colonies naissantes d'Australie. C'était l'Amérique. Et puisque, en 1851

déjà, Melville a vu en quoi la structure sociale contraignait et contrariait les hommes au lieu de les épanouir, il sait qu'il est temps pour le navire du destin de naviguer encore une fois et d'affronter ce qui l'attend.

Il est alors aussi méthodique qu'un sociologue, et la première chose qu'il fait dans *Moby Dick* est de montrer le monde existant comme il l'a vu.

L'histoire est racontée par Ismaël, un jeune New Yorkais qui se rend à New Bedford et Nantucket pour chercher un emploi sur un baleinier. Il en obtient un chez les armateurs du *Pequod*, Bildad et Peleg, deux capitaines de Nantucket à la retraite qui, comme Achab, ont commencé leur ascension en étant de simples mousses. Ce sont des Quakers, mais la ferveur morale des vieux puritains s'est changée en une piété qui recouvre à peine leur soif d'argent. Bildad, lisant toujours la Bible, utilise les Écritures comme un argument pour justifier ses plus avares transactions. De ce marché baleinier quaker et de sa grande et glorieuse histoire, nous sont donnés comme représentants, Bildad et Peleg, et le rebelle Achab.

Nantucket et New Bedford sont pareillement sans charme. New Bedford a les plus belles maisons patriciennes d'Amérique et c'est le lieu de beaux mariages. Mais dans ses rues, se retrouvent les marins les plus misérables, venus du monde entier, des sauvages de tous les coins des mers du sud, et de jeunes hommes des collines du Vermont et du New Hampshire. Lorsque Mme Hussey, la logeuse d'Ismaël, soupçonne le suicide de quelqu'un dans une de ses chambres, elle prie pour so/i âme, mais se plaint aussitôt de ce qui est arrivé à sa courtpointe. Elle refuse de briser la porte et suggère qu'un

serrurier, vivant à un mile de là, soit mandé. Elle envoie un message au peintre et commande un écriteau signalant que « fumer dans l'arrière-salle et les suicides dans l'établissement sont interdits » — autant essayer de faire d'une pierre deux coups, remarque-t-elle. À Nantucket, Ismaël se voit offrir le seul logement disponible — un lit à partager avec un sauvage. Quand il demande des informations sur cet homme, il reçoit une réponse laconique : « Il paie régulièrement. » Rien d'autre ne compte.

Cette population, en plus de sa soif d'argent, montre un certain penchant pour l'horrible. Un prêcheur nègre, tel un ange noir du Jugement dernier, lit un livre dans sa chaire et son texte porte « sur l'obscurité des ténèbres, où il y aura des pleurs et des grincements de dents ». Dans une auberge, un tableau présente un navire à demi submergé lors d'un voyage au large du Cap Horn. Seuls ses trois mâts brisés sont visibles, et une baleine au comble de la fureur, décidée à bondir sur le navire, s'empale au même instant au sommet de ces mâts. Un autre meuble consiste en une panoplie barbare de massues et d'effrayantes lances serties de dents brillantes ; d'autres portent des touffes de cheveux humains. Le sauvage qui partage le lit d'Ismaël est affairé à vendre des têtes humaines réduites qui sont très recherchées comme curiosités. Il les porte attachées à une ficelle, et il est très actif ce samedi après-midi, car il ne serait pas convenable de colporter telles choses dans la rue le dimanche quand les gens se rendent à l'office.

Pêcher la baleine, du point de vue de la rive, est source de mort et de terreur, et la religion des Nantuckais s'y conforme. Aux veuves endeuillées et aux marins solennels sur le point

d'affronter les périls de la pêche, le Père Mapple, lui-même un ancien marin, raconte l'histoire de Jonas et sa baleine de façon plus terrifiante encore qu'elle ne l'est dans l'Ancien Testament. Sa morale en est que « le vrai et authentique repentir ne demande pas le pardon à grands cris, mais accueille le châtement avec reconnaissance. »

Il y a de l'opulence, bien sûr. Dans les belles maisons patriennes, se trouvent des réservoirs d'huile et toutes les nuits j « on y brûle sans compter des quantités de bougies de blanc de baleine ». Mais cette opulence a été tirée jusqu'ici du fond de l'Atlantique, du Pacifique et de l'océan Indien par des pêcheurs de baleine. C'est ce qu'il advient de ces hommes, les hommes ! qui ont créé l'opulence, qui décidera de l'avenir de la société. , Melville mentionne les armateurs et leurs dépensiers uniquement pour les écarter.

Telle est la vie sur terre.

Comme le reste de l'histoire, tout est vu à travers les yeux d'Ismaël. Comme Achab, Ismaël a d'abord vécu dans l'imagination de Melville. Comme Achab, le vingtième siècle, le nôtre, a ses Ismaëls dans chaque immeuble de nos villes.

Ismaël est membre d'une famille américaine distinguée, il est instruit et a été professeur. Mais il ne peut supporter la classe sociale dans laquelle il est né et a été élevé, et travaille donc comme ouvrier, creusant des fossés ou faisant tout ce qui lui tombe sous la main. Il est sujet à des crises de dépression périodique (aujourd'hui, nous dirions qu'il est névrosé) et chaque fois qu'il sent arriver une de ces crises, il prend la mer. Aujourd'hui, il ne prendrait plus la mer — il rejoindrait un mouvement ouvrier ou révolutionnaire.

Qui ne se reconnaît en Ismaël ? Il voudrait être un simple marin, un marin ordinaire. Il se sent lui-même un homme du peuple. Non pas qu'il aime les ouvriers. Mais plutôt qu'il hait l'autorité et les responsabilités de toutes sortes. Il ne veut pas être amiral mais il ne veut pas non plus être coq. Les élections présidentielles, la politique internationale, le commerce, et toutes ces choses, il ne veut pas y prendre part. Il veut prendre la mer car, lorsque la vie sur terre devient insupportable, les hommes prennent toujours la mer pour trouver une **explication** à ce qui les déconcerte. Il veut pêcher la baleine car il cherche l'aventure et le péril en des lieux lointains. Et (ce qui nous donnerait aujourd'hui des frissons) il aime l'horrible, bien qu'il ne soit ni un pervers ni un dégénéré.

La description d'Ismaël elle-même nous montre que l'instinct de violence, la cruauté et le sadisme inhérent à **la civilisation** occidentale du vingtième siècle n'est pas accidentel. Il a été détecté dans l'Amérique depuis trois générations.

Qu'est-ce qui ne va pas chez ce jeune homme ? Il est aussi isolé et amer que l'est Achab, et aussi délaissé. Il ne peut supporter l'existence limitée, étroite, étriquée, que lui offre la civilisation. Il hait la cupidité, les mensonges, l'hypocrisie. Ainsi exclu du monde extérieur, il ne peut s'arracher à lui-même. La seule personne véritablement civilisée qu'il ait pu trouver à New Bedford et Nantucket est un sauvage cannibale, Quiqueg le harponneur, et le récit de leur relation, comme toute grande littérature, n'est pas seulement littérature mais aussi histoire.

Tout le monde connaît les récits du chasseur blanc de Fenimore Cooper, Deerslayer (Tueur-de-daims) et ses deux

camarades indiens, ou ceux du *Dernier des Mohicans*¹⁰. Dans ses contes, Cooper respectait seulement une tradition suivie depuis des siècles par quelques-uns des plus grands écrivains de France et de Grande-Bretagne. Ils utilisaient le sauvage primitif, dans sa noblesse et son exemption de vice présumées, comme un bâton avec lequel battre les injustices grandissantes, la souffrance, les duperies et les feintes qui semblaient croître en même temps que la civilisation. Qu'un tel dispositif littéraire fut si répandu, fut si populaire et ait duré si longtemps est une indication du terrible besoin pour la culture occidentale de protester contre les⁰ charges que l'accroissement de richesses matérielles plaçait sur les individus.

Déjà désenchanté par le monde, Ismaël est si choqué par ce qu'il voit à New Bedford et Nantucket qu'en retournant à l'auberge, il regarde Quiqueg, le vendeur de têtes humaines, avec un intérêt nouveau. Ce qu'il voit en lui est précisément ce qu'il n'a pas été en mesure de trouver dans le monde autour de lui.

Sous ses tatouages d'un autre monde, il me semblait discerner les marques d'un cœur simple et honnête; et dans ses grands yeux profonds à la prunelle noire, ardente, farouche, les signes sûrs d'un esprit capable de défier mille démons. En sus de tout cela, mon païen avait une mine altière que même ses manières frustes ne parvenaient pas à gâter totalement II avait l'air d'un homme qui

10. Romans de Fenimore Cooper: Tueur de daims met en scène un chasseur blanc surnommé ainsi, élevé par des indiens Delaware. Le Dernier des Mohicans met en scène un autre chasseur blanc, Œil-de-Faucon, accompagné de ses deux amis Mohicans.

ne s'était jamais abaissé devant quiconque et n'avait jamais rien dû à personne.

Où pourrait-on trouver de tels hommes? Ceux qu'Ismaël avaient connus étaient «confinés entre des cloisons de plâtre, rivés à leur comptoir, vissés à leur bureau ».

Affichant déjà un air triomphant, Quiqueg fait aussi preuve d'un calme et d'une autonomie tout aussi caractéristiques.

Jamais il ne faisait d'avance à quiconque, et il paraissait n'avoir nul désir d'élargir le cercle de ses connaissances. Cette attitude m'avait d'abord semblé extrêmement bizarre; mais à la réflexion, elle avait quelque chose de quasi sublime. Voilà un homme qui se trouvait à vingt mille milles de chez lui (si l'on mesure la route qui passe par le cap Hom, mais c'était la seule qu'il avait pu emprunter), jeté parmi des gens qui lui étaient aussi étrangers que s'il eût été transporté sur la planète Jupiter, et qui avait pourtant Voir parfaitement à son aise, continûment serein, satisfait de sa propre compagnie, toujours égal à lui-même.

Pauvre Ismaël solitaire qui sent quelque chose s'attendrir en lui. Quiqueg est à l'opposé de tout ce qu'il a connu.

Dissipée, Vhostilité de mon cœur meurtri et de ma main furieuse contre le monde cruel. La présence apaisante de ce sauvage Vavait redimé. Il se tenait là, indifférent, et cette indifférence révélait une nature où ne se cachaient aucune des hypocrisies de la civilisation, nulle fourberie maquillée d'affabilité. Quelle mine sauvage! Il était à lui seul un prodigieux spectacle ! Pourtant, une force mystérieuse

m'attirait vers lui. Et ces choses mêmes qui eussent éloigné la plupart des gens constituaient pour moi autant d'aimants. Je vais essayer d'un ami païen, pensais-je, puisque la bonté chrétienne s'est révélée n'être que courtoisie sans consistance.

Il propose son amitié à Quiqueg, qui la lui retourne avec une générosité immédiate et sans limites.

Jusque-là, il semblerait que Melville répète simplement le vieux motif du noble sauvage face à la civilisation corrompue. Mais il ne s'agit pas de cela. Quiqueg n'est pas une figure idéale. L'ignorance de Quiqueg rend souvent son comportement totalement ridicule. Ses pratiques religieuses, si sincères, sont absurdes. Dans son propre pays, il mange de la chair humaine. Mais ce qui importe, dès qu'ils embarquent à New Bedford pour Nantucket, c'est que Quiqueg se révèle non seulement brave et prêt à risquer sa vie, mais aussi un maître en son métier de marin. À son splendide physique, son esprit invaincu et sa générosité spontanée, cet enfant de la Nature a ajouté la maîtrise de l'un des postes d'autorité les plus importants au sein d'une grande industrie moderne. Ainsi, Melville fait avec Quiqueg ce qu'il fait tout au long du livre. Il commence en usant de pratiques acceptées, de croyances et de méthodes littéraires de son temps, puis, consciemment et avec grande conviction, il abandonne cela ou plutôt transporte le tout dans le monde qu'il voit advenir. Il a vu le futur avec beaucoup d'assurance, du seul fait qu'il a observé très clairement ce qui se passait autour de lui.

Les Ismaëls, disions-nous, vivent dans chaque immeuble de nos villes. Et ils sont dangereux, plus encore lorsqu'ils quittent

leur propre environnement et travaillent avec les ouvriers ou vivent parmi eux. Lorsque Achab, le totalitaire, corrompt les hommes par l'argent et le grog pour les rallier à sa quête monomaniacale, Ismaël, l'homme instruit et de bonne famille, applaudit et crie avec les autres. Sa soumission à la folie totalitaire est totale.

La plupart des hommes sur le bateau, à un moment ou un autre, ont montré une opposition à Achab. Ismaël ne l'a jamais fait — pas une seule fois. Et l'analyse du comportement de ce type de jeune homme est une des grandes réussites de Melville.

Comme pour les autres personnages de *Moby Dick*, Ismaël est de prime abord simplement l'un de ces jeunes intellectuels rêveurs et instruits qui ne peuvent vivre dans le monde. La place favorite d'Ismaël à bord du bateau se trouve en haut du mât où il est censé prendre son quart à guetter les baleines. Il n'en voit jamais une, car il passe son temps à rêvasser, à imaginer son âme en accord avec les eaux qui s'étendent vers l'horizon tout autour de lui et de tous côtés. Mais il apparaît bientôt qu'Ismaël n'est pas un simple rêveur. C'est un jeune intellectuel tout à fait moderne qui a rompu avec la société et hésite constamment entre le totalitarisme et l'équipage.

Tout d'abord, le totalitarisme. Pourquoi Ismaël se joint-il à la quête d'Achab ? Ce qui l'accable en 1851 est ce dont parlent les psychologues modernes plus que de tout autre chose : un sentiment de culpabilité. Mais ce n'est pas la culpabilité d'un péché qu'il aurait personnellement commis. Il ne se sent pas chez lui dans le monde et en a constamment conscience. À cause de cela, un sentiment d'inadaptation et d'isolement le domine. Tour à tour, il voit ses compagnons accablés eux aussi

par son propre sentiment d'inconfort et de désespoir. Tandis que le *Pequod* navigue sur des mers isolées et lointaines, des cormorans se perchent en permanence sur les étais, bien que chassés à plusieurs reprises. Selon Ismaël, ces oiseaux prennent le navire « pour une épave abandonnée à la dérive, vouée à la ruine et donc pour eux, vagabonds sans gîte, perchoir parfait. Et la mer noire se soul[ève], et se soul[ève] encore, inlassablement, comme si ses immenses marées [étaient] une conscience et que la grande âme du monde disait ainsi son angoisse et son remords d'avoir engendré une si lourde culpabilité et une si longue souffrance*» Lorsque le *Pequod* franchit les eaux tempétueuses du cap de Bonne-Espérance, oiseaux et poissons lui paraissent comme des êtres coupables « condamnés à nager éternellement sans l'espoir d'aucun havre, ou à fendre un air noir, vide de tout horizon. » Il n'existe pas un tel monde, il n'existe pas de tels poissons, il n'existe pas de tels oiseaux. Ismaël est un Achab intellectuel. À l'instar d'Achab qui vit une «existence recluse [de l'autorité] pareille à une ville fortifiée», de même Ismaël vit la sienne, recluse dans la solitude de ses spéculations intellectuelles et sociales.

Melville fait un effort héroïque pour nous faire comprendre cet état d'esprit. Ismaël dit qu'il a suivi Achab pour une raison qui lui est propre, et il ajoute qu'à moins de nous la faire comprendre, l'histoire qu'il écrit n'aura pas de sens. Nous devons respecter ce qu'un grand écrivain dit de ce qu'il essaie de faire. Ismaël dit qu'il a crié en chœur avec les autres car la couleur de la baleine est blanche.

Avant même d'avoir lu une page, nous avons une idée de ce qu'un grand écrivain créatif peut faire, et de ce que des

philosophes, économistes, journalistes ou historiens, même doués, ne feront jamais.

Ismaël commence son explication en reconnaissant le fait que la blancheur est la couleur de la religion, des belles cérémonies, des mariages, de la paix, des choses belles et sincères, majestueusement historiques et surtout spirituelles. Après une liste impressionnante s'acquittant des significations de la couleur blanche, il dit que c'est pourtant une couleur de terreur. Et la raison en est claire. Pour lui, il n'existe plus rien de beau ni de sincère, ni de majestueusement historique, et surtout, il n'existe plus de beauté spirituelle dans le monde. Désormais, la blancheur, partout où il la voit, est le symbole de son isolement spirituel, sa solitude, sa répugnance envers le monde, sa profonde misère psychologique. Nous comprenons maintenant pourquoi, tout au début, longtemps avant qu'il ait vu un baleinier, bien longtemps avant qu'il ne voit une baleine, il portait déjà en lui ces visions de baleines, parmi lesquelles un « monstre blanc encapuchonné ». Son expérience du monde avait créé dans son esprit l'image de ce qui le torturait et qu'il voulait pourchasser et tuer. C'était un monstre immense et puissant. Il était encapuchonné, car il ne voyait rien, ne faisait attention à rien, allait simplement son chemin. Et il était blanc car le blanc est pour lui le rappel immédiat de ce monde sans valeurs spirituelles, ces choses par lesquelles il vivait, lui,* un intellectuel.

Dans le dernier paragraphe de ce fameux chapitre sur la blancheur de la baleine, Melville relie tous les thèmes sociaux et philosophiques et les entrelace.

Pour Ismaël, qui ne croit en rien, et par conséquent analyse constamment tout ce qu'il voit pour trouver quelque

chose, tout est apparence dans le monde, recouvert de superficiel. Il examine le monde, et ne voit sous les apparences que néant blanc, mort et dépouillé. Tout ce qui est beau n'est que tromperie, une couleur ajoutée à cette morte blancheur infinie, comme une prostituée se maquille le visage pour recouvrir sa décomposition intérieure. Chacun voit la nature à sa façon. Et ainsi Ismaël la voit-il. L'inclination fatale, menaçante, d'Ismaël envers la société peut être vue à travers les quelques phrases qu'il utilise pour décrire la façon dont il voit le monde naturel : «Un néant muet, plein de sens, dans^oune vaste étendue de neige¹¹», ou encore, «le grand principe de lumière, reste en lui-même à jamais blanc ou incolore. »

C'est une explication de l'univers, vu, comme il voudrait nous le faire croire, à la lumière de la science, par un être humain réfléchi et sensible. Mais il n'y a là rien de sensible ni d'humain. Lorsque, travaillant la nuit sur ses cartes, l'humanité d'Achab est domptée, il reste «un rai de lumière vive, certes, mais qui n'[a] nul objet à colorer, et donc un néant. » Ce sont exactement les mêmes mots qu'Ismaël utilise pour décrire sa conception de la Nature. Ainsi, la personnalité totalitaire dénuée de sentiment humain et de contrainte, non plus maître mais instrument de son dessein, incarne en actes les conclusions théoriques de l'intellectuel désorienté. Rien d'étonnant à ce que, avec terreur en son âme, Ismaël suive Achab, tout comme l'intellectuel d'aujourd'hui accablé de culpabilité,¹¹

11. Notre traduction pour le texte original suivant : « a dumb blankness, full of meaning, in a wide landscape of snows ».

souvent avec la même terreur, trouve quelque refuge en l'idée d'un État totalitaire à parti unique.

Mais si Ismaël, l'intellectuel, est si fortement attiré par l'homme d'action, tout aussi forte sur lui est l'attraction de l'équipage. C'est ce qui, en fait, le rend moderne. Il doit se décider.

Ismaël commence par s'attacher au puissant Quiqueg et, de façon typiquement moderne, sa relation avec lui sur terre a toutes les marques de l'homosexualité. Mais dès qu'ils montent abord, parmi l'équipage, cette relation disparaît. Ismaël se soumet au fou dessein d'Achab. Puis, après une longue période sous l'influence du travail quotidien, il se fond presque dans l'équipage anonyme. Mais son intellectualisme, son incapacité à saisir spontanément la réalité, ses doutes, la peur et la culpabilité, tout cela l'isole du peuple malgré tout, et le contraint en permanence à essayer de comprendre ce qui lui arrive dans son rapport au monde.

Melville ne relâche pas un instant cette distinction entre Ismaël et l'équipage. Prenons le premier jour où ils aperçoivent une baleine. Ismaël tresse une corde et Quiqueg l'aide par moments « en faisant glisser une lourde épée de chêne entre les fils ». Tout en travaillant, Quiqueg, l'inconscience personnifiée, « laiss[e] errer sur les flots un œil indolent » mais Ismaël s'active à imaginer quelque schéma philosophique complexe dans lequel leur entreprise est comparée à un métier à tisser le Temps, la corde en serait la nécessité et l'épée de Quiqueg représenterait le libre arbitre des hommes. Soudain :

*Nous étions occupés de la sorte à cet interminable tissage
lorsqu'un son étrange me fit tressaillir — un son longuement tenu,*

musicalement si barbare et surnaturel que la pelote du libre arbitre m'échappa des mains et que je restai à fixer les nuées d'où la voix tombait comme une aile. Sur les barres de hune, tout là-haut, notre marin de Gay-Head, cefou de Tashtego, impétueusement penché en avant, tendait le bras comme il eût brandi une baguette de sorcier, et poussait ses cris à brefs et brusques intervalles. Sans doute les cinq océans retentissaient-ils — peut-être à cet instant précis — du même cri perçant, lancé par des centaines de baleiniers postés en vigie dans les airs; mais c'est de peu de poitrine que le vieil appel traditionnel eût pu sortir avec des inflexions aussi étonnantes que celles de Tashtego l'Indien.

Rien d'étonnant à ce que la pelote de libre arbitre tombe des mains d'Ismaël. L'énergie, la puissance, et l'extrême concentration du terrible Tashtego dispersent les absurdités philosophiques d'Ismaël aux quatre vents. Mais cela ne signifie pas que Tashtego est, philosophiquement, un barbare. Non. Son manque même de conscience de soi, dans la vie et le travail, est une attitude philosophique de vie. Ismaël, en le regardant, en est vaguement conscient.

À le voir ainsi à demi suspendu dans le vide au-dessus de nos têtes, scrutant l'horizon d'un œil ardent et farouche, on eût dit quelque prophète ou voyant contemplant les ombres du Destin et annonçant par ces cris véhéments leur venue.

Après cette violente première expérience de chasse à la baleine dans une pirogue, Ismaël en oublie presque ses propres préoccupations. Il décide, quoi qu'il arrive, qu'il ne se laissera plus décontenancer. Et il rédige son testament auprès de son ami Quiqueg. Il est celui qui est attaché à Quiqueg par une

corde. Et il sue et peine avec les autres. Un jour, alors qu'ils malaxent le spermaceti, toutes leurs mains dans la même mixture, douce et duveteuse, il fait l'expérience d'une sensation de camaraderie et de fraternité telle qu'il ne l'a jamais ressentie auparavant, et fait le souhait de pouvoir malaxer ensemble du spermaceti pour toujours.

Mais Ismaël ne peut aller plus loin. Arrive une étape dans le voyage du *Pequod* qui le démolira et le laissera dans un pire état.

Dans *Moby Dick*, le processus des activités, bien que très réalistement décrit, est présenté comme un panorama du travail à travers les âges. Les hommes ne se limitent pas à recueillir et préparer la matière première. Le baleinier est aussi une usine. Lorsque le lard de baleine est prêt, les chaudières, d'énormes chaudrons, sont alors mises en place, et l'huile est distillée. C'est véritablement une industrie moderne. C'est le moment décisif du livre, car chacun y est montré pour ce qu'il est.

Cette nuit, Ismaël est au gouvernail et il regarde plus bas les hommes qui travaillent en dessous.

Le panneau d'écoutille une fois ôté, un âtre de vastes dimensions était dégagé sur le devant. On y voyait là, dressées, les formes tartaréennes des harponneurs païens, qui sont toujours les soutiers des navires baleiniers. Armés d'énormes piques fourchues, ils jetaient dans les cuves brûlantes de gros morceaux de lard qui y tombaient en sifflant, ou attisaient les feux au-dessous avec tant de vigueur que les flammes serpentines, s'échappant par les portes des foyers, venaient s'enrouler autour de leurs pieds. La fumée roulait au loin en amas maussades. À chaque tangage du navire répondait un

semblable tangage de Vhuile bouillante dans les cuves, tout impatiente, eût-on dit, de leur sauter au visage.

En face des bouches des chaudières, de Vautre côté de Vâtre de bois, se trouvait le guindeau. C'était un véritable sofa marin. Les hommes de la bordée de quart s'y délassaient lorsqu'ils n'avaient pas d'occupation particulière; ils regardaient longuement les rougeoiements du feu, qui finissaient par leur brûler les yeux dans leurs orbites. Les visages cuivrés, à présent barbouillés de fumée et de sueur, les barbes en broussaille et, par contraste, l'éclat barbare des dents — tous ces détails acquéraient un singulier relief en subissant les capricieuses colorations du feu.

Et tandis qu'ils se racontaient leurs aventures sacrilèges, narraient d'un ton allègre leurs récits de terreur, que fusaient de leur gorge des rires barbares, fourchus comme les flammes des chaudières; tandis que devant eux les harponneurs passaient et repassaient en gesticulant véhémentement avec leurs énormes fourches et leurs écumoirs, que le vent hurlait sans discontinuer et que les flots bondissaient, que le navire grondait et piquait, et menait sans faiblir son enfer rougeoyant toujours plus loin dans la noirceur des eaux et de la nuit, mâchant avec dédain l'os blanc et crachant avec rage de tous côtés — à ce moment le Pequod, dans sa course éperdue, avec son fret de sauvages, chargé de feu et brûlant un cadavre, plongeant dans ces obscures ténèbres — à ce moment le navire semblait bien être la réplique matérielle de l'âme du monomaniaque qui le commandait.

C'est là, à première vue, le monde moderne — le monde dans lequel nous vivons, le monde de la Ruhr, de Pittsburgh, ou⁹ des Landes Noires en Angleterre. À travers cette symbolique

d'hommes changés en démons, d'une civilisation industrielle en feu et plongeant aveuglément dans les ténèbres, c'est le monde des bombardements de masse, des cités en flammes, de Hiroshima et Nagasaki, le monde dans lequel nous vivons, le monde d'Achab, qu'il hait et qu'il voudrait organiser ou détruire.

Mais nous réalisons, en y regardant de plus près, que les membres de l'équipage paraissent indestructibles. Les voilà, riant aux terribles choses qui leur sont arrivées. Les trois harponneurs continuent de faire leur travail. Fidèle à lui-même, Ismaël peut voir le navire comme l'unique expression de la folie d'Achab. Les hommes avec lesquels il travaille, même Quiqueg, son splendide ami, tous font partie de cette folie totale.

Enveloppé d'ombre, moi aussi, dans cet intervalle, je n'en percevais que mieux la rougeur, la folie, l'horreur sur la face des autres. La vue continue de ces diables qui cabriolaient devant moi, tantôt dans la fumée, tantôt dans le feu, finit par faire naître dans mon âme de semblables visions, à l'instant où je succombai à cette incompréhensible somnolence qui ne laissait jamais de me surprendre lorsque je me trouvais au gouvernail de minuit

Ce qui contribue à sa gêne est aussi le fait qu'il conduit le navire ; en d'autres mots, même temporairement, il est aux commandes du navire du destin, et tant de responsabilité accable toujours de terreur ce *type* d'homme.

Je crois avoir les yeux ouverts; à demi-conscient, je porte les doigts à mes paupières pour les écarter davantage, machinalement

Mais le geste n'y fait rien: je ne vois devant moi nul compas pour diriger ma route, bien qu'il ne se soit pas écoulé plus d'une minute, me semble-t-il, depuis que j'ai regardé la rose des vents à la lumière invariable de la lampe de l'habitacle. Il me paraît que je n'ai rien d'autre devant les yeux qu'une obscurité dejais, rendue sinistre, çà et là, par des éclairs rouges. Mais, surtout, domine en moi l'impression que la chose rapide et vélocé qui m'emporte, quelle qu'elle soit, ne se dirige pas tant vers un havre qu'elle ne laisse tous les havres derrière elle. Je me sens égaré, pétrifié, comme mort

Il se ressaisit à temps pour empêcher le navire de chavirer.

C'est là, la fin d'Ismaël. Il cherchera désormais refuge dans les livres, particulièrement dans l'*Ecclésiaste* où il est dit que « Tout est vanité. TOUT » — en gros caractères. Il trouvera refuge dans ses abstractions philosophiques — il planera comme un aigle dans les hautes montagnes et quand bien même il plongera, son vol restera plus haut que celui des hommes ordinaires.

À quel point il se trompe, cela est ensuite démontré en un seul et court chapitre. L'ébullition a pris fin et les écouteilles sont remises en place et scellées. Ce qui suit alors est le résumé de tout un mode de vie, le point culminant de tout ce que Melville dit à propos des misérables marins, renégats et autres parias.

On tient là, peut-être, l'une des péripéties les plus remarquables du travail sur un navire cachalotier. Un jour, les ponts ruissellent de flots de sang et d'huile; sur le sacro-saint gaillard d'arrière, d'énormes quartiers de la tête du cachalot forment des amas sacrilèges; de gros barils rouillés traînent çà et là comme dans

une cour de brasserie; la fumée des chaudières a souillé de suie le bastingage; les matelots vont et viennent, dégouttant d'onctuosité; le navire tout entier semble être devenu léviathan lui-même; et de tous côtés le vacarme est assourdissant.

Mais un jour ou deux plus tard, vous promenez vos regards autour de vous, tendez l'oreille sur ce même bord et, n'étaient les pirogues suspendues et les chaudières, naturellement révélatrices, vous seriez prêt à jurer que vous foulez les planches d'un navire marchant silencieux, dont le capitaine est particulièrement strict sur le chapitre de la propreté. L'huile de cachalot à l'état brut possède un singulier pouvoir détergent. C'est la raison pour laquelle les ponts ne paraissent jamais aussi blancs qu'après ce que les marins appellent «une petite séance de graissage». En outre, on fabrique aisément une puissante lessive à partir des cendres des déchets brûlés de la baleine; et s'il se trouve que quelque matière adhérente du dos de la baleine reste collée au flanc du navire, cette lessive en vient rapidement à bout. Les hommes s'affairent diligemment tout le long des bastingages et, armés de bailles et de chiffons, les rendent à leur bel aspect d'origine. On nettoie à la brosse la suie des haubans et des étais des bas-mâts. Les nombreux ustensiles dont on a fait usage sont eux aussi soigneusement nettoyés et rangés. La grande écouteille est récurée et replacée sur les fourneaux, de manière à dissimuler complètement les cuves; les futailles ont disparu; tous les palans sont lovés dans d'invisibles recoins; et lorsque le labeur de presque tous les membres de l'équipage, œuvrant ensemble et simultanément, a mis un terme à cette tâche minutieuse, ce sont les hommes qui procèdent à leur tour à leurs propres ablutions, se changent de la tête aux pieds, et font enfin leur apparition sur le pont immaculé,

frais et pimpants comme de jeunes mariés toutjuste sortis de sous leurs draps de fine hollande.

Les voici maintenant qui, d'un pas allègre, arpentent le pont par groupes de deux ou trois et discourent gaiement de salons, de sofas, de tapis, de mouchoirs de batiste, se proposent de mettre une moquette sur le pont, de suspendre des tentures au mât, iraient volontiers prendre le thé sur la terrasse du gaillard d'avant. Parler à ces marins qui fleurent ainsi le musc d'huile de baleine, d'os et de lard, serait bien téméraire. Ce que vous évoquez ainsi discrètement leur est inconnu. Allons ! déguerpissez, et apportez-nous des serviettes de table!

Mais voyez: là-haut, à la pomme des trois mâts, trois vigies guettent, cherchant à repérer d'autres baleines qui, si elles sont prises, souilleront derechef, infailliblement, les vieux meubles de chêne et laisseront au moins une petite tache de graisse quelque part. Oui; et c'est bien souvent que les hommes, après les plus rudes travaux menés sans répit, jour et nuit, durant quatre-vingt-seize heures d'affilée, quittant leur pirogue — où une journée de nage sur l'équateur a fait enfler leurs poignets —, ne remontent sur le pont que pour porter d'énormes chaînes et virer au pesant guindeau, couper et tailler, et, inondés de sueur, être enfumés et brûlés à nouveau par les feux combinés du soleil équatorial et des chaudières équatoriales, et que, pour couronner le tout, ils s'évertuent à récurer le navire pour en faire une laiterie impeccable — oui, c'est bien souvent que les pauvres diables, alors qu'ils achèvent de boutonner le col de leur chemise propre, sursautent en entendant le cri «Souffle là !» et s'élancent à la poursuite d'une autre baleine, et le même cycle fastidieux recommence.

C'est donc là, autour des chaudières, que se nouent la folie désespérée, la ruée d'Achab vers la destruction, et la répugnance d'Ismaël envers le monde. Achab, assis dans sa cabine, marque ses cartes ; et Ismaël, pensant aux livres et rêvant de planer au-dessus de tous comme un aigle, se fera en imagination aussi destructeur que son leader monomaniac. Mais ceux de la délégation d'Anacharsis Cloots, les plus misérables marins, renégats et autres parias, sauront rester sains et humains, par leur omniprésent sens de la communauté, leur scrupuleuse propreté, leur grâce, leur esprit et leur humour, et leur joyeux mépris envers ceux pour qui la vie ne consiste en rien d'autre qu'à des mouchoirs de batiste et à du thé sur la terrasse.

0

CHAPITRE III LA CATASTROPHE

L'épisode des chaudières marque un tournant. C'est ensuite celui de l'arrimage et du nettoyage, puis commence le rapide déclin vers la catastrophe finale. Nous assisterons, dès lors, au dévoilement, couche après couche, des profondeurs les plus intimes des individus et des groupes avec lesquels nous avons maintenant fait connaissance.

Achab, tout d'abord.

Il passe désormais son temps à se préparer. Mais si l'ascension du totalitarisme suit sa propre logique, tout aussi implacable est la logique de sa chute.

Il est, dès le début, un maître en sa science de la pêche à la baleine, et il le restera. Mais il restreint rapidement le concept de science à ce qui sert, directement et simplement, son seul dessein. Toute autre science sera écartée.

Un jour, faisant son observation quotidienne du soleil avec le sextant, il jette soudain l'objet avec rage sur le pont. « Science ! Maudit sois-tu, joujou absurde, » hurle-t-il, puis il piétine son instrument.

En donnant les raisons d'un tel acte, Melville livre un de ses plus profonds éclairages sur la nature du totalitarisme. Le sextant, dit Achab, peut indiquer où se trouve le soleil. Mais il ne peut indiquer ce que l'homme voudrait savoir, c'est-à-dire où il se trouvera demain. Il lève les yeux de l'homme vers le grand et

glorieux soleil. Mais ce faisant, l'homme se détruit lui-même.

Il est fait pour vivre avec les yeux limités à l'horizon de la terre.

« Ah ! c'est ainsi que je te piétine, chétif objet qui pointe si lamentablement vers les hauteurs, c'est ainsi que je te brise et te détruis ! » Là se situe la rigoureuse limite des aspirations sociales que le totalitarisme impose aux masses de ses disciples. Les yeux doivent être maintenus au niveau de l'horizon jusqu'à l'achèvement du dessein. Et c'est le soir même qu'une tempête éclate, que des feux brûlent sur les mâts, et qu'Achab défie les feux de l'industrie. Ainsi, sont destitués en une seule journée, l'Industrie et la Science, les dieux jumeaux du dix-neuvième siècle. «

Ce que souhaite réellement Achab, afin de progresser dans son dessein, c'est d'en finir radicalement avec les hommes qui pensent. C'est ce qu'il dit au charpentier. : « Je vais commander un homme complet selon le modèle que je désire. Tout d'abord, cinquante pieds de haut sans ses souliers ; puis la poitrine, large comme le tunnel sous la Tamise ; des jambes pourvues de racines, afin qu'il demeure planté au même endroit ; au bras, ! des poignets épais de trois pieds ; de cœur point, mais un front d'airain ; un quart d'acre de bon cerveau ; enfin, laisse-moi réfléchir... lui faut-il des yeux pourvoir à l'extérieur? Non, ouvre-lui une lucarne sur le dessus de la tête pour que la lumière éclaire l'intérieur. »

C'est une boutade. Ou c'en était une en 1851. Mais c'est exactement le but de tout dictateur totalitaire — des centaines de millions d'hommes inhumainement forts, compétents, techniquement efficaces, sans cœur pour ressentir, sans réelles aspirations, sinon celles dictées par leurs maîtres.

Et cette haine de tout ce qui pourrait élever les hommes, et ce besoin d'hommes qui ne feraient que répondre automatiquement à sa volonté, s'accompagnent nécessairement d'un extrême subjectivisme. Achab se rend chez le charpentier pour récupérer une nouvelle jambe de bois ; il y maudit « cette dette qui nous lie les uns aux autres » et qui a fait de lui, « fier comme un dieu de la Grèce », « l'obligé de ce sot » de charpentier « pour un os sur lequel [se] tenir ».

Dans ses beaux jours, l'individualisme s'enorgueillissait du fait que plus il se renforçait, plus la civilisation progressait et plus les hommes se développaient en tant que communauté. À travers une chose aussi élémentaire qu'une nouvelle jambe, un tel monomaniaque montre qu'il perd tout sens de la réalité. Nous voyons qu'il en arrive désormais à ce point de dégénérescence où lui-même s'identifie tant à son dessein que ses propres idées, ses propres sentiments, ses propres besoins deviennent la mesure par laquelle la réalité est appréhendée, et tout ce qui n'y correspond pas s'en trouve exclu. De même, au début de la Seconde Guerre mondiale, Hitler avait pris la direction des forces allemandes et, à plusieurs reprises, outrepassé l'avis des diplomates expérimentés et de l'État-Major allemand, commettant ainsi bévues sur bévues. Cet intense subjectivisme, il l'appelait son « intuition ».

Une question se pose maintenant, si le lecteur ne se l'est pas déjà posée : Pourquoi les hommes ne se révoltent-ils pas ? Melville est conscient de cette question dès le début, et il lui soumet son traitement méthodique habituel. Achab, souvenons-nous, sait que la loi autorise les hommes à se révolter. Melville place donc cette première responsabilité sur les trois

officiers, et sur Starbuck avant tout. L'équipage est « moralement affaibli » par « l'impuissance à laquelle [sont] réduites la vertu et la droiture sans soutien de Starbuck.¹² » Et ainsi, Melville, une fois encore, dissèque pour nous un autre *type* contemporain.

Pourquoi la vertu et la droiture de Starbuck sont-elles dites « sans soutien » ? Parce que Starbuck, même s'il use encore du langage traditionnel des affaires et du droit des armateurs, ne croit pas en lui-même comme Achab croit en son dessein. Il sait que le capitaine Achab est fou et il proteste continuellement. Mais chaque protestation est suivie de capitulation. Le fait même qu'Achab soit si passionnément dévoué à quelque chose (quelle que soit cette chose), c'est cela qui accable Starbuck.

Son histoire est l'histoire des libéraux et des démocrates qui, durant le dernier quart de siècle, ont mené à la capitulation face aux totalitaires, pays par pays. Pendant cette nuit de grosse tempête, Starbuck, s'oubliant lui-même, crie à Achab devant tous les hommes de faire demi-tour. Et il désigne le harpon d'Achab qui a pris feu sous les flammes magnétiques du grand mât. Le voyage, dit-il, est condamné au désastre. Un court instant, il semble dire ce que les hommes pensent. Ils poussent alors un demi-cri de mutinerie et courent aux voiles. Un seul mot de Starbuck, et Achab passerait par-dessus bord. Mais Achab saisit son harpon et, « jurant d'en transpercer le premier matelot qui oserait toucher le bout d'un cordage »,

12. Nous reprenons ici la traduction de H. Guex-Rolle, (éd. Garnier-Flammarion, 1970), pour le texte original suivant: « morally enfeebled also, by the incompetence of mere unaided virtue or right-mindedness in Starbuck ».

il leur déclare pouvoir éteindre les flammes, et les éteint d'un seul souffle. Son intrépidité, cette habile feinte de se proclamer maître des mystérieuses flammes magnétiques, terrifie les hommes. Il est caractéristique de Starbuck que, la même nuit, ayant laissé passer sa chance quand les hommes étaient avec lui, il se mette à la recherche d'Achab, seul, pour l'implorer. Achab le congédie avec mépris. Nul besoin d'insister sur le fait qu'en réalité Starbuck hait les hommes et les considère comme des sous-hommes, barbares et frustes.

Mais Achab suit une voie dont Starbuck ne peut s'empêcher de prévoir la fin. Une nuit, ce dernier s'arrête devant la cabine d'Achab, et voit sur le mur le mousquet avec lequel Achab l'avait menacé ce jour où il protestait pour les droits des armateurs. Il prend le mousquet dans ses mains et examine la situation. Achab, dit-il, s'il n'est pas arrêté, causera infailliblement la perte du navire et de tous les hommes à son bord. Un seul tir, et le bateau est sauvé. Mais, raisonne-t-il, il n'existe pas de « moyen légal » pour l'arrêter. Voilà. Il n'existe pas de force légale pour arrêter Achab. Et donc ? Laissons-le couler le navire et tous les hommes à son bord. Pourquoi ne pas le retenir prisonnier? Starbuck sait évidemment que les hommes sont avec lui. Mais Achab le domine au plus profond de son âme. Puisqu'il admet que, même si Achab était retenu prisonnier, ligoté en pleine cale, ses hurlements de rage et de colère seraient tels qu'il ne serait jamais capable de les supporter. Il pose le mousquet dans son râtelier et retourne sur le pont.

Achab, à l'instar de tout totalitaire, comprend parfaitement les hommes comme Starbuck. Et, à ce stade avancé du voyage, il ne peut plus faire confiance à personne. Il s'est lui-même

hissé à la pomme du mât, car il ne croit plus que les marins crieront si Moby Dick apparaît. La corde qui rattache à son perchoir doit évidemment être confiée à quelqu'un sur qui il peut compter. Il suffirait qu'un marin le laisse glisser et il s'écraserait sur le pont, et ce voyage insensé, que tous redoutent tant maintenant, serait terminé. C'est donc au protestataire Starbuck qu'il confie cette corde et sa vie.

Le premier lieutenant est Stubb. Les observateurs du totalitarisme communiste, en particulier, auront remarqué que la plupart de ses partisans ont une extraordinaire capacité à accepter, avec enthousiasme et joie manifeste, une politique qu'ils exécraient le jour de son annonce. Stubb est leur prototype.

Il rejoint Achab un jour et lui présente une requête parfaitement raisonnable et polie. Achab menace de le frapper s'il ne quitte pas les lieux. Stubb, personnellement un très brave homme, répond ne pas être habitué à ce qu'on lui parle ainsi. Achab ne cède pas et Stubb s'en va. Le jour suivant, Stubb raconte à Flask un rêve qu'il a fait. Il a rêvé qu'Achab le frappait malgré tout. Mais, raisonne-t-il dans son rêve, il avait seulement été frappé avec la jambe d'ivoire. Un coup réellement insultant viendrait d'une jambe vivante. Ce coup fut donc uniquement douloureux. Plus loin dans le rêve, quelqu'un d'autre ajoute qu'un coup avec une jambe d'ivoire est un coup taquin, mais que c'est aussi un honneur d'être frappé par un si grand homme. Stubb doit alors prendre en considération l'honneur des coups d'Achab. Ce rêve, continue Stubb, a fait de lui un homme sage. Il conseille donc à Flask, à l'avenir, d'obéir à Achab, quoi qu'il dise, et de ne jamais le mettre en question.

Dans la nuit qui suit la scène des flammes magnétiques sur le pont, il est devenu clair que le désastre n'est plus très loin. Flask intervient auprès de Stubb.

N'avez-vous pas déclaré une fois qu'un navire sur lequel navigue Achat, quel qu'il soit, devrait payer à son assureur une surprime comme s'il était chargé de barils de poudre à l'arrière et de boîtes d'allumettes soufrées à l'avant? Allons, cessez un instant... n'est-ce pas ce que vous m'avez dit?

La réponse de Stubb montre avec quelle profondeur Melville a pénétré ce type.

Admettons... Et alors? J'ai bien changé un peu de ma peau depuis ce jour, pourquoi n'aurais je pas changé d'avis ? Et puis, en supposant que nous soyons vraiment lestés de barils de poudre à l'arrière et d'allumettes soufrées à l'avant, comment diable les allumettes pourraient-elles s'enflammer sous ces cataractes d'écume ?

Il est fort probable que Melville, ayant travaillé à bord d'un navire, ait observé de près la façon dont les hommes rationalisent leur soumission à la tyrannie, et il se lance là dans une projection imaginaire du processus poussé à sa conclusion logique. Quelle que soit la méthode de création, il n'est pas de plus pénétrante description de la manière dont les communistes font une vertu et un plaisir pour l'être humain ordinaire d'accepter ce qui n'est que dégradation et autodestruction, et de la façon dont ils confondent par la même occasion tous les sceptiques dans des nœuds de confusion et de sophismes. Inutile d'ajouter que le médiocre Flask se range à l'avis de Stubb. Tels sont donc les trois hommes qui représentent la compétence, le bon sens et la tradition, opposés à Achab le monomaniac.

Melville déclare qu'ils n'aident pas l'équipage, mais le démoralisent. Nous-mêmes, à notre époque, nous avons vu cela arriver assez souvent.

Le lecteur d'aujourd'hui, après tout, devrait encore s'interroger: si Starbuck, Stubb et Flask sont incapables de résister à Achab, pourquoi les hommes de l'équipage ne se révoltent-ils pas ? Mais poser cette question, ce n'est pas simplement regarder un livre de 1851 avec des yeux de 1952 ; ce que, malgré tout, nous ne pouvons éviter. Plus encore, c'est injecter les problèmes sociaux de 1952 dans ceux de 1851. Ce par quoi il ne devient possible de comprendre aucune littérature ni aucune société.

Souvenons-nous de la vision de Melville sur ce problème en 1851. Le *Pequod* entreprend un voyage que l'humanité doit périodiquement faire en haute mer, vers l'inconnu, pour échapper aux problèmes que lui cause la vie sur la terre ferme. Le *Pequod* part pour un tel voyage. Mais, comme toujours lors de ces traversées, l'humanité ne trouve reflétée dans l'eau que l'image de ce qu'elle a emporté avec elle. Quand le *Pequod* se met en route, si bravement et si hardiment, il porte en son sein Achab le monomanaïque, dans sa cabine ; aussi sincères que soient certains membres de cette société, tel Starbuck. Achab mènera le navire vers son inévitable destruction, et ceux dont la responsabilité est de défendre la société en seront totalement incapables.

Melville s'est donné beaucoup de peine pour montrer que la révolte n'est pas une réponse à la question posée. Dès que son récit lui en donne l'opportunité, il introduit une histoire de révolte sur un autre navire. La longueur de l'histoire, et la force que Melville lui insuffle, montrent à quel point elle lui

importe. Steelkilt, magnifique spécimen du genre humain et marin de stature héroïque, a mené une révolte contre un officier tyrannique et un faible capitaine. La révolte a été un succès. Mais que s'est-il passé ? Steelkilt et quelques-uns des mutins se sont échappés et sont rentrés chez eux. Voilà tout. Les choses sont revenues à ce qu'elles étaient auparavant. C'est exactement ce qui se serait passé en 1851 si une révolte avait eu lieu sur le *Pequod*. Nous nous serions retrouvés à la fin au même point qu'au commencement.

En tant qu'artiste novateur, Melville va plus loin pour indiquer ce que l'humanité produira inévitablement. D'une profonde et philosophique perspicacité, il montre quels sont les éléments d'une nouvelle réorganisation de la société et où il faut les trouver. Pour accomplir cela, il réalise un miracle de subtilité et d'audace artistiques dans le traitement de l'équipage et dans la création de ses harponneurs. Mais il laisse tout cela subordonné au thème principal : comment la société du libre individualisme donnera naissance au totalitarisme et sera incapable de se défendre contre celui-ci.

Le thème de Melville est le totalitarisme, son ascension et sa chute, sa puissance et ses faiblesses. Bien longtemps avant que Moby Dick ne le détruise en effet, Achab commence à montrer de fatales faiblesses sur la voie dans laquelle il s'est engagé. Il faiblit face à Fedallah et face à Pip.

Peu de dictateurs, même bien établis, se reposent entièrement sur une armée régulière, une police régulière, et la protection normale du pouvoir. Ils créent habituellement une force spéciale, loyale à eux seuls, des hommes totalement étrangers à la population, dont la vie, les moyens d'existence et

les idées dépendent entièrement du dictateur. Achab possède une telle troupe. Il dissimule à bord du navire une équipe de sauvages de Manille, d'une tribu à la malfaisante renommée, ayant à leur tête un dénommé Fedallah, un Parsi adorateur du feu. Fedallah est une horrible créature, avec une seule dent en bouche, et un turban blanc, fait de ses propres cheveux enroulés autour de la tête. Il fait partie de ces gens que vous rencontrerez encore en Extrême-Orient, qui semblent surgir du temps où les hommes se demandaient pourquoi le soleil et la lune furent créés.

Ce monstre diabolique, Fedallah, incarne de façon très marquée la relation entre une création d'écrivain et son lecteur. Personne ne peut dire ce qu'est *exactement* Fedallah. Et si Melville lui-même avait essayé de l'analyser et de l'expliquer, il aurait, selon toute probabilité, tout gâché et y aurait renoncé. Sa force n'est pas dans l'analyse mais dans la création. Cependant, Fedallah est un personnage extraordinairement vivant, parfaitement logique et consistant. Il vit. Et en tant que tel, nous pourrions dire ce qu'il signifie pour nous.

Le totalitarisme est absolument étranger à la grande majorité des hommes modernes, étranger à la façon dont ils travaillent, étranger à l'environnement social dans lequel ils vivent, étranger à leur sens de l'individu, étranger à leur besoin de libre expression. Ainsi, le pouvoir totalitaire doit trouver, créer, éduquer une équipe spéciale d'hommes qui soient psychologiquement des primitifs, des aborigènes, et ce supplément d'horreur dans le fait qu'ils utilisent des armes modernes et la science moderne. Il est impossible déjuger autrement les terribles sévices inhumains qui sont systématiquement exécutés

jour après jour, par exemple, dans les camps de concentration totalitaires. Il s'agit littéralement d'un retour à la barbarie. À moins de comprendre que les hommes sont des créatures hautement sociales et hautement civilisées, lorsqu'ils ne sont même individuellement que de misérables marins, renégats ou autres parias, et que seule la plus monstrueuse barbarie peut les contenir, il ne reste alors que de recourir à la théorie d'un mal inhérent à la nature humaine, au sentiment d'impuissance et au désespoir si courants aujourd'hui. Le totalitarisme et la barbarie sont inséparables, les faces d'une seule pièce, et Melville fait d'Achab et Fedallah deux inséparables.

Une nuit, alors que dort l'équipage, Achab est « tiré soudain de son sommeil » et « voit le Parsi qui lui fait face ». « Cernés par les ténèbres de la nuit, ils paraissant] être les deux survivants d'un monde disparu sous les eaux. » La superbe phrase, comme toujours, n'est pas faite pour être admirée, mais pour jeter une lumière sur Fedallah. Ensemble, Achab et lui mènent la société vers sa destruction.

Désormais, à chaque nouvelle apparition, la relation de Fedallah et d'Achab devient plus claire. Lorsque ce dernier brise le sextant, Fedallah affiche un sentiment de triomphe destiné à Achab et de désespoir adressé à lui-même. Dans sa façon torturée, Achab élève les hommes au-dessus des choses. Ce jour-là, Achab parle aux flammes qui brûlent sur les mats. C'est son plus grand moment, il défie le feu au nom de l'humanité, bien que sa conception de l'humanité soit limitée. Durant cette scène, Fedallah est agenouillé sur le pont, et le pied d'Achab est sur lui. Fedallah, qui en tant qu'aborigène primitif vénère le feu pour lui-même, est totalement défait.

Tandis que des navires de passage leur apprennent la proximité de Moby Dick, Achab se laisse entraîner par le poids de son dessein, et Fedallah instaure désormais une relation permanente avec lui. Sans un mot, la nuit en particulier, ils restent des heures à se regarder l'un l'autre. En Fedallah, Achab voit « son ombre portée » ; en Achab, Fedallah voit « sa propre substance échappée ». Parfois, Achab semble indépendant de lui, parfois ils semblent tous deux inséparables. Achab est puissance, Fedallah n'est qu'une ombre, mais l'ombre est toujours à ses devants. Fedallah est certain qu'Achab est condamné, que sa tentative d'humaniser l'industrie et la science est vouée à l'échec. Il attend le moment où un homme se prosternera à nouveau devant le feu, totalement et servilement. À la façon dont le vénère un aborigène. C'est la substance à laquelle a renoncé Achab.

Fedallah attend. Achab, il en est sûr, lui reviendra. Le chanvre, prophétise-t-il, tuera Achab. Mais ce dernier n'est déjà plus capable d'un raisonnement qui aille à l'encontre de son dessein. Le chanvre représente évidemment la ligne à baleine. Achab, pensant que cela est le symbole d'une potence, se moque de la prophétie.

Fedallah prophétise aussi que le bois du corbillard d'Achab aura poussé en Amérique. Ce qui symbolise le navire. Achab vivra ses propres funérailles lors du naufrage de la civilisation industrielle américaine, symbolisée par la ligne et le baleinier. De cela aussi, Achab se moque. Puis il se tait, et Fedallah et lui continuent de se regarder l'un l'autre, en silence, jour après jour.

Toute notre interprétation de Fedallah dépend de la recon-
g naissance d'Achab pour ce qu'il est. Nous pouvons le nommer

esprit du mal, ou double diabolique d'Achab, etc., seulement si nous voyons Achab comme un individu particulier souffrant de mégalomanie, de crise sexuelle, ou de quelque trouble personnel, symbolique, mais symbolique de la nature humaine en général. Par contre, si nous le voyons comme le *type* spécifique d'une personne, à un moment spécifique de l'histoire, produit par des circonstances historiques spécifiques, alors Fedallah devient le spectre de la barbarie, de l'homme moderne à genoux devant la planification économique, les graphiques de production, les plans et les quotas de productivité, et tout l'attirail de la civilisation moderne dans toute sa variété, avec l'homme au centre, se prosternant devant tout cela, aussi aveugle, aussi désespéré que le sauvage qui se prosternait cinq mille ans plus tôt.

Si, d'une part, Melville a dramatisé en Fedallah la forme extrême d'un retour à la barbarie qui entraîne Achab, il a d'autre part créé une dramatisation tout aussi audacieuse de la vision inaccessible qui traverse l'esprit désordonné d'Achab. Pip, le petit Nègre, est son interprète. Pip est devenu fou. Effrayé par la ligne, il a sauté hors de la pirogue une première fois et a été prévenu. Il saute une seconde fois, et cette fois la pirogue continue de poursuivre la baleine et le laisse à l'arrière. Il est repêché par une autre pirogue mais déjà il a perdu la raison. En perdant la raison, il a accédé à la sagesse ultime. Il regarde le fond des mers et y voit l'origine de l'univers. Il n'est plus distrait par la recherche de vérités ultimes qui s'insinue dans la conscience humaine. Pip est devenu aussi indifférent et aussi intransigeant que Dieu. C'est la prétendue folie. En réalité, la sagesse du ciel. C'est la façon qu'a Melville de nous dire que

cette préoccupation perpétuelle pour la destinée humaine, cette chose qui ronge les cœurs d'Achab, d'Ismaël et de Starbuck, ces profondeurs de la philosophie et de la religion, tout *cela* est folie. Et c'est folie, car les hommes se laissent tourmenter par telles abstractions quand ils ne peuvent avoir de contact satisfaisant avec la réalité qui les entoure.

Mais Pip a acquis une plus grande sagesse encore. Il a perdu la peur. Seul parmi l'équipage, il parle désormais au terrible Achab comme un être humain à un autre. L'effet est saisissant. Profondément ému par cet affront direct envers les usages traditionnels qui avaient façonné son caractère, Achab se lie d'amitié avec Pip et l'emmène dans sa cabine. Il existe enfin quelque sociabilité dans cette cabine. Néanmoins, Achab reste Achab. Lorsque Pip pleure auprès d'Achab pour qu'il le laisse aller sur le pont, celui-ci menace de le tuer, car il sent que si Pip insiste, son dessein chavirera. Pip se calme et Achab le fait asseoir dans son propre fauteuil. Alors suit un des plus étranges et émouvants passages du livre. Pip le petit fou s'imagine que, lui, le petit nègre de l'Alabama, est l'hôte de grands Amiraux aux grands chapeaux et aux épauettes dorées. « [...] un petit nègre, dit-il, qui reçoit des Blancs en uniforme couverts de galons dorés ». Il les invite à remplir leur verre, à boire, à mettre les pieds sur la table. Dans son monde insensé, même Pip, le petit nègre, le petit lâche, peut rencontrer de grands Amiraux dans des conditions d'égalité et de bonne camaraderie.

Pip a pour modèle un fameux personnage shakespearien, l'Idiot du *Roi Lear*. Lear est aussi un vieil homme qui devient fou et l'Idiot est son bouffon, lui-même un faible d'esprit. Shakespeare et Melville savaient tous deux qu'il y a de tout temps

et en tous lieux certaines personnes simples qui se situent hors des catégories normales de la société, qui pensent et agissent avec simple franchise, sans intérêt pour les grands problèmes à propos desquels la majorité des hommes intelligents se détruisent et mettent le monde en ruines. Ces personnes, habituellement simples d'esprit, pensent directement et simplement à ce qui est humainement bon ou mauvais. Nul, qui soit actif dans des affaires concrètes, ne pourrait suivre l'avis qu'ils donnent car il n'est pas réaliste, leur simplicité étant souvent le résultat d'une faiblesse mentale. Mais, d'une certaine façon, ce qu'ils disent hante leur esprit, à considérer la souffrance, le malheur et les catastrophes que ces hommes compétents, puissants et réalistes, selon la sagesse collective, apportent au monde. Il se trouve que cet avis, très souvent, n'est pas seulement bienveillant mais aussi judicieux. Son seul tort consiste en ce que les hommes ne peuvent le suivre. La folle Cassandre prophétise aussi, dans l'*Orestie*, la plus grande tragédie antique, mais personne ne l'écoute. L'idiot joue, dans le *Roi Lear*, le même rôle que Pip dans *Moby Dick*. Pareillement, l'auteur biblique de l'Apocalypse a prophétisé un temps lors duquel le lion et l'agneau se coucheront en paix. Dans l'esprit des plus grands écrivains, on retrouve toujours cette vision. Il ne serait pas difficile de prouver que, sans celle-ci, ils ne seraient pas les hommes qu'ils sont.

Pip ne pense pas en termes de nationalisation de la production ni de réorganisation politique de la société. Dans son ignorance, il pense que ce serait un monde merveilleux si un petit nègre d'Amérique, lâche avéré, pouvait accueillir de grands Amiraux couverts de galons dorés, leur demander de passer la bouteille et de mettre leurs pieds sur la table.

Sa bonne foi et sa bonne camaraderie ont bouleversé la volonté inébranlable d'Achab. Pip ne joue pas un grand rôle dans le livre, tout comme les Pips ne jouent pas de grand rôle dans le monde. Mais il a son importance dans l'esprit de son créateur. Lorsque Melville, qui avait compris la complexité du monde moderne comme peu d'hommes avant lui, introduit Pip au tout début de son livre, il déclare sans concession que la plus haute place sera la sienne lorsqu'il deviendra fou. Il lui a suffi, en écrivant ce grand livre il y a cent ans, de trouver une place pour Pip. Nous pouvons aujourd'hui juger mieux que lui si cela se justifie ou non.

Même dans un esprit tel que celui d'Achab, Pip peut trouver une réponse. Mais jamais aucun Pip ne détournera aucun Achab de son dessein. Le capitaine du *Rachel*, un des nombreux navires symboliques que le *Pequod* rencontre lors de son long voyage, informe Achab qu'il a vu Moby Dick la veille, et le prie par ailleurs de sillonner la mer avec eux à la recherche d'une pirogue perdue. Celle-ci contient le fils du capitaine, un garçon de douze ans. Achab refuse. Il s'est défait de toute son humanité.

Il se poste désormais régulièrement en haut du grand mât, scrutant lui-même la mer à la recherche de son ennemi. Un jour, une frégate, un genre d'oiseau qui importune souvent les hommes en si haute position, lui prend son chapeau et s'enfuit dans les airs. D'une certaine façon, cet épisode nous rappelle Ismaël, cet intellectuel rêvassant devant les fourneaux en se promettant lui-même qu'il s'envolera comme un aigle. Mais finalement, la frégate laisse tomber le chapeau et chacun peut voir le petit objet noir « qui tomb[e] dans la mer de ces hauteurs

considérables ». Toutes ces merveilleuses idées d'esprits individualistes finiront bientôt par trouver leur place.

Donc, le *Pequod* retrouve enfin Moby Dick. Moby Dick est ce qu'il a toujours été — l'exemple exceptionnel, en aucun cas unique, d'une baleine qui attaque ses poursuivants avec ruse et férocité. Mais aussi grand combattant soit-il, dans son grand combat avec le *Pequod*, Moby Dick, chaque fois qu'il en a l'occasion, essaie de s'enfuir. La destinée est sur le *Pequod*, non en la baleine qui glisse sous le soleil.

Comme la distance diminuait, Vocéan se fit plus lisse encore, semblait étaler un tapis sur les vagues; on eût dit un pré sous le soleil de midi', tant sa surface était sereine. Enfin, le chasseur hors d'haleine parvint si près de sa proie apparemment sans méfiance que la bosse éblouissante parut tout entière à son regard, glissant à la surface de Veau comme une chose isolée, sertie dans un anneau continûment tournoyant d'écume fine, verdâtre, floconneuse. Il avait devant les yeux l'immense réseau de rides qui couvrait la tête légèrement soulevée hors de l'eau.

Devant elle s'allongeait, très loin sur les moelleux tapis turcs de l'onde, l'ombre blanche, étincelante de son large front laiteux, accompagnée d'un gai clapotis musical; derrière, les flots bleus mêlaient leurs débordements dans la vallée mouvante de son sillage, et sur ses flancs, de chaque côté, s'élevaient en dansant des bulles brillantes. Celles-ci éclataient bientôt sous les pattes légères de centaines d'oiseaux joyeux, qui semblaient recouvrir les eaux comme des flocons légers au gré de leur vol capricieux: Pareil au mât de pavillon planté sur la coque peinte d'une caraque, la

longue hampe brisée d'une lance récemment reçue se dressait sur le dos de la baleine blanche; et de temps à autre, l'un des oiseaux de ce nuage d'ailes, qui flottait comme un dais au-dessus de l'animal, allait silencieusement se poser sur cette hampe où il se balançait, les longues plumes de sa queue flottant comme des banderoles.

Une innocente allégresse, une douceur souveraine émanait de la course paisible et véloce de la baleine. Jupiter, taureau blanc lorsqu'il s'enfuit à la nage avec Europe accrochée à ses cornes gracieuses, coulant sur la jeune fille qu'il enlevait un tendre et malicieux regard, filant à une allure prodigieuse, comme dans un enchantement, vers la Crète et la couche nuptiale — non, Jupiter lui-même, majesté au-dessus de toutes, ne surpassait pas en gloire la Baleine blanche qui fendait ainsi l'onde tel un dieu.

C'est ainsi qu'un Grec, en son heureuse civilisation ensoleillée, aurait vu Moby Dick. Mais du haut du *Pequod*, son apparition annonce Armageddon — la guerre des guerres. La lutte fait rage durant trois jours. Elle s'étend des hauteurs du ciel jusqu'aux profondeurs de l'océan, dans les pirogues, sur le pont, sur le navire, depuis l'horizon, contre le vent et sous le vent, sous l'océan. Jamais auparavant, ni depuis, on n'avait reproduit en littérature tant d'énergie, de violence, de rage et de haine. Mais, tout aussi puissamment, même si cela est présenté de façon moins spectaculaire, on y trouve également la force des hommes associés pour un dessein commun, l'esprit indomptable de l'homme, et la quête accomplie par le *Pequod*.

Moby Dick est puissant. Le premier jour, il tient la pirogue d'Achab dans sa bouche et la coupe en deux. Achab chute en

mer et flotte désarmé dans l'écume créée par la queue de la baleine. Le *Pequod* lui-même doit naviguer sur Moby Dick pour le séparer de sa victime.

Cette nuit-là, Moby Dick essaie de mettre autant de distance que possible entre lui et ses poursuivants. Mais le savoir scientifique du génie baleinier d'Achab est tel, qu'il peut prédire où Moby Dick se trouvera à l'aube.

Le jour suivant, comme pour frapper rapidement de terreur ses poursuivants qui ne le laissent pas en paix, Moby Dick attaque toutes les pirogues simultanément, se ruant sur eux « les mâchoires ouvertes et la queue cinglante ». Trois lignes sont fixées sur lui. Mais la Baleine blanche « a croisé et recroisé et de mille manières enchevêtré » les lignes et, dans une masse de harpons défaussés et de lances, frappe ensemble deux des pirogues « comme des coquillages roulant sur une plage battue par les brisants ». Puis, Moby Dick plonge et, jaillissant « verticalement des profondeurs », envoie la pirogue d'Achab tourner dans les airs. Enfin, « entraînant dans son sillage » les fers en lui et les lignes qui y sont toujours attachées, il reprend sa route, « tel un voyageur au pas régulier ».

Cette nuit-là, ils découvrent que Fedallah est parti. Le lendemain, lorsque Moby Dick apparaît, ils voient le corps du Parsi ligoté à celui de la baleine dans les circonvolutions de la ligne. Un homme doit être choisi pour le remplacer au sein de l'équipage diabolique d'Achab, et l' élu est Ismaël. Poussé par des alizés salutaires, le *Pequod* poursuit encore la baleine durant la nuit. Au troisième jour, les pirogues filent à l'attaque et, rendu fou peut-être par les fers qui désormais « lui fouaillaient les chairs, Moby Dick sembl[e] possédé à lui seul

de toutes les légions d'anges déchus. » Il met hors de combat les pirogues et encore une fois reprend sa nage régulière, bien que moins rapide qu'auparavant. Cette fois peut-être est-ce une manœuvre, ou la fatigue due à près de trois jours de poursuite. La pirogue d'Achab est toujours indemne. Elle a été retournée, et trois hommes en ont été expulsés, mais deux d'entre eux sont remontés. Le troisième homme, laissé en mer, est Ismaël.

Les positions exactes de chacun doivent être bien comprises. Malgré une terrible bataille de trois jours, pas un seul homme, excepté Fedallah, n'a été perdu et tous sont sains et saufs à bord du navire. Achab est seul à naviguer, avec son équipage de démons. Ismaël ne se trouve, comme d'habitude, ni avec l'équipage ni avec Achab — il est encore dans l'eau. Moby Dick reprend sa nage.

Starbuck est en charge du navire. Il crie avec angoisse à Achab de renoncer, et lui montre que Moby Dick ne le poursuit pas, que c'est lui, Achab, qui poursuit Moby Dick. Achab lance un harpon sur Moby Dick, mais la ligne se brise. Encore une fois, Achab pousse ses rameurs vers la baleine. C'est alors que Moby Dick pivote et charge le navire même. Comme seul est capable de le faire un énorme cachalot, la Baleine blanche percute le navire de sa tête, puis charge encore, ainsi le navire est bientôt coulé. Achab lance un harpon supplémentaire sur Moby Dick. Le harpon arrive à destination, mais la ligne se noue. Il « se pench[e] pour la désentraver, la libèr[e] », mais elle se resserre autour du cou, et sans un mot « il [est] emporté hors de la pirogue avant que l'équipage ait eu le temps de remarquer qu'il n'était plus là ». Le navire sombre et emporte la pirogue

avec son équipage, excepté Ismaël, qui sera repêché et survivra pour raconter Phistoire.

C'est vers cette crise qu'ils se dirigeaient depuis qu'ils ont entrepris leur quête. La réponse finale réside dans la façon dont chacun l'affronte.

Tout d'abord, Achab.

La tragédie montre la volonté d'un homme dans toute sa ténacité, et l'esprit d'Achab est indomptable. Ses compétences, son énergie, son commandement, sont à leur plus haut niveau. Mais Achab est un homme condamné et il va au combat en connaissance de cause. Ayant les réalisations techniques et sociales les plus évoluées de son époque sous ses ordres, il les tient totalement à l'écart sauf quand elles servent son dessein.

Dans cette crise finale, son isolement devient si complet qu'il perd tout sens des relations avec les autres êtres humains. Achab est le premier à voir Moby Dick, bien qu'il devance Tashtego d'une fraction de seconde seulement. « Le Destin m'avait réservé le doublon, » dit Achab. « À *moi* seul. » Lui seul, tel est son leitmotiv.

Il fait alors sa plus dévastatrice critique de Starbuck et Stubb — Stubb est Starbuck et inversement, Starbuck est Stubb. C'est peut-être une des choses les plus profondes qu'ait dites Achab pendant le voyage : l'indifférence de Stubb et sa perpétuelle bonne humeur autant que la vie de crise morale persistante de Starbuck sont simplement deux différentes réactions face à une même faiblesse — cette incapacité à faire de la vie une aventure créative. Mais Achab pense que tous les hommes sont comme Stubb et Starbuck, tandis que lui se sent seul parmi des millions d'hommes sur terre ; il n'est pas un

Dieu non plus (car les dieux n'ont pas ces soucis) mais il est davantage qu'un homme.

Il perd tout sens d'objectivité et se voit lui-même en termes si subjectifs qu'il est désormais un danger mortel pour tous ceux qui l'entourent, précisément dans le domaine dans lequel il est si compétent, celui de la chasse à la baleine. Au second jour de cette chasse, il dit: «Il n'est point de Baleine blanche, d'homme, ni de démon, capable d'effleurer même le vieil Achab dans son être intérieur inaccessible¹³. »

Il vit entièrement dans les abstractions. Il est l'« invincible capitaine » de son âme. Son âme « est un scolopendre qui court sur mille pattes. » Avant de s'effondrer, ils l'entendront craquer, mais il leur fera savoir auparavant que « la haussière d'Achab haie toujours son dessein. » La mort de Fedallah est une énigme, qui déconcerterait tous les avocats soutenus par les fantômes de plusieurs générations de juges, mais : «*Je la résoudrai,^ la résoudrai, cependant!*¹⁴» Il résoudra tout. C'est la biographie des derniers jours d'Adolf Hitler.

C'est l'aboutissement de cette mécanisation que la science et l'industrie ont produite et qu'il hait tant mais qu'il a, comme nul autre, poussée à sa logique extrême. Son monde est divisé entre les hommes d'éducation, de pensée, de sensibilité, d'âme et d'esprit, et les masses qui doivent leur obéir. Achab se voit lui-même entièrement en termes

13. Nous reprenons la traduction de H. Guex-Rolle, op. c/t., pour le texte original suivant : « Nor white whale, nor man, nor fiend, can so much as graze old Ahab in his own proper and inaccessible being. »

14. Nous reprenons la traduction de H. Guex-Rolle, op. c/t., pour le texte original suivant: « PII, PII solve it, though! »

d'esprit et d'intelligence. Pour « ce qui touche à la baleine », il dit à Starbuck que « son visage soit comme la paume de cette main — un néant sans lèvres ni expression ». Le paroxysme est atteint au troisième jour quand il annonce à l'équipage de sa pirogue qu'ils ne sont « plus des hommes comme les autres, [...] [mais ses] bras et [ses] jambes ». Ce n'est pas le caractère personnel d'Achab. C'est, au nom de la personnalité individuelle, son attaque ultime contre une société qu'il dénonce comme mécanique. *Lui* sera l'âme, le cerveau et l'esprit, et le reste de l'humanité sera les bras et les jambes. C'est la théorie de l'élite du totalitarisme, quelles qu'en soient les origines ou la forme.

Mais, comme toujours, à l'opposé de cet individualisme paroxystique, cette frénésie de subjectivité, de mégalomanie et de désespoir fataliste, se tient l'équipage.

Lorsque Melville les présente au tout début du voyage, ils déclarent suivre Achab car, d'une certaine façon, ils ont vu en la Baleine blanche « le grand démon qui sillonne les océans de la vie¹⁵ ». Un lecteur hâtif serait facilement persuadé qu'ils souffraient eux aussi du système social qui torturait tant Achab, et qu'ils voyaient donc la Baleine blanche comme la voyait ce fou d'Achab. Mais Achab est fou, et eux sont sains. Melville interrompt immédiatement cette suite d'idées en disant qu'il ne sait pas vraiment pourquoi ils suivent Achab. À mesure que le *Pequod* s'approche de Moby Dick, l'équipage devient sombre et terrifié. Lorsque soudain, au second jour, un changement

15. Nous reprenons la traduction de H. Guex-Rolle, op. c/t., pour le texte original suivant: «the gliding greatdémon of the seas of life.»

survient qui, tout en laissant le commandement à Achab, rend totale et définitive la séparation entre eux et lui.

Le navire labourait puissamment les eaux, laissant derrière lui un sillon pareil à celui qu'un boulet de canon perdu, devenant soc de charrue, creuse dans un camp plat

«Par le sel et le chanvre ! s'exclama Stubb, ce vif mouvement du pont vous monte dans lesjambes et vous chatouille le cœur. Ho lia coque, nous sommes deux braves, toi et moi!... Holà, quelqu'un! Qu'on me jette à l'eau, le ventre en l'air, car, par tous les chênes, mon échine est une quille. Ha, ha ! Notre allure est de celles qui ne soulèvent pas de poussière !

— Souffle là!... souffle là!... souffle là!... droit devant!»
Tel était le cri qui tombait des pommes de mât.

«Mais oui, c'est cela! commenta Stubb. Je le savais... tu ne pourras t'échapper... Souffle, souffle à t'en crever l'évent, ô baleine! Le diable en personne est à tes trousses, et il est enragé! Souffle à t'en faire éclater le cornet et les poumons ! Achab lèvera une digue contre tes flots de sang, comme un meunierferme la vanne de son moulin!»

En s'exprimant de la sorte, Stubb se faisait l'écho de presque tout l'équipage. Les fureurs de la chasse avaient maintenant en chacun d'eux atteint leur paroxysme, comme un vin vieux travaillé par une effervescence nouvelle. Si certains avaient pu auparavant éprouver de blêmes appréhensions, leurs craintes à présent non seulement se terraient, tenues en lisières par la terreur sacrée, toujours plus puissante, que leur inspirait Achab, mais elles fuyaient dans le plus grand désordre comme les lièvres craintifs des Grandes Plaines devant la charge bondissante du bison. La main du Destin

avait empoigné leurs âmes; et les périls excitants de la journée précédente, l'attente supplicante de la nuit passée, la course obstinée, intrépide, aveugle que poursuivait sans relâche le navire fanatique courant après sa proie fuyante — ce tourbillon entraînait leurs cœurs à un rythme éperdu. Le vent qui gonflait les voiles comme des panses et poussait le navire de ses bras aussi immatériels qu'irrésistibles — le vent semblait bien être le symbole de l'agent invisible qui les asservissait de la sorte à cette poursuite.

Ils étaient un homme, un seul, non point trente. À l'instar du navire unique qui les emportait tous et dont les matériaux, si divers qu'ils fussent — chêne, érable, pin, mais aussifère, goudron, chanvre —, se combinaient et s'ajustaient entre eux pour former une coque unique bien robuste, dont la marche harmonieuse était commandée par la longue quille centrale, semblablement, les traits particuliers de chacun des membres de l'équipage, la vaillance de l'un, la peur de l'autre, le vice et l'innocence, toutes ces variétés se fondaient en une unité et toutes allaient dans une seule et même direction, le but fatal que leur désignait Achab, leur seigneur et leur quille.

Le grément tout entier vivait. Au sommet des mâts, comme à celui de hauts palmiers, se balançaient, tels des bouquets de palmes, des touffes de bras et de jambes. Certains, cramponnés d'une main à un espar, tendaient l'autre en faisant de grands gestes d'impatience; d'autres, protégeant leurs yeux de la forte lumière du soleil, se laissaient bercer à l'extrémité des vergues; tous les espars portaient leurs grappes d'hommes mûrs pour leur destin. Ah! comme leur regard continuait à scruter sans relâche cet infini d'azur dans l'espoir d'y repérer la chose qui allait peut-être les détruire!

MARINS, RENÉGATS & AUTRES PARIAS

«*Pourquoi ne criez-vous pas, 5/ vous le voyez?*» lança Achab, alors qu'aucune voix ne s'était fait entendre depuis le dernier signal quelques minutes plus tôt «*Marins, hissez-moi là-haut! Vous avez été abusés. Non, ce n'est pas Moby Dick qui envoie ainsi un souffle unique avant de disparaître.* »

Il avait raison. Dans leur fougueuse impatience, les hommes avaient pris quelque autre chose pour le souffle de la baleine, comme on allait le voir bientôt. Car à peine Achab avait-il atteint son perchoir, à peine le cordage avait-il été amarré à son cabillot sur le pont, qu'il lança la note tonique à tout un orchestre qu'ifit trembler l'air comme l'explosion d'une salve d'armes à feu.

Un cri de triomphe jaillit de trente poumons de cuir au moment où Moby Dick paraissait aux regards de tous, à moins d'un mille sur l'avant, bien plus près du navire que le jet imaginaire. Ce n'était pas par ses souffles calmes et indolents, ni par la gerbe paisible de sa mystique fontaine, que la Baleine blanche révélait maintenant sa présence, mais par le phénomène bien plus étonnant du «saut». Remontant des plus lointaines profondeurs à la plus grande vitesse dont il soit capable, le Cachalot projette sa masse tout entière dans le pur élément de l'air, et la montagne d'écume éblouissante qu'il soulève signale sa position à une distance de sept milles et plus. À de pareils moments, on dirait qu'il secoue une crinière de vagues déchiquetées et véhémentes; dans certains cas, ce saut est un geste de défi.

«Brèche là! Elle brèche!» entendait-on, tandis que la Baleine blanche, entre cent formidables bravades, se lançait comme un saumon vers les hauteurs du ciel.

C'est l'un des plus admirables passages du livre, et si approprié. Il l'agit là de l'homme moderne, uni à la nature, maître de la

technologie, toute individualité personnelle librement subordonnée à l'excitation d'atteindre un but commun. Ils y sont enfin parvenus grâce à la complète assimilation du navire, du vent, de la mer et de leur propre activité. De fait, cela s'est accompli sous le fouet d'Achab. Mais Achab n'est qu'isolement, solitude, mégalomanie et folie irresponsable, tandis que les hommes, en aucun cas inférieurs à lui en termes de compétence technique, d'endurance et de détermination, sont mus par des sentiments communs à toute l'humanité dans ses plus grands moments. C'est la raison pour laquelle ils ont suivi Achab, bien que Melville prétende l'ignorer. Une allusion à cela nous est fournie, lorsque Melville dit que la chose en Achab qui attire Quiqueg, Tashtego et Daggou est son inflexible détermination à vaincre la baleine.

Cette séparation entre les hommes et Achab est objectivement placée sous nos yeux. À la fin du troisième jour, la pirogue d'Achab reste seule en mer. Starbuck, en charge du navire, souvenons-nous, demande à Achab de laisser partir la baleine, puisqu'elle a repris sa nage régulière. Comme d'habitude, Achab ignore Starbuck. Mais pour poursuivre Moby Dick, il doit s'approcher du navire.

Levant les yeux, il vit Tashtego, Quiqueg et Daggou qui grimpaient avec zèle aux pommes des trois mâts, tandis que les canotiers se balançaient dans les deux baleinières crevées qu'on venait de hisser sur le flanc, et s'affairaient à les réparer. Par les sabords, il entr'aperçut également dans sa course, l'un après l'autre, Stubb et Flask sur le pont, parmi des amas de fers et de lances encore intacts. Tandis que ce spectacle défilait devant ses yeux, et quefrappaient les marteaux sur les embarcations brisées, de tout autres marteaux enfonçaient un

clou dans son cœur. Mais il se ressaisit Et remarquant alors que le penon avait disparu du grand mât, il commanda d'une voix forte à Tashtego, qui venait d'atteindre son perchoir, de redescendre chercher un autre drapeau, un marteau et des clous, et de le clouer au mât

C'est vraiment la fin. Stubb et Flask ont rejoint l'équipage et ne sont qu'agitation et mouvement. Achab, déjà un homme brisé, et Ismaël, son double intellectuel, sont dans la pirogue avec l'équipage diabolique. Starbuck, comme d'habitude, est au milieu, implorant Achab.

Si le navire coule effectivement, c'est donc parce que Starbuck, en charge de celui-ci, n'a pas voulu ou n'a pas pu admettre qu'Achab et son équipage diabolique n'y aient plus aucune place, et que s'il continue à les suivre, alors une catastrophe totale en résulterait. Il n'a même plus besoin de capturer ni de ligoter Achab désormais. Mais le misérable Starbuck, principal représentant et défenseur en mots de la civilisation de Nantucket, est alors devenu l'esclave d'Achab. Il l'appelle « capitaine ! Ô mon capitaine ! Noble cœur », et « cœur d'acier forgé. » Et le supplie de remarquer comme il pleure, lui, un homme brave. Achab l'écarte.

Starbuck peut ne pas douter de la fin. Achab, sombrant intérieurement, lui dit qu'il « est des hommes qui meurent au jusant, d'autres à marée basse, d'autres au paroxysme de la marée haute », et lui, Achab, « se sen[t] pareil à la vague ourlée d'écume et qui va déferler¹⁶ ». Il est vieux, dit-il, et demande à Starbuck de lui serrer la main. Starbuck lui-même sent la

16. Nous reprenons la traduction de H. Guex-Rolle, op. c/t., pour le texte original suivant : « Some men die at ebb tide ; some at low water ; some at the full of frie flood ; — and I feel now like a billowthat's ail one crested comb »

moiteur de Pocéan qui Pensevelira. Mais il reste asservi et fait son devoir, il exécute les ordres d'Achab.

Un bref épisode montre la compréhension que Melville a des hommes comme Starbuck. Ce dernier trahira tout un mode de vie et les vies de l'équipage. Une fois seulement, il s'est fâché, quand il a cru, par erreur, qu'Achab Pavait appelé lâche. Comme la mort approche, il se reprend pour mourir bravement et non « en défaillant comme une femme ». Il n'a pas le moindre sens social et tout ce qui l'intéresse vraiment est son propre sens de la vertu personnelle. Stubb dit que sa mort imminente est trop salée et souhaiterait avoir quelques cerises à manger. Flask, médiocre jusqu'au bout, dit que les cerises ne l'intéressent pas. Il espère que sa mère a touché une part de sa paie en avance. Ainsi meurent trois hommes, représentatifs, et représentants très compétents, de ce que les vieux Nantuckais ont bâti et laissé entre les mains de Bildad et Peleg.

Le dénouement s'appuie sur Achab et l'équipage, et dans les deux dernières pages, Melville, proche de la conclusion, dévoile la structure interne de sa gigantesque création. Un instant, il semble qu'Achab aura le dernier mot, que c'est lui qui dominera la fin. Comme la baleine percute le navire, les hommes restent inertes à la regarder, dans un singulier silence, la plupart d'entre eux dans les étraves, et les trois harponneurs dans leur vigie. C'est ainsi qu'ils subissent le choc.

Achab lance son dernier harpon, avec amertume, persuadé de l'échec et désespéré.

« Vers toi je roule, baleine exterminatrice mais non pas victorieuse; jusqu'au dernier moment, contre toi je lutterai corps à

corps; du cœur de l'enfer, je te frapperai; au nom de la haine, je te crache mon dernier souffle. Coule donc tous les cercueils et tous les corbillards dans une mare commune, et puisque ni l'un ni l'autre ne peuvent être miens, que je sois mis en pièces alors même que, attaché à toi, je te poursuis, maudite baleine ! Vois comme je dépose les armes!»

Ses derniers mots ont le même rythme que celui utilisé lorsqu'il piétine le sextant, un rythme de frustration et d'échec. Il voit son navire détruit. Son dernier espoir est de s'attacher à son ennemi et de rester dans son sillage pour toujours. Mais même cela lui est éfusé. La ligne le prend autour du cou et l'étrangle, en l'expulsant de la pirogue.

Achab n'aura pas le dernier mot. Tout au long de l'après-midi, nous sommes avertis du danger que court son navire de perdre son pavillon de commandement. Starbuck le remarque en premier. Une frégate, le même oiseau qui s'était symboliquement envolé dans les cieux avec le chapeau d'Achab, se met à picorer le pavillon, et Starbuck le voit s'envoler avec l'étoffe. Pour lui, c'est un présage qui doit faire «tremble[r], [et] tremble[r] » Achab. Mais Achab ne tremble pas. Il crie à Tashtego qui venait d'atteindre son perchoir de redescendre chercher un autre pavillon, un marteau et des clous, et de le clouer à nouveau en haut du mât. Tashtego s'exécute, alors que Moby Dick revient charger le navire.

*Dans l'intervalle, le marteau de Tashtego à la pomme du grand mât demeura — le temps d'un regard — suspendu dans sa main, et le drapeau rouge qui l'enveloppait à demi à la façon d'un plaid
® s'éploya sur sa poitrine, comme si son propre cœur s'épanchait dans*

l'espace. Starbuck et Stubb, qui se tenaient au-dessous de lui sur le beaupré, virent le monstre arriver sur eux au même instant que lui

Les cinq derniers mots sont décisifs, car c'est à la vue de Moby Dick fondant sur eux que Starbuck se reprend afin de ne pas mourir comme une femme qui défaille, et que Stubb ressent son envie de cerises. Ils s'effondrent, le cœur d'Achab se fend. Mais, tandis que le pavillon s'éploie du cœur de Tashtego en s'épanchant dans l'espace, l'Indien s'arrête de clouer un bref instant. Son esprit n'est nullement ébranlé. Après un rapide coup d'œil, il se remet à clouer. Sous le choc de l'attaque de la baleine, il semblait s'être arrêté. Et Achab de crier qu'il voulait entendre encore le marteau...

Le navire coule jusqu'à ne laisser que les plus hauts mâts hors de l'eau, d'où, « par fol entêtement, ou fidélité, ou encore fatalité, » les harponneurs païens maintiennent toujours leur surveillance sur la mer. Finalement, l'eau recouvre les mâts et emporte tout au loin, chaque aviron qui flottait, chaque hampe de lance, et tout être humain. Tout semble fini.

Mais tandis que les derniers tourbillons recouvraient chaotiquement la tête disparaissante de l'Indien au grand mât, laissant encore voir quelques pouces de l'espar vertical ainsi que toute la longueur du penon qui, par une ironique coïncidence, ondoyait presque au ras des flots destructeurs — à cet instant s'agitait dans l'air un bras rouge avec un marteau, qui clouait, à coups toujours plus rapides, le penon à la dernière flèche. Un aigle de mer qui avait accompagné d'un vol méprisant la descente du grand mât des hauteurs de sa demeure naturelle parmi les étoiles, piquant

du bec le drapeau et gênant Tashtego dans son travail, vint alors } interposer son aile large et frémissante entre le marteau et le bois; ; sentant aussitôt ce frisson éthéré, le sauvage englouti; dans l'ultime j sursaut avant la mort. Ainsi Voiseau céleste aux cris d'archange, le ¹ bec impérial levé vers les deux, le corps prisonnier des plis du drapeau d'Achab, sombra avec son navire qui, tel Satan, ne se laissa glisser dans les abîmes de l'enfer qu'après avoir arraché une vivante part de ciel pour s'en faire, dans sa chute, un heaume.

Ce monde, le monde de Bildad, Peleg et Starbuck, a sombré pour toujours. La tentative d'Achab de le rendre tolérable pour lui-même les a détruits, lui et eux. Tout a sombré dans son propre concept de l'enfer. Et Tashtego, ce splendide sauvage, a veillé à ce que l'étendard, et les vaines envolées de son oiseau archangélique, soit aussi englouti ; que chaque vestige de ce monde, paradis ou enfer, soit ainsi détruit.

A présent, de petits oiseaux criards voletaient au-dessus du gouffre encore béant, dont une morne écume blanche battait les parois abruptes; puis tout s'effondra, et l'immense linceul de l'océan continua de rouler comme il roulait il y a cinq mille ans.

CHAPITRE IV

FICTION ET RÉALITÉ

Il reste une question cruciale : comment un livre du monde de 1850 peut contenir tant de choses du monde des années 1950 ?

La meilleure réponse est donnée par Melville lui-même. Il a expliqué comment les grands écrivains écrivent de grands livres¹⁷. Un personnage comme Achab est un personnage original. Et par personnage original, Melville entend un type d'être humain qui n'a jamais existé auparavant dans le monde. De tels personnages arrivent une fois par siècle et sont aussi rares que le sont « un nouveau législateur, un philosophe révolutionnaire ou le fondateur d'une nouvelle religion. » Melville en mentionne trois : Satan du *Paradis perdu* de Milton, Hamlet de la pièce de Shakespeare, et le Don Quichotte de Cervantès. Ils sont extrêmement rares. Selon Melville, « un auteur [peut avoir] [...] inventé quelques dizaines de personnages [...] nouveaux, singuliers, frappants, ou captivants ». Mais des personnages originaux ? Non. « Pour créer ne fût-ce qu'un seul personnage original, il faudra avoir eu beaucoup de chance ».

« Où donc un écrivain, quel qu'il soit, trouve-t-il [de tels personnages] ? » Melville est catégorique. Il les trouve dans le monde autour de lui, dans le monde *au-dehors*. Ils ne proviennent pas de son esprit.

17. Au chapitre XLIV de son roman *L'Escroc à la confiance*, publié en 1857.

Le processus semble être le suivant. L'originalité, la nouveauté, qu'un grand écrivain voit dans les êtres humains réels, sont à demi formées, partielles, incomplètes. À partir de ces suggestions, le grand écrivain crée le *type* tel qu'il serait si son originalité était achevée. Comme personne humaine totalement développée, un personnage tel que Hamlet, Don Quichotte ou Achab n'a jamais existé, et ne pourrait exister. Il est composé sur une base réaliste à partir de laquelle l'imagination et la logique le complètent comme un tout. Si une nouvelle personnalité advient réellement dans le monde, et si l'écrivain l'observe d'assez près et que son potentiel novateur est important, alors les générations futures seront effectivement capables de voir et reconnaître ce *type* d'une façon que l'auteur même n'aurait pas imaginée.

Tout aussi fondamental est le second aspect du processus. À mesure que l'artiste clarifie la nouveauté, l'originalité du personnage, le personnage lui-même devient une sorte de « lumière tournante [...] qui projette ses rayons autour d'elle ». « Tout, alentour, est par elle éclairé » et se développe pour correspondre à la figure centrale. Le personnage original aide donc l'artiste, pour ainsi dire, à créer le portrait non seulement d'un nouveau type d'être humain mais aussi de la société et du peuple qui lui correspondent.

Melville ne dit pas explicitement cela à propos d'Achab et de *Moby Dick*. Mais il est évident que ses propos sur les personnages d'Hamlet et Don Quichotte, et leur création, dépeignent sa propre expérience de création d'Achab. À l'exception d'Aristote, environ 2 500 ans plus tôt, et d'Hegel, qui écrivait une génération avant Melville, aucun critique littéraire n'a écrit aussi profondément sur l'art de la grande littérature.

Ce qui est si important dans cette théorie est l'idée que le grand écrivain tragique élabore une conception adéquate du personnage afin de le créer dans toute sa perfection. C'est un processus long de plusieurs années pour qu'un chef-d'œuvre soit finalement écrit. Sur Melville, nous avons seulement besoin de faits strictement élémentaires concernant sa vie avant *Moby Dick*, et cela peut se dire en moins de cent mots.

Melville est né à New York en 1819, dans une bonne famille. Il a exercé divers petits métiers après que ses parents furent ruinés puis il est parti en mer comme marin ordinaire, en Angleterre et sur le Pacifique à bord d'un baleinier. Il a déserté, a vécu quatre années parmi les indigènes et a finalement pris le chemin du retour à bord d'un navire de la marine des États-Unis. Il a vingt-cinq ans. Il se met à écrire, et son premier livre est un succès. Entre 1845 et 1850 il publie pas moins de cinq livres. En 1851, il écrit *Moby Dick*.

Personne, à l'exception des érudits ou des personnes particulièrement intéressées par la littérature, n'a besoin de lire ces livres-là. Ils n'en valent pas la peine. Mais nous trouverons en eux des réponses sur ce qui a amené Melville à écrire *Moby Dick*. Ce n'est pas un miracle. Nous pourrions suivre le même processus pour les écrits de Shakespeare.

Le premier livre, *Taïpi*, est un compte rendu de sa vie parmi les cannibales. Très vite, dans ce livre, nous qui sommes familiers de *Moby Dick* remarquons l'épisode suivant.

Le héros projette de s'échapper d'un navire, et il demande à un autre homme de l'accompagner, un certain Toby. Toby « appartient] à cette catégorie de vagabonds qui se rencontrent parfois en mer, qui ne révèlent jamais leur origine, ne

parlent jamais de leur pays et parcourent le monde comme sous / l'impulsion d'un occulte destin qu'il leur est impossible d'évr ; ter. [...] C'[est] un être singulièrement obstiné, pensif, lunatique ! et mélancolique, voire parfois assez morose. Il [est] par ailleurs ; d'un caractère ardent et vif qui, lorsqu'on l'excit[e] un peu trop, le [met] dans un état proche du délire. Il est curieux de constater : l'autorité que peut exercer un esprit profondément passionné sur des natures plus faibles. J'ai vu un gaillard vigoureux, et qui d'ordinaire ne manquait pas de courage, trembler bel et bien devant ce mince adolescent quand celui-ci se trouvait dans une de ses crises de futeur. [...] On ne vo[it] jamais Toby rire [...].»

Une personne du nom de Toby a réellement existé, qui a partagé l'aventure de Melville. Celui-ci s'est installé et a vécu sur la terre ferme, n'a pas perdu de jambe, n'a jamais commandé de navire ni chassé de baleine. Mais déjà, l'esprit de Melville est frappé par le *type* de personne qui deviendra éventuellement Achab. Un profond ressentiment envers le monde, la solitude, la mélancolie, et le pouvoir sur les hommes.

Melville fait déjà preuve d'ouverture d'esprit. Dans *Taïpi*, il tient en admiration la civilisation des Taïpis et lui compare défavorablement celle occidentale. Melville dit que, durant les semaines où il a vécu parmi les Taïpis, «personne ne fut poursuivi en justice pour délit contre la collectivité. Selon toute apparence, il n'existait ni tribunal ni cour d'équité. » Pas de police, non plus. Pourtant, «tout se pass[e] dans la vallée avec [parfaite] harmonie et douceur». Il accuse les missionnaires, les marchands blancs et les fonctionnaires gouvernementaux de dégrader et corrompre cette civilisation idéale, aussi cannibale § soit-elle.

«Je dirai franchement », écrit-il, « qu'après avoir passé quelques semaines dans cette vallée des Marquises, je me formai une plus haute idée de la nature humaine que je n'en avais jamais eu auparavant. Mais hélas! depuis lors, j'ai fait partie de l'équipage d'un navire de guerre, et la méchanceté confinée de cinq cents hommes a presque retourné toutes mes théories antérieures.»

Le livre est un succès, à la fois en Angleterre et aux États-Unis, et Melville écrit aussitôt une suite, *Omou*. Celle-ci, comme il le dit dans l'introduction, décrit la pêche à la baleine et ses marins.

La charge sur l'équipage y est encore plus cruelle que dans *TaipL* «Les équipages qui montent ces navires se composent pour la plupart de gredins de toutes nations et de toutes couleurs, ramassés dans les ports infâmes du continent espagnol et parmi les sauvages des îles. À l'instar des galériens, on ne peut les dompter que par le fouet et les chaînes. Les officiers circulent parmi eux armés d'un poignard et d'un pistolet — dissimulés, mais prêts à servir. »

Parmi les marins, se trouve un personnage mémorable — un harponneur indigène, puissant, féroce et sans peur. Insulté par un matelot, il fait de son mieux pour que le bateau échoue avec tout l'équipage, lui inclus. Voilà un autre de ces *types* semblables à Achab.

Puis, Melville délaisse la tâche véritable de l'artiste, l'étude de la personnalité et des relations humaines, et écrit un livre dont la valeur particulière est de montrer combien son esprit était proche du nôtre.

Mardi est un livre mal construit, mal écrit et, dans l'ensemble, pour le lecteur moyen d'aujourd'hui plus encore que

lors de sa publication, presque illisible¹⁸. Son importance réside dans le fait que, en récrivant, Melville s'est convaincu que le monde qu'il connaît court à sa perte.

L'histoire est la suivante. Un intellectuel, qui est aussi un marin ordinaire, déserte son navire. Cette fois, son compagnon est un vieux marin Scandinave, Jarl, ignare et superstitieux, mais aussi un homme de compétence, de bravoure, de loyauté et de bon caractère. En Jarl, nous trouvons les premiers signes de l'équipage de *Moby Dick*, excepté le fait qu'il est seul. Leur voyage est aussi une quête. Pour la première fois apparaît l'idée d'un navire en quête d'une réponse aux problèmes du destin des hommes. Après quelques aventures réalistes, ils sont rejoints par un sauvage, Samoa, un homme de grande bravoure qui a perdu un bras. Très subtilement, les grandes lignes de *Moby Dick* commencent à apparaître.

Lors d'un combat avec des indigènes, ils s'emparent d'une belle fille blanche, Yillah. Lejeune homme tombe amoureux d'elle et la courtise avec succès.

Ils débarquent sur un territoire habité. Lejeune marin se donne les airs d'un dieu, Taji. Ils sont tous bien accueillis par le dirigeant indigène, le roi Media, et se divertissent dans son palais.

Entre-temps, un groupe d'indigènes vient faire une requête auprès du roi Media, demandant que « dorénavant tout différend entre citoyens, toute offense alléguée contre l'État, soient jugés par douze hommes intègres et sages. » Ils réclament ce

18. J. L. Borgès a tenu des propos équivalents: « *Mardi*, roman inextricable, presque illisible ».

qui est en fait un procès avec jury. Le roi Media éclate de rire, longuement, fortement et plein de mépris : «Je suis roi ; vous êtes esclaves. À moi de commander; à vous d'obéir. »

Nous sommes ainsi plongés brusquement et sans avertissement dans un roman satirique ayant pour sujet les fondements de la démocratie.

Yillah est enlevée par des ennemis du royaume de Media, devenant ainsi clairement une figure, symbole de paix, de bonheur, de beauté et ainsi de suite.

Pour aider à la retrouver, le roi Media lui-même part avec Taji visiter les pays voisins. Ce dernier est décidé à retrouver son Yillah, qui semble être momentanément la réponse à sa quête. Cette fois, il est assisté par la philosophie, l'histoire, la poésie et l'expérience, en la personne de Mohi l'historien, de Babbalanja le philosophe, de Yoomy le poète, et du roi Media. Ensemble, ils visitent un pays après l'autre : Porphéro, qui s'avère être l'Europe, puis Vivenza, qui s'avère être l'Amérique. Le fait que le marin Jarl et Samoa l'indigène n'ont aucun intérêt dans cette quête du bonheur individuel est un avant-goût des choses à venir. Ils restent à l'arrière et sont bientôt assassinés. Dans les intervalles de leur inspection de ces pays et les entretiens avec leurs souverains, les voyageurs parlent sans cesse de religion, de philosophie, de poésie, d'histoire et de politique.

La correspondance nous apprend, qu'en écrivant *Mardi*, Melville avait sérieusement l'intention d'en faire une sorte de continuation de *Taiïpi* et *Omou*. Il est donc évident qu'il a cédé à une irrésistible pulsion de consigner ses opinions sur la philosophie, la littérature et la politique en Europe et en Amérique. Melville a lu assidûment l'histoire antique et

moderne, la littérature classique et moderne, la philosophie et la religion, les arguments pour et contre le Christianisme; Depuis son succès en tant qu'auteur, il correspond et discute régulièrement avec des personnes instruites et informées. *Mardi* en montre le résultat.

Pays par pays, l'Europe est rapidement visitée. La pauvreté du grand nombre, la tyrannie des riches, l'aristocratie, la religion organisée, la Papauté, la loi, la médecine, la guerre, la rivalité immorale des états nationaux, le peuple déçu par ses souverains, la vacuité de la philosophie, l'inutilité de la poésie, tout cela est impitoyablement critiqué par Melville. Une bonne partie de tout cela avait déjà été dite. L'écriture de Melville n'est pas brillante. Parfois même, assez superficielle. Mais son rejet de ce que fait et pense le peuple de son temps est aussi total que possible.

Son expérience est très proche de la nôtre, et cela nous est confirmé par son intérêt principalement porté sur deux points : a/ la révolution mondiale, b/ l'avenir de la démocratie américaine.

Les voyageurs visitent Vivenza, les États-Unis. Aucun Républicain, durant la campagne de 1952, n'a été aussi cruel que Melville, sur le sujet des pots-de-vin, de l'avidité et delà corruption des politiciens de Washington. Il n'y dénonce pas seulement un parti. U y dénonce le Congrès entier, et sa position restera celle-ci. Dans un souterrain, où l'on résout les grandes affaires de l'État, les leaders de parti sont assis autour d'une énorme jatte. «Tous des chefs d'une immense capacité. Combien de gallons ? On n'aurait su le dire. »

Le jour suivant, ils visitent à nouveau cette partie de Vivenza.
o La nouvelle des révolutions de 1848 en Europe vient d'arriver.

Souvenons-nous, lorsque Washington avait reçu l'information, non seulement le peuple s'en était réjoui, mais la Maison Blanche elle-même fut illuminée. C'est la scène à laquelle Melville se réfère. Le peuple est en délire, attendant et acclamant avec vive émotion les nouvelles successives sur le sort des gouvernements monarchiques. « Qui peut résister au peuple ? Ah! C'est un temps terrible pour les tyrans. Citoyens libres, avant que nous mourions, tout Mardi sera libre ! »

Au milieu du tumulte, le peuple excité découvre un rouleau anonyme. Après discussion, il est décidé de le lire à haute voix. Melville ne dit pas qui l'a écrit, mais il contient, sans aucun doute, ses propres opinions.

Selon le rouleau, la grande erreur du peuple des États-Unis est de croire que l'Europe « en arrive à la dernière scène du dernier acte de son drame, et que tous les événements [historiques] qui ont précédé ont eu pour but d'amener [...] une République permanente et universelle. » Ceux qui pensent ainsi sont des sots. L'histoire enseigne que toute chose finit par s'effondrer. U en fut ainsi pour la République de Rome. Il en fut ainsi pour la République de la Révolution française. Si l'Amérique est différente, c'est uniquement parce qu'elle possède un vaste territoire à l'ouest. Lorsque celui-ci sera occupé, la crise surviendra. Si sa population avait connu la même densité qu'en Grande-Bretagne, alors la grande expérience aurait fini par implorer. Le peuple est libre car il est jeune, mais l'âge rattrape toutes choses. Ne pensez pas que l'Amérique « doive toujours rester aussi libérale qu'elle l'est aujourd'hui. »

L'égalité est une illusion. Aucune « égalité des intelligences » ne peut supprimer « cet instinct inné qui soumet l'homme à

l'homme ». Les hommes sont divisés, « partout et toujours, en brigades et en bataillons, avec des capitaines à leur tête. »

« La liberté politique n'est pas la fin primordiale, ni l'essentiel du bonheur. La liberté ne vaut que comme moyen, non comme une fin en soi. » Si les hommes « la conquiert en combattant avec acharnement contre des tyrans », ils ne seront pas de ce fait libérés « du joug de l'esclavage ». « Dans une démocratie stable, les hommes ne se gouvernent pas eux-mêmes. Dans une armée formée uniquement de volontaires, la discipline militaire doit régner. » Les individus qui vivent en association doivent déléguer leurs pouvoirs.

« On nomme liberté ce qui n'est *pas* la liberté. » À travers l'Europe, « les pauvres s'abaissent devant les riches [...] partout, on trouve de la souffrance. »

Ainsi donc, la liberté est plus sociale que politique. Le vrai bonheur qu'elle dispense ne se partage pas; ce n'est rien d'autre que ce que l'individu acquiert et conserve en propre. La question n'est pas de savoir qui gouverne l'État, mais qui me gouverne, moi. Mieux vaut se trouver en sécurité sous un roi qu'exposé à la violence de vingt millions de monarques, bien qu'on se compte soi-même dans ce nombre.

« Si de grandes réformes sont nécessaires [...], il n'est nulle part besoin de révolutions sanglantes. » Les peuples ont « cru que l'âge des piques et des javelines était révolu » et que le monde s'installait enfin. C'est là une illusion. Le monde est en feu à nouveau. L'Amérique devrait s'isoler de l'Europe, en actes et en mots.

Quand nos voyageurs quittent Washington, ils se rendent dans le sud de Vivenza où ils trouvent l'esclavage. Ils brûlent

de colère mais ne peuvent s'accorder sur la justification d'une révolution par les esclaves. Et s'ils ne la pensent pas justifiée, admettent-ils, c'est qu'ils ne sont finalement pas meilleurs que Calhoun¹⁹, l'apologiste de l'esclavage. Leur colère finit en frustration. Ce n'est pas la première fois que les voyageurs sont déconcertés par cette question de la révolution. Quand la Révolution française de 1848 avait éclaté, ils étaient tiraillés entre la peur de la destruction et des violences et l'espoir que quelque chose de valable pour l'humanité en surgisse.

Il y a loin, évidemment, de la République universelle de 1848 à la Révolution mondiale telle que nous la connaissons depuis 1917. Il serait aussi très dangereux de prendre ces idées comme une ligne de conduite politique propre à Melville. C'était un artiste, et il n'avait pas fait d'études conséquentes d'économie ni de politique. C'était en fait un extrémiste, un démocrate fanatique. Il changera certaines de ces opinions dans son livre suivant Mais *Mardi* nous le montre déjà penser qu'une démocratie en continuelle expansion est une illusion, pour l'Amérique comme pour le reste du monde, considérer la politique comme un jeu joué par les politiciens, et se débattre sérieusement avec la question de ce que signifie exactement la liberté pour les hommes. U n'est pas exagéré d'affirmer qu'il avait les mêmes sujets de réflexion que l'immense majorité des hommes d'aujourd'hui.

Yillah ne sera jamais retrouvée. Au lieu de cela, Taji est tenté par la brune Hautia qui est un très grossier symbole d'opulence,

19. John Caldwell Calhoun (1782-1850): Vice-président des États-Unis de 1825 à 1832, théoricien de l'idéologie sudiste, il a tenu un discours devenu célèbre en février 1837, défendant l'esclavagisme comme un bien, arguant sur la suprématie de la race blanche et un certain paternalisme élitiste.

de sensualité, de luxure et de pouvoir. Il succombe presque. Finalement, il la fuit, seul sur une barque, poursuivi par trois soldats de Hautia. « Et ainsi filent poursuivants et poursuivis, sur une mer sans fin.²⁰» C'est la dernière phrase du roman. Le marin-intellectuel n'a pas trouvé ce qu'il cherchait.

Mardi est un échec. Melville est désormais ruiné. Il doit écrire pour gagner de l'argent, et écrire vite. C'est précisément le fait de s'asseoir et de griffonner ce qui se trouve dans son esprit qui nous permet de voir comment celui-ci se développe. Pour ses deux prochains livres avant *Moby Dick*, nous le voyons renforcer son rejet du monde tel qu'il le connaît, et élaborer ce qui doit le remplacer. C'est alors qu'il travaille à nouveau sur ce *type* qui deviendra Achab.

Redburn est le compte rendu de son premier voyage en Angleterre. Comme précédemment, il s'agit d'une fiction basée sur des faits. Il vit à nouveau à travers ses premières expériences. Le personnage de Jackson domine *Redburn*. Jackson est un homme de passion, de force spirituelle, et un homme en révolte contre le monde entier. Il est «le meilleur marin du bord ». En dépit du fait qu'il soit « physiquement le plus faible », il est d'une personnalité « très autoritaire », et « tous les hommes [ont] peur de lui ». Malgré «son absence d'instruction», il est « prodigieusement intelligent et malin », et comprend la nature humaine et « sait toujours parfaitement [...] à qui il a affaire ». Enfin, il y a son œil, « le plus profond, le plus subtil, le plus infernal [...] jamais vu logé dans une tête humaine. »

20. Notre traduction pour le texte original suivant : « And thus, pursuers and pursued flew on, over an endless sea.»

Il peut « avoir trente ans, ou même cinquante. » Il a voyagé à travers le monde comme matelot et a d'horribles expériences à raconter, « pleines de pirateries, de pestes et d'empoisonnements. » La santé brisée, conséquence de sa mauvaise vie, il hait les jeunes et les bien portants. « Il sembl[e] décidé à mourir avec une malédiction sur les lèvres. » Le monde lui semble être « une seule et même personne », qui « lui [a] fait subir un outrage effroyable » et sa haine « s'ulcèr[e] et suppur[e] dans son cœur. » Et Melville nous en donne la raison. Un jour, un marin, en présence de Jackson, parle du Ciel qui attend tous les hommes, et les marins aussi, qui seront gratifiés pour leurs souffrances sur terre. Toute la haine de Jackson semble alors surgir de lui d'un souffle. Le marin est un sot de parler ainsi. Tout discours sur le Ciel est une blague. « Je le sais ! » Et « il n'y a que les sots pour y croire. » Un Ciel pour les marins ? Laisseront-ils entrer un marin, avec ses « mains pleines de goudron » et sa « tignasse grasseuse ? » La mort engloutit les marins comme un marin engloutit « une de [ses] fichues pilules » et il souhaite qu'une tempête engloutisse « le bateau tout entier ».

Nous trouvons là, à première vue, l'authentique sentiment totalitaire d'injustice, la haine totalitaire et l'empressement totalitaire à détruire le monde entier par rancœur, qui font la base du personnage d'Achab. Mais Jackson n'est pas Achab. Jackson est un ouvrier à qui Melville attribue un caractère diabolique dû à la souffrance et la misère imposées par la société et par la classe à laquelle il appartient. La plupart des plus grands écrivains du dix-neuvième siècle se sont arrêtés là, sans aller plus loin. C'est précisément là, cependant,

qu'éclôt l'originalité de Melville. Il connaissait les ouvriers; ce ne sont pas des gens qui, par rancœur, souhaitent détruire le monde.

Dans son exposé sur la façon dont un grand écrivain parvient à représenter un grand personnage, il explique qu'autour de ce dernier, tout se met en branle pour le rejoindre et lui correspondre. Il semble, pour autant que l'on puisse mener à bien telle entreprise, que Melville procède ainsi pour composer l'équipage de *Moby Dick*. Cela est acquis. Lorsque le futur créateur de l'équipage de *Moby Dick* s'assied pour écrire son premier livre, *Taïpi*, tout ce qu'il a à dire sur les marins concerne leur rudesse d'esprit et de corps, leur débauche, leurs inviolables passions, leur choquante licence, leur honteuse ivrognerie. Quand il écrit sur la pêche à la baleine et les baleiniers dans *Omou*, c'est encore pire. Dès *Mardi*, un changement survient. Puis, dans *Redburn*, il se met à examiner sérieusement l'équipage. Il fait toujours leur portrait en hommes ignares et cruels, mais il commence à parler de leurs compétences. Plus important, il se lance dans une longue défense des marins en tant que classe d'ouvriers. Ils transportent autour du globe « les missionnaires, les ambassadeurs, les chanteurs d'opéra, les armées, les marchands ». Le commerce mondial dépend d'eux ; « s'ils devaient émigrer en bloc pour armer la flotte de la lune, tout ici-bas s'arrêterait, excepté les girations de la planète sur son axe et les orateurs du Congrès à Washington ». Les gens respectables et les hypocrites donnent un peu l'aumône aux marins et parlent « de l'amélioration de [leurs] conditions ». Il n'y a pas de réelle amélioration et il ne pourra jamais y en avoir. Le monde est

constitué de telle façon que les pauvres ouvriers doivent en porter le fardeau, et les marins en font partie.

Dans *Redburn*, trois nouveaux éléments apparaissent. Melville y peint une terrible image de la misère de la population à Liverpool et sa cruauté générale. Nous verrons cela encore dans les chapitres d'ouverture de *Moby Dick*. Le compte rendu du voyage de retour décrit en longueur les souffrances d'un corps d'immigrants irlandais, et la cruauté et l'égoïsme du capitaine et des passagers en cabine.

Il change aussi d'avis sur l'Amérique qui s'isole de l'Europe. Il attend maintenant avec impatience que l'Amérique soit à l'avenir une société de liberté, composée de tous les peuples de la terre.

Ily a quelque chose, dans la manière dont l'Amérique s'estpeuplée, qui devrait éteindre à jamais, dans tout cœur noble, les préventions et les animosités nationales. Formée des peuples de tous les pays, tous les peuples peuvent prétendre la dire leur. On ne saurait verser une goutte de sang américain sans répandre le sang du monde entier. [...] notre sang est pareil au flot de l'Amazone, il est composé de mille courants nobles qui se rejoignent pour n'en plus faire qu'un seul. Nous ne sommes pas tant une nation qu'un monde [...]. Notre ascendance se confond avec la paternité universelle; et César et Alfred le Grand, Saint Paul et Luther, Homère et Shakespeare nous appartiennent autant que Washington, qui appartient autant au monde qu'à nous. Nous sommes les héritiers de tous les âges et partageons notre héritage avec toutes les nations du globe. Dans cet hémisphère occidental, toutes les tribus et les peuples constituent une seule et même fédération; et il est

un avenir qui verra les enfants divisés d'Adam réunis dans VEden comme autour de Vâtre de jadis.

Nous retrouvons tout cela dans sa conception de l'équipage du *Pequod*, comme une délégation d'Anacharsis Cloots, en quête d'une république universelle de liberté et de fraternité sous le commandement d'officiers américains.

Mais sa préoccupation principale reste le caractère particulier de révolte passionnée, qui se trouve alors personnifié par Jackson. ®

Il compare Jackson à l'empereur Tibère, incarnation du mal des temps anciens, et au Satan du *Paradis perdu* de Milton. Ce marin Yankee, Jackson, est digne, dit-il, d'être rangé avec ces figures historiques. Mais Melville est encore un peu confus. Il n'a pas vu le personnage dans sa perfection. Il n'y a, dit-il, aucune dignité dans le mal. Néanmoins, il faut mettre au crédit du génie de Milton qu'avec un monstre tel que Satan, il ait pu créer un si magnifique poème. Melville n'a pas résolu son problème mais il en est déjà conscient. Il doit montrer combien cet effrayant désir de revanche sur le monde est authentique et profondément enraciné dans l'esprit des hommes aigris, les hommes de son siècle — les Yankees qu'il connaît. Il sent que c'est là une puissante force dans le monde autour de lui, et avec quoi le monde devra composer tôt ou tard. Il est déjà certain que cette passion destructrice n'est pas la caractéristique des aristocrates, des financiers et des grands propriétaires. En eux, il ne perçoit qu'un mépris général. Cette passion est à chercher parmi les hommes concernés par le travail.

Si vous avez lu *Moby Dick*, vous ressentirez cette hésitation *dsnsRedbum*. Mais l'homme de révolte passionnée, organisateur ou destructeur, et l'équipage du *Pequod* sont déjà là, ne serait-ce qu'à travers la nouvelle attitude de Melville.

Dans le livre suivant, *Vareuse-blanche*, il franchit le pont de son époque vers la nôtre. Sa plus grande découverte, il la fait en écartant les caractéristiques individuelles et en regardant les hommes selon le travail qu'ils font. Un cuirassé est une organisation dans laquelle les hommes tiennent des fonctions particulières. Tel homme peut bien être un ivrogne, celui-ci un voleur, l'autre écrire de la poésie, tel autre un splendide et beau marin, leader né et charmant. Mais un navire n'est en réalité rien d'autre que plusieurs groupes variés d'hommes qui font un certain type de travail, sans lesquels ce ne serait que complet chaos. Tel type spécifique de travail détermine telles caractéristiques sociales. Et le navire est seulement une miniature du monde dans lequel nous vivons.

Cette découverte le conduit peut-être à faire sa plus grande avancée, en extrayant le personnage de Jackson de l'équipage et en le plaçant parmi les officiers, où nous le verrons plus tard sous les traits d'Achab.

Quelle est la plainte personnelle d'Achab la plus amère ? Celle qui concerne son isolement, cet isolement inséparable de la fonction d'autorité dans le monde moderne. Melville fait cette découverte en écrivant sur les officiers du cuirassé. Voyons le commodore. Il est peut-être muet, car l'auteur du livre ne l'entend « jamais prononcer une parole ». Non seulement est-il muet, mais sa simple « apparition sur le pont sembl[e] contracturer les mâchoires » de chacun. « La véritable raison,

sans doute, [est] que — pareil en cela à tous les hauts fonctionnaires — » il doit « préserver sa dignité » ; car, « en dehors de la dignité commune à toute l'humanité, les commodores ne possèdent aucune dignité réelle », tout comme les « têtes couronnées, [les] généralissimes, [les] amiraux du Conseil supérieur de la marine », qui doivent « marcher tête haute », ce qui est « pénible pour eux-mêmes, et ridicule dans notre siècle éclairé ». Melville est encore léger sur ce sujet, mais moins de deux ans plus tard, Achab parlera du fond de son cœur de « la servitude du commandement solitaire, digne de l'esclavage africain ».

Sur le *Pequod*, la parole d'Achab fait loi et c'est ce qui paralyse la résistance. Proche du commodore sur le cuirassé, se trouve le capitaine. Sa parole fait loi. Il « n'emploie que le mode impératif ». Il commande même au soleil. En cela que même si est achevée « l'observation régulière à midi », il est officiellement midi seulement si le capitaine dit: « Qu'il en soit ainsi ». Achab détruira le sextant et dénoncera toute la procédure, science incluse.

Le dîner d'Achab est le symbole de son isolement social. Sur « un navire de guerre, la table est le critère du rang ». Le « commodore dîne généralement vers quatre ou cinq heures ; le capitaine à trois heures ; les lieutenants à deux heures ». Un « capitaine se risqua une fois à dîner à cinq heures, alors que l'on servait le commodore à quatre heures. » Un ordre du commodore le fera changer et dîner à trois heures et demie.

Les relations entre eux des hommes au travail forment leur caractère. Et celles entre les officiers et les hommes sont les plus décisives à bord d'un navire.

Une infanterie de marine se trouve à bord. Pourquoi ? Parce que les officiers veulent utiliser ces soldats contre les marins,

et les marins contre les soldats. Melville condamne tout le système, non seulement comme étant mauvais mais aussi «incurable».

Les cérémonials immuables et Vétiquette rigide d'un vaisseau de guerre; les barrières de fer qui séparent les différents grades; le pouvoir absolu s'exerçant par délégation sur l'équipage; l'impossibilité où se trouvent les simples matelots défaire appel des abus, ainsi que bien d'autres choses que je pourrais citer — tout ceci tend à créer sur la plupart des bâtiments armés un État social qui est le contraire même de ce que souhaiterait un chrétien. Et bien que l'on rencontre des navires faisant exception à la règle, et que, sur d'autres, cette réalité puisse être masquée par un vernis extérieur soigneusement appliqué, qui dissimule presque complètement la vérité aux visiteurs d'occasion, tandis que les pires faits concernant les matelots sont systématiquement maintenus dans l'ombre, cependant, tout ce que nous avons dit ici désorganisation intérieure d'un navire de guerre s'applique plus ou moins à la très grande majorité des vaisseaux de la marine. Ce n'est pas tant que les officiers soient particulièrement malveillants, ni que les hommes soient tellement vicieux. Certains de ces maux sont inévitablement engendrés par l'application du Code maritime ; d'autres sont organiquement liés à la nature des institutions maritimes, et, comme la plupart des maladies organiques, ils sont incurables, sauf lorsqu'ils disparaissent en même temps que le corps dans lequel ils vivent.

Et la guerre ? « De même que la guerre est une insulte au bon sens et au christianisme, de même tout ce qui s'y rapporte est

absolument insane, antichrétien, barbare, brutal, et sent toujours | la sauvagerie fidjienne, le cannibalisme, le salpêtre et le démon.» Qu'en est-il donc si votre pays est attaqué ? Il ne s'agit pas de ça. f Si vous professez le Christianisme, alors soyez chrétiens. jj

Le chapelain est un hypocrite ; le chirurgien, un maniaque j assoiffé de sang; et ses subordonnés des lâches et des égoïstes; | le capitaine d'armes (civil responsable de la discipline) est un j! escroc, un contrebandier et une fieffée canaille ; le commissaire I est un voleur. j

Mais son avancée la plus fascinante, Melville la fait dans la j façon dont il traite désormais les hommes d'équipage. *Vareuse- | blanche* est rempli de leurs défauts et de leurs crimes. On y trouve une description détaillée de la diversité de leur travail et du genre d'hommes qu'ils sont. En voici deux exemples : j

les matelots dits « de grand panneau » sont tous des vétérans, des marins aguerris craints par les officiers, et tous fanatiques adorateurs d'Andrew Jackson²¹. Trois étages plus bas se trouvent les troglodytes, peuple qui vit sous la surface « au milieu des réservoirs d'eau douce, des barriques et des câbles ». Vous ne | saurez jamais leurs noms. Mais : «En cas de tempête, lorsqu'on fait appel à tous pour sauver le navire, ils font leur apparition dans le gros temps, semblables aux mystérieux vieillards de Paris durant les massacres des trois journées de Septembre; , chacun se demande avec étonnement qui diable sont ces gens et d'où ils sortent; puis ils disparaissent tout aussi mystérieusement, et on ne les revoit plus jusqu'au prochain branle-bas général. »

21. Cf. note 5, p. 37.

Il fait, bien sûr, référence aux massacres de Septembre²², un des événements les plus connus de la Révolution française ; et il est impossible de penser que Melville n'est pas conscient des sous-entendus que cela implique.

Désormais, l'équipage incarne pour lui un certain type d'ordre social. Leur association au travail produit des intérêts, des idées et des attitudes qui les distinguent totalement du reste de la société.

Il n'y fait pas de différence entre l'équipage et les officiers aussi nette qu'il le fera dans *Moby Dick*. Dans ce dernier, Achab, Starbuck et Ismaël d'un côté et l'équipage anonyme de l'autre réagiront aux choses, petites ou grandes, de façon diamétralement opposée. Mais si vous avez lu *Moby Dick*, alors cette ligne de division dans *Vareuse-blanche* vous paraîtra déjà claire.

Le dernier chapitre se résume à présenter le navire comme un symbole du monde réel. «Vu de l'extérieur, notre bâtiment est un mensonge, car, du dehors, on n'en perçoit que le pont bien astiqué, ainsi que les planches de bordage, peintes et repeintes, situées au-dessus du niveau de l'eau ; tandis que la masse énorme de notre architecture, avec l'ensemble de ses magasins secrets, vogue à jamais au-dessous de la surface.» La grande majorité vit très bas sous le pont et personne ne sait ce qui s'y passe. Commodores, capitaines et amiraux parquent en chefs, mais ni eux ni personne ne sait où va le navire. Il est caractéristique de l'attitude de Melville de louer le commodore comme un vieil homme brave ayant vaillamment combattu

22. Du 2 au 5 septembre 1792, environ 1200 détenus furent sommairement exécutés dans les prisons parisiennes.

pour son pays. Le capitaine, malgré son grade, n'est un homme ni mauvais ni violent. Tous vivent dans un monde où ils doivent se comporter tel qu'ils le font. La bonne humeur de Melville est saisissante, ainsi que sa verve, qu'il perd rarement, hormis sur la question de la flagellation. Il ne pousse pas à l'acte. Comme dans *Mardi*, il explique son point de vue. Il restera très peu de cet esprit de rébellion dans *Moby Dick*.

Melville n'est pas un agitateur. C'est un artiste créatif qui avance d'un pas ferme et sûr vers la plus rare des réalisations — la création d'un personnage qui résumera toute une époque de l'histoire humaine. Et par deux fois dans *Vareuse-Blanche*, il aborde à nouveau ce *type*.

La première fois, ce sera en la personne du vieil Ushant, chef de l'avant-cale. Un homme dans la soixantaine, « toujours prompt à son travail » et chevauchant hardiment « la vergue de misaine par fort coup de vent ». Mais lorsque son travail ne l'appelle pas, c'est un vieil homme « posé, sérieux et plein de majesté », qui discute fréquemment de philosophie avec les hommes autour de lui.¹¹

Il ne fallait pas mépriser sa philosophie: elle regorgeait de sagesse. Car Ushant était un vieil homme doué d'un solide bon sens, qui avait visité presque tout notre globe terraque, et pouvait discuter des civilisés et des sauvages, des gentils et des juifs, comme des chrétiens et des musulmans. Les longs quarts de nuit qu'effectuent les marins sont éminemment propices à l'exercice des facultés méditatives d'un homme à l'esprit sérieux, si humble ou ignorant soit-il. Vous pouvez donc imaginer ce que cinquante années de quarts de nuit sur l'océan avaient pu apporter à ce bon vieux

marsouin. Dans son vieil âge, il était devenu une sorte de Socrate de la mer.; «épanchant et sa vie et sa philosophie dernière», comme dit le doux Spenser; et jamais je ne pouvais le regarder et contempler sa vénérable barbe sans lui décerner le titre que Perse, dans l'une de ses satires, confère à l'immortel buveur de la ciguë.

Étranges et contradictoires (mais profondément logiques) sont les voies par lesquelles les écrivains accomplissent leur chef-d'œuvre. La première référence à Achab dans *Moby Dick* est la suivante :

[...] un être d'une force physique supérieure, doté d'un cerveau bien conformé et d'un cœur grave — un être que le calme et la solitude de longues nuits de quart dans les eaux les plus lointaines et sous des constellations inconnues dans l'hémisphère Nord ont amené à penser librement, sans souci des traditions, et qui, ayant reçu directement du sein vierge, confiant et déterminé de la Nature les fraîches impressions, suaves ou cruelles, qu'elle peut prodiguer, en a appris, aidé de quelques avantages fortuits, à s'exprimer dans une langue altière, nerveuse, hardie — cet homme, dis-je, est unique dans la population entière d'une nation: il est digne des pompes les plus grandioses, promis aux plus nobles tragédies.

Ce charmant vieil homme sert clairement de modèle pour le personnage d'Achab. Il y a en lui beaucoup de son esprit de défi. Comme le navire approche de son port d'attache, un ordre est donné pour que toutes les barbes soient rasées. Les hommes avaient préparé de magnifiques barbes pour leur

pressenti, par rapport au monde qu'il connaissait ? La réponse à cette question se trouve dans ses livres et dans le monde d'aujourd'hui.

En rompant avec les conceptions traditionnelles, Melville recrée sa propre expérience. Il réalise que son contact avec la nature s'est fait à travers son travail sur un navire. Ainsi est-il né quelque chose de nouveau en littérature, aussi nouveau que l'est Achab parmi les hommes. Redburn grimpe au mât en pleine tempête. C'est « un délire violent ». « On sent dans les artères le sang se ruer avec fougue, le corps tout entier frémir et palpiter [...] lorsque, à chaque coup de tangage, on se trouve lancé dans les nuages d'un ciel de tempête, et que l'on plane comme un ange du Jugement entre le ciel et la terre, les deux mains libres, un pied dans le grément, l'autre dans le vide quelque part derrière soi. »

Pourtant, l'attitude est encore romantique. Melville décrit les sentiments de Redbum comme le ferait un littéraire intellectuel. Mais ce n'est pas Rousseau filant dans la nature pour fuir les maux de la société, ni Wordsworth méditant sur une primevère jaune, ni Shelley répandant des vers sur la liberté du Vent d'ouest, ni Keats écoutant un rossignol à Hampstead Heath et se laissant submerger par des pensées sur la mort et les innombrables générations d'hommes morts, ni Whitman, choqué par le décès de Lincoln; s'isolant pour regarder l'eau et rêver de mort. Ce n'est ni une émotion personnelle ni une réflexion ni un jeu. Redbum doit grimper au mât pour des raisons professionnelles lorsque cela est nécessaire, par temps calme ou par tempête, et, à l'instar de Melville qui en avertit Ismaël rêvassant en haut du grand mât, s'il se manque, il tombe et perd la vie.

Par moments dans *Vareuse-blanche*, Melville se débarrasse de toute affectation littéraire. Ils contournent le Cap Hom, et dans ce genre de voyage personne ne sait jamais quand de la bonace surgira un coup de vent destructeur qui fera sombrer le navire et toute âme à son bord. Une tempête éclate. Les hommes qui tiennent « la double roue du gaillard d'arrière » « saut[ent] en Pair, les mains accrochées aux poignées de la roue ; car le gouvernail tout entier et la quille, comme galvanisée, [sont] la proie d'une agitation fébrile provoquée par le mouvement vital que leur communiqué] la tempête. » Cinquante hommes sont demandés dans la mâture pour « ferler la grand-voile ». «Le gréement [est] enrobé de [...] glace». Pendant trois quarts d'heure, ils restent dans le noir cramponnés à leur chère vie et finalement doivent abandonner leur tâche. Mais ils ne peuvent capituler si facilement. Certains doivent « [se] coucher à moitié sur la vergue, en l'étreignant étroitement», et seulement tenir prise. Pourtant, personne n'a peur.

La vérité est que la peur, dans ces circonstances, est annihilée par la vision inexprimable qui accapare vos regards et par les bruits qui emplissent vos oreilles. Vous faites corps avec la tempête; votre petitesse insignifiante se perd dans le déchaînement de Vunivers furieux qui vous entoure.

Vous ne trouverez rien de semblable chez aucun écrivain Romantique, de Rousseau à Whitman.

Il est très significatif qu'à ce paragraphe succède celui-ci :

Sous nos pieds,, notre noble frégate paraissait trois fois plus grande qu'en réalité: on eût dit un gigantesque coin de métal noir opposant son extrémité la plus large à la coalition démente des flots et du vent

Pas étonnant que, dans *Moby Dick* et ailleurs, Melville fasse des plaisanteries sur Byron et sa rhapsodie :

*Roule ton sombre azur, ô profond océan,
Mille chasseurs de lard te sillonnent en vain.*²⁴

Mais comme souvent dans les plaisanteries de Melville, de nouvelles conceptions du monde *s'y dévoilent*. Dans le monde que Melville a vu, et plus particulièrement *celui qu'il voit venir*, il n'y a plus de place pour les épanchements individuels de l'âme. L'intellectuel insatisfait doit rejoindre l'équipage avec son attitude sociale et concrètement scientifique envers la nature, ou bien la culpabilité le conduira là où elle a conduit Ismaël. D'où ce tout nouveau sens de la nature chez Melville, influençant sans cesse les hommes et façonnant chaque aspect de leur vie et leur caractère. La nature n'est pas le décor des activités humaines ni quelque chose qui doit être dominé et utilisé. C'est une part de l'homme, physiquement, intellectuellement et affectivement, et l'homme en fait partie. Et si l'homme n'intègre pas l'environnement naturel et les réalisations techniques à sa vie quotidienne, ceux-ci se retourneront contre lui et le détruiront. Ismaël était tourmenté par l'immensité de l'univers, Achab par les lueurs magnétiques et le tonnerre. Pas Tashtego.

Ismaël est un personnage de *Moby Dick*, mais il est parfois impossible de dire si c'est Ismaël qui écrit ou si Melville parle en son nom propre. Dans *Moby Dick*, il a créé pour lui-même

24. D'après Byron, *Le Pèlerinage de Childe Harold*, chant IV. Le premier vers est une citation exacte; mais pour le second, Melville a remplacé «flottes» (fleets) par « chasseurs de lard » (blubber-hunters).

une philosophie totale de vie qui remplace celle qu'il a rejetée.

Ce n'est pas organisé, mais ce n'est aucunement inconscient. Lui-même, un des Américains les plus lus, dit que, s'il devait oublier tout travail littéraire d'importance, sa fierté serait d'aller pêcher la baleine car « un navire baleinier fut [s]on Yale et [s]on Harvard²⁵. » Ce ne sont pas des mots à la légère. Il doit sa compétence à entreprendre cette immense tâche, bien que négligée, du classement des baleines de l'océan au fait qu'il a énormément lu et que ses « mains [...] ont eu affaire aux baleines. »

Il essaiera de faire le portrait de la baleine telle qu'elle apparaît à l'œil du pêcheur de baleines lorsque celle-ci est **amarrée** le long du baleinier. Il dénonce la plupart des dessins et peintures de baleine comme étant inexacts et fantaisistes — la baleine vivante, dans toute sa majesté et sa signification, doit être observée en mer seulement, dans les eaux insondables. Ainsi en est-il pourtant des écrivains scientifiques. Ceux-ci ont rarement eu le privilège d'effectuer une **chasse** à la **baleine**. **Melville juge les** images de baleines et de pêche à la baleine comme le **ferait un expert**; son critère est la fidélité avec laquelle sont représentés les faits et l'esprit de cette pêche. **Seuls les marins ordinaires**, selon lui, pourront de leur simple « couteau de poche sculpter » et graver des aperçus de scènes de pêche, pas tout à fait au point techniquement mais « chargées et complexes quant aux motifs [...] et riches d'esprit **barbare et de pouvoir de suggestion** ».

On pourrait penser que cette référence **constante** à un corps d'hommes au travail entraîne certaines limitations.

25. Nous reprenons la traduction de H. Guex-Rolle, op. c/t., pour le texte original suivant: « a whale-ship was my Yale college and my Harvard. »

C'est précisément le contraire. Melville entreprend même là toute première classification du cachalot car, comme il le dit, « poétique ou scientifique, le cachalot ne peut prétendre à aucune biographie complète dans aucune littérature ». Il commence son livre par environ soixante-dix citations sur les baleines, extraites de toute la littérature mondiale. Son analyse de l'anatomie et de la physiologie de chacune des parties distinctes de la baleine est aussi complète que possible. Et cela, toujours du point de vue des hommes qui travaillent avec les baleines au quotidien.

Il est intarissable quand il utilise son expérience concrète et son savoir sur la pêche à la baleine. Il propose alors ses propres interprétations, parfois sérieuses, parfois délibérément fantaisistes, de la mythologie ancienne et de l'histoire. La baleine et la pêche à la baleine s'avèrent finalement être une corde sur laquelle est suspendue une succession d'images représentant l'histoire du monde : l'ère d'avant l'histoire ; la vie domestique des baleines avant l'apparition de l'homme; les habitudes sociales des baleines et la férocité cannibale des requins, au travers desquels les marins peuvent quotidiennement observer les instincts primaires et les pulsions de ce qu'est devenu l'homme civilisé ; l'indigénité primitive des premières civilisations ; les cultes phalliques ; les civilisations grecque et romaine et leurs écrivains ; la succession des nations européennes modernes qui, à l'instar des baleiniers, ont dominé les océans... Il souhaite tout inclure dans son livre.

Amis, retenez mon bras! Car le seul fait de coucher mes pensées sur le léviathan m'accable, et je défaille en songeant à la vastité du champ à embrasser, comme s'il devait inclure le cercle entier des

sciences et toutes les générations, passées, présentes et à venir, des baleines, des hommes et des mastodontes, ainsi que les panoramas tournants de tous les empires de la terre, d'un bout à l'autre de la planète, y compris ses faubourgs.

Et cela, toujours en tant que pêcheur de baleines, en tant que marin ordinaire, en tant qu'individu écrivant, lisant et étudiant sur la base de «Pexpérience réelle d'hommes bien réels»; comprenez ceux qui travaillent de leurs mains. L'homme doit devenir un être total, complet, qui participe à toutes les phases de l'existence moderne sous tous ses aspects, ou bien le monde moderne brisera sa personnalité divisée.

Il parcourt l'univers, tâtonnant le fond des mers de ses mains, jusque «dans les indicibles fondations du monde, ses côtes, son pelvis même. » Il se lance alors dans des envolées lyriques que ne pourrait égaler aucun Romantique.

À la porte principale de certaines vieilles maisons à pignons, à la campagne, vous verrez des baleines de cuivre fixées par la queue: elles servent de heurtoir. [...] On voit sur les clochers de quelques églises anciennes des baleines enfer-blanc qui font office de girouettes; [...].

Dans les régions décharnées et raboteuses de la terre, où, arrachés à de hautes falaises, des blocs de rocher forment sur la plaine des groupes fantastiques, vous découvrirez souvent des formes pétrifiées du léviathan à demi enfouies dans l'herbe qui, les jours de vent, brise ses longues houles vertes contre leurs flancs.

Ou encore: dans ces contrées montagneuses où le voyageur est continûment environné de hauts amphithéâtres, tel heureux point

*de vue, ici ou là, vous permettra d'entr'apercevoir le profil fugitif j];
d'une baleine le long des crêtes onduleuses. Mais il faut l'œil d'un 11
baleinier averti pour distinguer pareil spectacle [...].*]⁵⁶

*Et si, enfin, vous êtes soulevé d'enthousiasme par votre sujet,
vous ne manquerez pas de repérer de grandes baleines dans les |
deux étoilés et des pirogues lancées à leur poursuite, à l'instar des jp
nations d'Orient qui, l'esprit longtemps empli d'idées de guerre, j
voyaient dans les nuages des armées en bataille. C'est ainsi que |
j'ai chassé le léviathan au septentrion, tournant autour du Pôle au j|
gré des révolutions des points brillants qui l'avaient une première |
fois défini à mon regard. Et sous le ciel resplendissant de l'Antarc- |:
tique, je me suis embarqué sur la nefArgo pour prendre part à la jf
chasse de la constellation de la Baleine, bien au-delà des confins |
de l'Hydre et du Poisson volant* °

C'est le poète d'une civilisation industrielle qui parle.

*Avec des ancres de frégate pour mors de bride et des faisceaux de
harpons pour éperons, ah! que j'aimerais pouvoir enfourcher cette
baleine et bondir jusqu'aux cimes de la voûte céleste, pour voir si
les plaines fabuleuses du ciel existent bel et bien, avec leurs tentes
innombrables, plus loin que ne peut voir mon regard de mortel!*

Seul un homme qui a intégré tout à fait sa conception de la vie i
au sein de l'industrie moderne peut créer une si simple et néan-
moins si audacieuse image. À partir d'un certain état d'esprit,
c'est-à-dire celui d'un homme de génie, tout en ayant la chance
de vivre à une époque où un nouveau type de personnalité arrive
au monde, Melville développe une conception entièrement

neuve de la société, qui ne repose ni sur les profits ni sur les droits de la propriété privée (que méprisait absolument Achab), mais sur de nouvelles conceptions des relations entre les hommes, entre l'homme et la technologie, entre l'homme et la nature. Nous pouvons voir Melville les développer, livre après livre, et atteindre les profondeurs ultimes de *Moby Dick*.

Il n'est pas seulement un écrivain représentatif de la civilisation industrielle. Il est le seul qui le soit. Dans son grand livre, la division, les antagonismes et les aberrations d'une civilisation désuète sont impitoyablement disséqués et rejetés. La nature, la technologie, la communauté des hommes, la science et le savoir, la littérature et les idées sont fondus en un nouvel humanisme, inaugurant un net développement des capacités et des réalisations humaines. Ou bien *Moby Dick* sera universellement brûlé, ou bien il sera universellement reconnu dans chaque langue comme le premier exposé général en littérature des conditions et des perspectives quant à la survie de la civilisation occidentale.

CHAPITRE V

LA NÉVROSE ET LES INTELLECTUELS

Melville a désormais achevé sa vision du monde à venir—notre monde. Il ne Ta pas vu, en 1851, exactement tel que nous le voyons aujourd’hui. Un écart se creuse toujours entre le lecteur et le ton de l’auteur, dans les grands chefs-d’œuvre du passé. Bien souvent, là où nécessairement Melville avance à tâtons et par instinct créatif, nous pouvons, à l’aune de ces vingt dernières années, en être absolument assurés — nous l’avons vu, écrit en lettres de sang et de fer sur tous les continents. Il a vu une dimension héroïque chez Achab, d’une façon qui nous échappe. Il est hésitant et discret à propos de l’équipage, comme plus personne ne pourrait l’être à notre époque. Cela ne signifie pas qu’il a tort dans ses jugements. Dans cent ans, les gens seront d’accord avec lui plutôt qu’avec nous.

Mais il est une particularité de l’époque à venir que Melville connaît sans pouvoir lui trouver de place en concevant *Moby Dick*. Il s’agit de la psychanalyse, que nous connaissons bien aujourd’hui. Dès qu’il a fini *Moby Dick*, Melville écrit en quelques mois un autre roman, *Pierre ou les Ambiguïtés*, qui est à ce jour la plus minutieuse et profonde étude existante de ce que les freudiens appellent la névrose. Elle en est la plus profonde, car non seulement il ne connaît pas la chose en elle-même, mais il sait ce que les psychanalystes ne savent pas, il en connaît l’origine.

Les théories psychanalytiques sont aussi nombreuses que des baies sur un arbre. Nous ne pouvons en traiter que certains aspects. Premièrement : Freud lui-même, le créateur, qui en est toujours, selon nous, le maître. Son opinion est plutôt catégorique : la névrose est la condition dominante de l'humanité. Le fondement de la névrose est un désir sexuel incestueux de l'enfant vers son parent du sexe opposé. C'est dans ce désir et son histoire que doivent être cherchées les racines de la personnalité. Freud l'affirme : il en a toujours été ainsi dans les sociétés civilisées, mais cela n'a été scientifiquement découvert et expliqué par lui et ses assistants qu'au tournant du siècle.

Tel en fut le début, il y a cinquante ans. Aujourd'hui, même si ses disciples et successeurs ne sont plus en accord avec lui ni entre eux, le résultat final est indéniable. L'idée d'inconscient, particulièrement l'inconscient sexuel, la lutte entre l'inconscient et la nécessité d'un comportement discipliné, l'influence sur la personnalité adulte des relations entre parents et enfants, le sentiment prégnant de pathologie, de culpabilité, de crise, dans la personnalité individuelle, toutes ces préoccupations psychologiques dominent la pensée des peuples *instruits* au vingtième siècle. L'histoire n'a jamais rien connu de tel.

C'est ce dont Melville traite dans *Pierre ou les Ambiguïtés*. Mais, bien qu'il ait anticipé Freud de cinquante ans, il n'est pas freudien. En fait, il est aujourd'hui, plus que jamais, le plus mortel ennemi que les freudiens aient jamais eu car, selon lui, ces préoccupations concernant la personnalité, cette tendance à l'inceste et à l'homosexualité, ne sont pas de nature humaine mais une pathologie, une horrible affection, enracinée, comme

l'est celle d'Achab et d'Ismaël, dans un insupportable sentiment de crise sociale.

Deuxièmement : la pathologie est limitée à une classe particulière de la population, principalement les intellectuels et les riches désœuvrés qui ne peuvent décider quelle attitude prendre envers une société en mutation.

Troisièmement: cette pathologie n'est pas une simple maladie intime. Ses victimes tourmentées s'effondrent avec tendance à la destruction, au suicide, au meurtre et à ces violences de toutes sortes qui distinguent notre époque.

Enfin, Melville, bien que clairvoyant sur l'inconscient, reste très prudent à son propos. Et il ne pense certainement pas que cela représente toutes ces pulsions animales, primitives, libidineuses que l'homme doit constamment combattre et contenir. U semble qu'il pense exactement le contraire ; qu'en l'homme civilisé, l'inconscient est la source d'une énergie puissante et créative, réprimée par la discipline d'une société telle qu'il la connaît.

Il a donc vu très clairement les faits que les psychanalystes découvriront cinquante ans plus tard, mais son interprétation s'oppose à la leur en tous points.

Pierre ou les Ambiguïtés, dans lequel sont dramatisées ses principales idées, est un livre très différent de *Moby Dick*. En premier lieu, les spécialistes ont découvert de claires et frappantes ressemblances entre les personnages du livre et les membres de la famille de Melville. Il est possible de faire des connexions entre les épisodes marquants du livre et les événements de sa vie, ses parents et sa femme. Tout cela n'est pas très important. La similitude étonnante entre l'intrigue d'*Hamlet* de

Shakespeare et celle de *Pierre ou les Ambiguïtés* est infiniment plus significative que n'importe quelle ressemblance entre *Pierre* et la propre vie de Melville. Plus l'écrivain est grand, j moins sa biographie personnelle importe. Néanmoins, celle de Melville est importante pour *Pierre ou les Ambiguïtés*, et nous allons en esquisser les grands traits.

Ses deux grands-pères étaient des héros de la guerre d'indépendance. Son père était un négociant, importateur de marchandises étrangères. Melville est donc de naissance un membre de cette aristocratie terrienne et commerçante qui, même après 1776, occupe la première place dans la société américaine, jusqu'à ce qu'Andrew Jackson²⁶ lui donne un coup mortel en 1828. La famille Melville en subit personnellement les effets. Et le major Thomas Melville, grand-père d'Herman, est destitué de son poste d'officier naval du port de Boston par la nouvelle administration. Mais d'autres catastrophes attendent leur tour. En 1832, une dépression met son père sur la paille et cause sa mort. Les Melville sont ruinés. Herman a alors treize ans. Autour de lui, désormais, la vieille Amérique disparaît ; une nouvelle Amérique prend place dans un tumulte qui va croissant.

La production mécanisée brise la vieille industrie artisanale. Entre 1840 et 1850, loin de la Frontière²⁷ qui offrait à l'est des débouchés pour les plus audacieux, se produit un mouvement de retour vers les villes. L'ancien sentiment que les hommes avaient d'être les membres intégrés d'une communauté, que

26. Cf. note 5, p. 37.

® 27. Ce que l'on appelait alors « la Frontière » était la limite des terres colonis

l'acquisition de l'Indépendance n'avait pas encore détruit, est dès lors en cours de dissolution. Telle est la société dans laquelle grandit le jeune Melville. Un individualisme non contenu arrive à maturité, et Emerson, auteur favori d'Henry Ford, comprend ce changement et le célèbre.

Herman est de toutes parts atteint par cette crise. Il a suivi des cours de commerce et obtient un travail de clerc dans une banque. De 1833 à 1834, il travaille dans la ferme de son oncle Thomas, remplie de souvenirs de la vie à Paris autrefois. Un an plus tard, il est employé au magasin de son oncle. En 1837, une autre dépression ruine les affaires que son frère essayait de monter. Herman enseigne dans une petite école de village. L'année suivante, il suit un cours d'arpentage et de génie rural, puis échoue à obtenir un travail sur le chantier du canal Érié. En juin 1839, il s'engage comme marin ordinaire sur un bateau en partance pour Liverpool. À l'automne, il enseigne à nouveau. L'école ne paie pas son salaire et, en décembre 1840, il fait partie de l'équipage d'un baleinier, l'*Acushnet*. Il existe des millions de jeunes intellectuels dans le monde aujourd'hui qui, nés en 1919 plutôt qu'en 1819, ont vécu des expériences similaires à celles de Melville, à commencer par la Dépression de 1929. Nous pouvons supposer que ce jeune homme, doué d'un génie unique, était au moins aussi vivement conscient de l'instabilité sociale qu'eux le sont.

Herman travaille sur le baleinier jusqu'au 9 juillet, lorsqu'un compagnon et lui-même désertent le navire et s'enfuient vers l'intérieur des terres de Nuku-Hiva, une des îles Marquises. U vit avec les indigènes Taïpis quelques semaines et s'engage en août sur un baleinier australien. Les hommes à bord se mutinent et

sont emprisonnés, Melville avec eux. Il s'échappe et s'engage sur un baleinier de Nantucket. En mai 1843, il est débarquée! arrive à Honolulu où il trouve divers emplois. À en croire son compte rendu dans *Omou*, il y passe, en compagnie d'un peu honorable mais charmant médecin, une grande partie de son temps à courir après les femmes, à la fois blanches et indigènes.

En août, il navigue sur une frégate américaine, le *United States*, comme marin ordinaire. En octobre 1844, son bateau atteint Boston. Il est débarqué et, ayant rejoint sa famille, commence à écrire *Taïpi*.

En 1847, il se marie, sa femme appartenant à la même classe sociale que lui. Elle est la fille du président de la Cour suprême du Massachusetts. Des enfants naissent. Mais *Mardi* ne se vend pas, *Redbum* et *Vareuse-blanche* à peine davantage, et *MobyDick* est un terrible échec.

Melville occupe désormais une ferme à Pittsfield, dans l'État de New York. Il fait lui-même le travail à la ferme et écrit en même temps. *Moby Dick* nous dit alors avec quels yeux il voit le monde. Il n'affronte pas seulement de constantes difficultés financières. Il n'est ni un Achab ni un Ismaël ni un Starbuck, et pas davantage un membre de l'équipage. Il est hors de tout. Ses amis littéraires essaient de faire de lui un des leurs dans leurs cercles d'écriture, de critique, de discussion intellectuelle, mais il gardé ses distances. Entre-temps, l'Amérique s'agite autour de lui, dans les affres d'une crise qui aboutit finalement à la guerre de Sécession.

Redbum montre sa sympathie pour les immigrants et son espoir que l'Amérique devienne une bannière et un refuge pour tout le monde. Il est, dans son attitude personnelle

envers le peuple, un démocrate fanatique. Un jour, il écrit que, selon lui, « un voleur incarcéré est un personnage aussi honorable que le général George Washington²⁸. » L'image est explicite. Voilà un homme qui a vu une bonne partie du monde en crise, qui a médité profondément, qui a prévu la catastrophe, et ne croit en rien. S'il avait pu s'asseoir et écouter les déclarations intimes des nombreux Américains déconcertés et désorientés par la Dépression, il n'aurait pas eu de difficultés à comprendre. Qu'il ait profondément sondé son cœur, ou qu'il ait, comme il le clame, trouvé le profil du personnage de Pierre dans le peuple autour de lui, nous ne le saurons jamais. Mais l'humeur de frustration personnelle dans laquelle il écrit est évidente. Et plus évident encore est que ce livre, quelle que soit sa signification en tant que révélation personnelle, fait le portrait fidèle d'une partie de la société dans laquelle nous vivons aujourd'hui.

L'histoire de *Pierre ou les Ambiguïtés* se situe en Amérique quelques années avant 1850. Pierre est un jeune homme de dix-huit ans qui vit dans la vallée de l'Hudson avec sa mère veuve. Beau, intelligent, plein d'entrain, il est l'héritier d'une des dernières propriétés qui fait encore payer des droits féodaux à ses occupants, comme en plusieurs endroits d'Europe.

Son grand-père fut un célèbre héros de la guerre d'indépendance. Son père décédé était un bon citoyen, riche et respecté. Sa mère est une femme de cinquante ans, mais toujours d'une beauté saisissante. Elle maintient les traditions aristocratiques de la famille.

28. Dans une lettre à Nathaniel Hawthorne, en mai ou juin 1851.

Les relations entre la mère et le fils sont extraordinaires. Ils se conduisent l'un envers l'autre comme un frère et une sœur. Mme Glendinning a refusé plusieurs offres de mariage. Pierre est fiancé à Lucy Tartan, belle et blonde, appartenant elle aussi à une riche famille. Mme Glendinning approuve cette alliance, car Lucy est une fille tranquille et soumise et qu'elle espère, à travers elle, poursuivre sa domination sur son fils même après le mariage. Pierre est un garçon docile, se dit-elle une douzaine de fois en autant de minutes. Puisse-t-il le rester toujours. Elle ne veut pas que sa belle vie soit bouleversée.

Pierre semble très amoureux de Lucy. Melville s'adonne alors à un certain nombre de rhapsodies sur l'amour rédempteur du monde ; et le ridicule rend évident qu'il joue là un jeu dont il est très friand — écrivant sérieusement des choses qu'il ne pouvait pas croire.

Au cœur de cette idylle, surgit soudain un fantôme du passé. Lors d'une réunion de couture de bienfaisance du village, une fille hurle et s'évanouit quand Pierre et sa mère entrent dans la pièce. Le mystérieux incident perd tout mystère lorsque cette fille lui écrit qu'elle est l'enfant illégitime de son père révérend. Pierre a le pressentiment que c'est vrai et qu'il fait face à une crise qui changera sa vie entière. Un « noir chevalier à la visière baissée » semble l'affronter « en le raillant ». Mais il « transperce [son] heaume et voi[t] sa face, fût-elle celle » de l'esprit du mal. Le lecteur se souvient soudain d'Achab, pour qui la baleine est un masque à travers lequel il frappera la vérité cachée sur l'univers. Pierre doit maintenant chercher la vérité. Dès l'instant où Pierre voit cette « face », Melville interrompt sa moquerie et ses négligences d'écriture, et devient à nouveau maître de son travail.

Pierre est alors possédé par une vision pénétrante et impi-toyable de sa vie passée. Il sait aussitôt qu'il n'osera faire appel à sa mère. Elle l'aime, mais il sait que c'est sa propre personne, fière et choyée, qu'elle aime à travers cet amour pour son fils. Elle ne reconnaîtra jamais la fille.

Son père était un séducteur qui a abandonné mère et enfant. Sa mère est une femme fière, insensible et égoïste. Pierre se détourne avec horreur de cette corruption recouverte d'opulence et de vie fastueuse. Il rompt avec la vie que sa mère représente. Ainsi seront «bienvenus Laideur, Pauvreté, Infamie». Il sait maintenant pourquoi «jadis les hommes de Vérité allaient pieds nus » et pourquoi le Christ a dit, « Heureux les pauvres d'esprit, heureux les affligés. » Il suivra par conséquent les exigences de son cœur.

Melville, ayant ainsi présenté sous un jour plus que séduisant la vieille société aristocratique à laquelle il appartenait de naissance, fait en sorte que la jeunesse, la force, l'intelligence, la vitalité et l'ardeur morale la rejettent totalement. Et qu'y substitue-t-il? Sa demi-sœur Isabel, évidemment, que Pierre s'empresse de retrouver, animé d'un ardent désir.

C'est une femme d'une étrange et irrésistible beauté. Elle raconte à Pierre son histoire, lors de deux soirées successives. Elle n'a jamais connu sa mère. Son premier souvenir est celui d'une vieille maison en ruines, qu'elle estimera plus tard être un château français. Ses seuls occupants sont «un vieil homme et une vieille femme » qui la traitent avec brutalité. Puis, elle se souvient vaguement d'une autre maison. Dans ces deux maisons, elle a parlé « deux langages enfantins » différents. Encore plus vague est son souvenir d'avoir traversé l'océan. Elle a ensuite

connu une troisième maison, entourée de champs cultivés et de fermes, dont elle a la certitude qu'elle se trouve aux États-Unis. Il y a des gens, «des jeunes hommes, des jeunes femmes, [...] et aussi des enfants. Pour certains, il sembl[e] que ce [soit] là un endroit heureux», mais pas pour elle. Elle y reste six du sept ans, durant lesquels les choses changent progressivement « Certains de ses habitants portaient, certains changeaient leurs rires en larmes, [...] certains devenaient sauvages et furieux, et des hommes muets les emportaient alors dans les profondeurs de la maison » — l'enfant vivait dans un asile de fous. Elle est ensuite emmenée dans une autre maison, un cottage cette fois. Elle devient belle. Un étrange « monsieur » lui rend visite parfois et lui murmure un mot à l'oreille : « père ». Mais elle apprend sa mort peu de temps après. Le fermier et sa femme qui vivent dans cette maison perdent patience et lui donnent la permission de travailler. Elle s'achète une guitare et apprend seule à jouer. Elle interrompt alors son histoire, et joue pour Pierre. Avec sa beauté, ses cheveux noir corbeau et l'étrange musique qu'elle joue, elle lui apparaît comme un être de merveille, de mystère et d'enchantement. Il se fait tard et il la quitte pour la nuit.

Les psychologues modernes auront deviné avec précision ce que *Isabel* signifie en termes psychologiques. Elle est l'incarnation du rêve intime de Pierre. Celui-ci s'est révolté contre le mode de vie représenté par sa mère. Lucy est blonde. Isabel est brune. Sa mère et Lucy sont des femmes qui ont tous les avantages offerts par la culture et l'opulence. Isabel a grandi comme un enfant sans toit, entraînée de lieu en lieu. Sa mère et Lucy ont vécu et vivent entièrement du travail des autres. Isabel a gagné seule sa vie et a vécu dans les plus modestes conditions.

La vie de sa mère, comme celle qu'elle a planifiée pour lui avec Lucy, est une vie qui s'accorde aux modèles sociaux et aux règles établies. Isabel est un mystère.

Un esprit humain, qui se sent lui-même à l'étroit dans une situation sans exutoire pour son énergie, encore incapable de trouver la raison objective de ce mécontentement souvent inconscient, se construit une image qui est à l'exact opposé de ce qu'il hait. Bien souvent, au premier signe trouvé chez une personne faisant écho à cette image, les besoins internes, jusqu'ici à l'étroit, se déchaînent, et l'individu subit un changement totalement inexplicable à la seule vue des faits externes de sa vie. Un psychologue professionnel très compétent, également versé en littérature, a écrit qu'un tel phénomène, récente découverte en psychologie, n'a jamais été aussi bien, aussi pleinement et précisément, décrit que par Melville dans *Pierre ou les Ambiguïtés*.

Nous en avons beaucoup appris jusqu'ici. Mais cela ne nous aide pas à comprendre l'histoire de Melville. Ce qui est déterminant, c'est la représentation dramatique de cette même crise mondiale déjà traitée dans *Moby Dick*.

Melville a soigneusement et explicitement fait de Pierre un fier représentant des cultures combinées d'Europe et d'Amérique. Et, tout aussi soigneusement et explicitement, il a fait d'Isabel une immigrante du continent européen — un des grands groupes sociaux les plus méprisés aux États-Unis à cette époque. Le jeune et magnifique Pierre doit trouver la vérité en Isabel, qui arrive sans le sou et sans ressources en provenance d'une Europe décadente et dissolue. Encore une fois, un jeune Américain, rejetant le monde officiel qu'il connaît, se tourne

vers les plus faibles et misérables individus du pays. Mais Isabel a aussi du sang américain dans les veines. Aussi limitée en p  t  e que soit son intrigue, Melville, comme dans *Moby Dick*, écrit sur l'Amérique tout en pensant au monde entier.

A-t-il vraiment cela en tête ? Nous pourrions dire, comme auparavant: peu importe. Ce qui est important se trouve sur la page, ce qui est né de son esprit. Il aurait pu faire d'Isabel une prostituée des rues de New York — Dostoïevski l'aurait fait. Il aurait pu en faire une fille dans un ranch du Far West, ou une douzaine d'autres choses. Il a fait d'elle ce que nous voyons, et c'est de cela dont nous devons nous préoccuper.

Comment est Isabel ? Lors de cette première nuit, elle exprime ses espérances. Elle veut faire partie intégrante de la vie. Elle refuse l'individualisme. «Je sens qu'il ne peut y avoir de paix par faite dans l'individualité. » Le travail l'a civilisée. C'est par le travail qu'elle a pris conscience de son humanité. Mais elle voit les êtres humains comme des êtres « inoffensifs [...] dans un monde de serpents et d'éclairs, [...] de choses inhumaines, horribles et impénétrables». Elle est ignorante, et attend de Pierre aide et conseils. Elle fera tout ce qu'il dira. Elle n'est pas un personnage très élaboré ; malgré tout, elle possède en elle tous les éléments d'une personnalité comme le monde n'en a encore jamais vu. Cela paraît évident à Pierre la nuit suivante. Elle réveille en lui cette crainte élémentaire qui parfois submerge l'homme face à l'impénétrable mystère de l'existence humaine — ce sentiment qui est le fondement de toutes les religions.

Aux yeux de Pierre, la profonde embrasure de chêne de la double croisée devant laquelle Isabel était agenouillée apparaissait comme

le vestibule immédiat de quelque redoutable sanctuaire mystérieusement révélé par la fenêtre ouverte et ténébreuse, toujours illuminée d'instant en instant par les doux éclairs de chaleur, qui tissaient leurs prodiges dans l'ébène insondable de cette chaude et combien silencieuse nuit d'été.

Qu'est-ce qu'un être humain ? En 1852, Melville dit déjà qu'un être humain, la plus aboutie des créations de la nature, est en réalité la concentration distillée de toutes les forces élémentaires de la nature : terre, air, feu, foudre, magnétisme physique, énergie sexuelle.

Pour les sens dilatés de Pierre, Isabel avait paru nager dans un fluide électrique, et l'étincelant bouclier de son front était apparu comme une plaque magnétique. Pour la première fois cette nuit-là, Pierre prit conscience de ce qu'il ne pouvait s'empêcher de définir, dans la superstition de son enthousiasme extatique, comme un extraordinaire magnétisme chez Isabel Mais, quand il lui eut attribué cette merveilleuse faculté, il commença à éprouver confusément que la jeune fille exerçait sur lui, sur ses pensées et ses impulsions les plus intimes, un pouvoir plus merveilleux encore, un pouvoir qui s'exerçait aux confins du monde invisible de telle sorte qu'il paraissait incliner vers ce dernier plutôt que vers le monde visible, un pouvoir qui semblait non seulement l'attirer (lui, Pierre) vers Isabel avec une force irrésistible, mais encore, sous le couvert de cette attraction, l'entraîner loin d'un autre domaine, et cela impétueusement bien qu'en toute ignorance, bien qu'en toute absence d'intentions et de visées ultérieures. Car au-dessus de toutes ces choses flottait, intimement mêlée à l'électricité étincelante dans

laquelle Isabel semblait nager, une brume d'ambiguïtés quis'amomcelait et se condensait sans cesse.

Bien souvent dans la suite, Pierre évoqua auprès d'elle cette première nuit magnétique, conscient, peut-être, qu'elle l'avait alors lié à elle par un extraordinaire sortilège atmosphérique — à la fois physique et spirituel — qu'il avait été désormais incapable de briser, et dont il n'avait reconnu toute la puissance que longtemps après qu'il se fut habitué à le subir. Ce sortilège semblait ne faire qu'un avec ce maître charme panthéiste qui enferme éternellement l'univers subjugué dans le mystère et le mutisme, et le fluide électrique d'Isabel semblait correspondre aux éclairs de chaleur parmi lesquels il s'était révélé à Pierre pour la première fois. On l'eût dit faite de feu et d'air, et vivifiée à la pile voltaïque d'orageux nuages d'août amoncelés au couchant.

À sa façon, Isabel nous rappelle Tashtego, cet enfant de la nature qui semble aussi être un esprit de l'air. Mais c'est une femme très humaine. Par sa simplicité, avant tout.

La douce simplicité, l'innocence et l'humilité de son récit, sa mine franche et souvent sereine, sa tristesse profonde, mais généralement tranquille et discrète, la qualité touchante de son expression et de sa voix, tout cela rendait d'autant plus remarquable, et rehaussait par contraste, son côté secret, subtil et mystérieux. Pierre l'éprouva particulièrement lorsque, après un nouvel intervalle de silence, elle reprit son histoire d'une manière si gentiment confiante, si entièrement dépourvue d'artifices, si paysanne, presque, dans sa candeur, et relatant des détails si peu sublimes qu'on avait peine à croire que cettejeune fille sans prétentions était la sombre et royale

créature qui avait enjoint le silence à Pierre d'un ton impérieux, et dont les temps prodigieux s'étaient nimbés d'une étrange gloire électrique. Cependant, tandis qu'elle poursuivait son récit de cette innocente façon, elle ne tarda pas à émettre, parfois, comme de faibles éclairs de fluide électrique, mais pour faire montre aussitôt de traits si féminins, si humains, si attendrissants qu'ils amenaient un flot de douces larmes enthousiastes dans les yeux émus, quoique non humides encore, de Pierre.

Mais il ne s'agit pas d'une nature de docile domesticité. C'est un vaillant esprit combatif. Quand Pierre lui dit qu'il fera «ployer les genoux» à ce monde dédaigneux s'il ne la reconnaît pas, elle relève le défi et promet de se battre avec lui.

Son attitude de magnifique audace, sa longue chevelure qui laissait traîner, dédaigneuse, une bannière éparse, ses merveilleuses prunelles transfigurées où semblaient se jouer des météores, tout en elle paraissait à Pierre l'ouvrage d'un invisible enchanteur. Elle se tenait devant lui, transformée, et Pierre, s'inclinant très bas devant elle, rendit hommage à cette indépendante et fulgurante majesté de l'humanité qui peut être aussi majestueuse et menaçante chez la femme que chez l'homme

Mais Isabel retrouva enfin la suavité de son sexe ; et elle s'assit en silence dans l'embrasure de la fenêtre, en contemplant les doux éclairs de chaleur de l'électrique nuit d'été.

Elle se battra, mais l'opulence et le rang social ne l'intéressent pas. Si Pierre fait ce qu'il pense être juste, elle le suivra, quoi qu'il arrive. Ainsi, sa soumission est celle de la pauvreté, de l'ignorance et de l'inexpérience face à l'intellect, l'éducation et les connaissances sociales.

Voilà une magnifique femme, prête à aider Pierre pour trouver la vérité qu'il cherche maintenant. Il lui suffit de la reconnaître en tant que sœur aux yeux du monde.

Pierre est un intellectuel pur et simple, un homme d'idées et de sentiments. Après qu'il ait entendu l'histoire d'Isabel, il ne supporte plus de rester enfermé avec ses pensées. U lui faut sortir et marcher. Mais à l'extérieur, il ne peut même souffrir la vue de rien qui soit lié à la civilisation.

Il ne pouvait se résoudre à affronter un visage humain ou une maison; un champ labouré, le moindre vestige de culture, le tronc pourri d'un pin abattu de longue date, la moindre trace du passage de l'homme, lui étaient antipathiques et insupportables. De même, dans son esprit, tous les souvenirs et toutes les idées qui avaient quelque rapport avec la communauté humaine en général lui étaient devenus étrangement odieux.

Sa vie désormais se résume aux pensées et aux émotions qu'ont éveillées en lui l'apparition et la personnalité d'Isabel. L'immémoriale nature, le temps, la fraîcheur et le mystère éternel de la vie incorrompue fraient leur chemin en lui.

Comme il errait encore à travers la forêt dont son regard fouillait les perspectives ombreuses et toujours changeantes, loin des antres et de tout vestige visible de cette race étrangement têtue qui, dans ses sordides trafics de terre et de boue, cherche sans cesse à dépayser la divinité naturelle de son âme, Vesprit de Pierre s'emplit de pensées et d'images de celles qui ne naissent jamais dans l'enceinte d'une ville, mais dans la seule atmosphère des

forêts originelles, unique objet, avec Vétériel océan, qui s'offre inchangé à notre vue tel qu'il s'offrit au regard d'Adam. Car les éléments terrestres qui semblent les plus susceptibles de s'enflammer et de s'évaporer, à savoir le bois et l'eau, sont de beaucoup les plus durables.

Il pense à l'Espace et il pense au Temps, mais toujours en lien avec Isabel. Elle est plus âgée que lui, mais elle semble éternellement jeune, presque une enfant, avec cette innocence infantile de ceux qui ont fait l'expérience du monde et l'ont parcouru sans dommage.

Mais par-dessus tout, elle est mystérieuse — du mystère de l'inconnu.

Incessantes comme les fleuves merveilleux qui baignèrentjadis les pieds des générations premières, et qui coulent aujourd'hui encore le long des tombes des générations successives et le long des lits des vivants, incessantes et toujours jaillissantes, toujours renouvelées, couraient dans l'âme de Pierre des pensées vouées à Isabel. Mais plus coulait la rivière de ses pensées, plus elle charriait vers lui de mystère, avec la certitude que ce mystère était irréductible. Il y avait dans la vie d'Isabel un écheveau d'événements qui, Pierre le sentait, demeurerait à jamais indémêlé pour lui. Il n'avait pas le moindre espoir de voir les ténèbres désolées d'Isabel se transformer en plaisantes atmosphères de lumière et de gaieté.¹¹

Il ne peut éprouver le même amour passionné que celui qu'il éprouve pour Lucy, car elle est sa sœur. Déjà, elle est « l'objet des plus ardentes et des plus profondes émotions de son âme ».

Pourtant, elle échappe « au domaine de l'humaine mortalité »[^] pour Pierre « se transfigur[e] dans le plus sublime ciel d'amotf* incorrompu. »

L'ancienne vie est oubliée. Telle est la vision de la nouvelle • nature, magnétisme physique, sens de l'histoire, de l'espace et du temps, rejet de la corruption sociale, quête de la vérité et de l'éthique, c'est-à-dire de ce qui est juste à faire. Pendant ces quelques heures, l'âme de Pierre, à l'étroit dans sa vie docile avec une mère aisée, se développe sans limites. Pierre n'est plus un jeune homme quelconque. Toutes les sensations font partie de cette grande expérience centrale, sa rencontre avec Isabel » La personnalité, distinctement scindée en deux, ce dont le début du dix-neuvième siècle était déjà pleinement conscient, a désormais retrouvé son unité.

Formidable, mais dangereux. Car Pierre est un intellectuel littéraire. Sa seule chance est de s'engager totalement pour l'immigrante. Il a besoin d'elle autant qu'elle a besoin de lui. Que va-t-il faire ? Lorsque Pierre rentre chez lui cette première nuit, il trouve sur la table son exemplaire *d'Hamlet* ouvert sur ces fameuses lignes :

*Le temps est disloqué. Ô destin maudit,
Pourquoi suis-je né pour le remettre en place !*

Telle est exactement sa situation. Le monde qu'il a connu est désorganisé, pourri comme l'État du Danemark. Il doit en bâtir un nouveau. Mais cela requiert qu'il détruise l'ancien, ruine sa mère et discrédite son père à jamais. C'est ce que signifiera la reconnaissance d'Isabel. Et Pierre ne peut le faire. Il peut

abandonner sa belle demeure et son opulence, sa vie facile et ses belles perspectives d'avenir. Pour un jeune homme idéaliste, ce type de sacrifice personnel est assez facile à faire. Mais faire un pas de plus qui mettra ce monde en pièces, cela est au-delà de ses forces.

Il a un plan. Il annoncera à sa mère et à Lucy qu'il est déjà marié. Puis il emmènera Isabel avec lui à New York. Là-bas, elle vivra avec lui en feignant d'être sa femme, et il pourra ainsi prendre soin d'elle. Il sauvera l'ancien monde de la ruine et dans le même temps assistera le nouveau.

Le plan est fantasque et amène au désastre immédiat. Sa mère le chasse de la maison ; Lucy s'effondre. Cela, il s'y attendait. Quand il présente son plan à Isabel, elle est d'accord. Mais il lui vient alors une terrible révélation. Il prend conscience de la passion incestueuse qu'il éprouve pour elle, et celle-ci répond avec cœur à une longue étreinte passionnée. À cet instant de l'histoire, la civilisation-occidentale fait de grands progrès dans la conscience de sa propre dégénérescence.

C'est la crise de l'intellectuel du dix-neuvième siècle et de ses descendants du vingtième. Melville n'a pas à être interprété. Il dit que pour l'enfant qui grandit, sa mère est le monde et le père est Dieu. Mais quand il se retrouve seul au monde, il «réclame toujours le soutien du monde et de la déité, ses père et mère. » Si son isolement et sa crise l'accablent, le besoin le submerge de retourner à la protection maternelle de l'enfance, de retour, disent les psychanalystes, dans la sécurité de la matrice. Peut-être. Mais pour un adulte, ce retour en enfance est une voie vers l'inceste. C'est ce qui est arrivé à Hamlet. Et c'est ce qui arrive à Pierre.

Il ne peut détruire le souvenir de son père décédé. Mais il doit aider Isabel. Ainsi, dans une situation qui ne souffre aucun compromis, la seule issue possible est le compromis.

Tel est le mal de cette génération d'intellectuels ; pas tant celui de commettre l'inceste mais plutôt de se préoccuper sans cesse d'incestueux désirs, de complexe du père, de fixation maternelle, comme étant au fondement de la personnalité et du comportement humains. Et habituellement (en ce qu'ils font la grande part du travail littéraire mondial), ils présentent leurs préoccupations personnelles comme une caractéristique universelle, cherchant à justifier ainsi l'incapacité de l'homme moderne, c'est-à-dire eux-mêmes, à résoudre ses problèmes. Ce que Freud découvrait au tournant du siècle, et qu'il pensait être une constante de la nature humaine, est en réalité une réaction à la crise qui règne désormais sur l'humanité à travers la classe moyenne et les intellectuels.

Que naissent des éléments de désir incestueux chez les enfants dès les premiers contacts avec leurs parents, cela semble vrai. Mais que ceux-ci soient aussi couramment répandus que toute autre maladie infantile ou perdurent et deviennent le refuge de la culpabilité, de l'indécision, de la peur et de la honte, c'est là une question sociale. Ce que Melville a vu est la façon dont ce qui est traditionnel, admis, établi, même s'il est reconnu comme corrompu, garde son emprise sur ceux qui veulent rompre avec lui, ou qui semblent avoir rompu, — et ses conséquences sur la personnalité.

En suivant son histoire, nous voyons Pierre chaque fois qu'il prend une décision lâche ou malhonnête, presque aussitôt submergé par cette passion perverse qu'il s'efforce de surmonter.

Melville ne prétend pas comprendre le processus interne par lequel Pierre tombe dans cet abîme d'avilissement, mais s'il devait se risquer à donner une raison superficielle, il dirait que Pierre y est prédisposé par ce jeu du frère et de la sœur qu'il joue avec sa mère. C'est là, nous le savons, la méthode employée par Mme Glendinning pour garder une emprise sur son fils, en assurant la continuité de son mode de vie. On trouve une remarque en passant, suggestive, sur l'homosexualité : de jeunes garçons, riches et pleins d'esprit, montrent souvent les signes extérieurs d'amour des uns envers les autres. Mais, cela disparaît vite, dit Melville, si tout le reste va bien pour eux. Il faut noter à ce propos que, dans *Vareuse-blanche*, Melville mentionne aussi l'homosexualité parmi les marins, mais cette fois clairement comme un simple vice, produit par l'éloignement des femmes sur de longues périodes de temps. Le désir incestueux de Pierre est une maladie strictement intellectuelle.

Pierre part pour New York avec Isabel. Là-bas, il décide d'écrire un roman pour enseigner au monde les grandes vérités qu'il a apprises. Le projet est prétentieux et Melville lui-même ne prend pas ce métier de romancier au sérieux. Isabel reste prête à faire tout ce que Pierre demande. Lucy, une brave fille, laisse derrière elle famille, argent et réputation et vient vivre avec Pierre et Isabel dont elle pense, bien sûr, qu'ils sont mariés. Elle est aussi prête à faire tout ce que veut Pierre. Mais celui-ci ne peut faire le pas nécessaire pour clarifier la situation. Il se réduit rapidement à un monstre d'égoïsme, de haine et d'apitoiement sur lui-même. Son inconscient n'est ni luxure ni pulsion animale d'autosatisfaction primaire. Il n'en est rien, loin de là. C'est sa frustration, son dilemme social, et

des choix ni à lutter constamment dans un monde qu'ils ne peuvent supporter.

Ceux qui ont lu *Pierre ou les Ambiguïtés* en 1852, inutile de le dire, furent scandalisés. De nombreuses années devaient passer avant que les hommes acceptent le fait que ces désirs incessants sont une part permanente de leur personnalité.

Ce qui arrive ensuite à Melville est très étrange, très triste, et néanmoins, comme tout ce qui concerne cet homme extraordinaire, très significatif pour l'histoire de notre époque.

Melville n'a plus rien à dire de neuf. À court d'argent, il commence à écrire des histoires pour les revues. Mais chaque fois qu'il reprend son thème favori, la répugnance de l'homme moderne envers un monde intolérable, il retrouve toute sa maîtrise passée. Trois de ces histoires sont parmi les plus belles nouvelles qui aient jamais été écrites ; et son génie littéraire fait partie si intégrante du monde qu'il crée, que ces histoires semblent appartenir au monde de 1914 à 1952. La première traite de la révolte des employés de bureau ; la seconde, de la révolte des races arriérées ; et la troisième, de la révolte d'un individu contre la civilisation, de la crainte que l'homme, lentement extirpé de la vase primitive, régresse à nouveau vers la jungle et les marais.

La Première histoire s'intitule *Bartleby, le scribe*. Bartleby est un scribe, et les millions de filles qui passent leur vie à taper et retaper des documents chaque jour le comprendront bien. À cette époque, avant les machines à écrire, les documents étaient écrits à la main, et c'est le genre de travail fait par Bartleby dans le bureau d'un avoué à Wall Street. C'est un jeune

homme, mal habillé, maigre, pâle et silencieux. Toutefois, il copie bien les documents.

Mais un jour, son employeur lui demande de vérifier quelques documents. Bartleby répond: «Je préférerais ne pas.»²⁹ S'il avait été impoli, coléreux ou rebelle, il aurait été congédié sur-le-champ. Mais il est extrêmement, et même inhumainement, calme. Son employeur est saisi de stupeur. Bartleby, peut-être, ne se sent pas bien, se dit-il. Car c'est un bon employé. Ainsi, l'avoué laisse passer l'incident.

Bartleby continue de faire son travail, mais son employeur, qui raconte l'histoire, l'observe maintenant de plus près. Il remarque que Bartleby ne quitte jamais les locaux. Il envoie le garçon de bureau à l'extérieur chercher une poignée de biscuits au gingembre pour le déjeuner. L'employeur, d'un type prospère, robuste et agressif, éprouve de la sympathie pour lui. Mais bientôt, un des jours suivants, alors qu'il l'appelle pour accomplir une tâche, Bartleby répond à nouveau : «Je préférerais ne pas », et il ne fera pas ce qui lui est demandé.

L'employeur de Bartleby n'a jamais vécu une telle expérience. Et il voit maintenant, seulement maintenant et pour la première fois, la pauvreté, l'«esseulement et la solitude» de Bartleby. Il lui semble retiré de la vie des hommes ordinaires. Mais Bartleby continue de désorganiser régulièrement le bureau avec son inflexible : «Je préférerais ne pas. »

C'en est trop. Bientôt, Bartleby refuse totalement d'écrire. Son employeur tente de le renvoyer. Mais il ne part pas. Il « préfère ne pas ». L'employeur découvre par hasard que Bartleby

s'est installé dans les locaux. Dès cet instant, le clerc, pâle et maniéré, hante l'avoué. Ce dernier offre de l'accueillir chez lui jusqu'à ce qu'il trouve un moyen de vivre décentement. Bartleby « préfère ne pas ». L'avoué craint alors de perdre son sang-froid et, par un coup non prémédité, de tuer Bartleby.

Finalement, au désespoir, il abandonne le bureau et emménage ailleurs. Bartleby est arrêté comme vagabond et envoyé aux Tombes [prison de New York] parmi les meurtriers et les voleurs. Son employeur, bouleversé, accourt pour lui rendre visite et prendre des dispositions afin qu'il ait de décents repas. Mais Bartleby rejette son aide avec d'étranges mots : « Je vous connais et ne veux rien vous dire. » Il ne mangera pas, et l'avoué le retrouve un jour allongé dans l'herbe. « Il dort, n'est-ce pas ? » demande le cuisinier. Il dort « avec les rois et les conseillers de la terre, » répond l'avoué. Bartleby est mort.

Les rois et les conseillers de la terre. On retrouve la même expression concernant l'équipage du *Pequod* qui dort dans le gaillard d'avant. En un sens, l'avoué, cet arriviste de Wall Street, reconnaît que, par sa vie et sa mort, Bartleby fait preuve d'une certaine grandeur et d'un certain héroïsme, bien au-delà de sa misérable existence de clerc et de sa réussite matérielle personnelle. Melville conclut son histoire avec un petit épilogue. Personne ne sait rien de Bartleby, à l'exception du fait qu'il a travaillé autrefois au Service des Lettres Mortes de Washington. Son travail était de trier et brûler des lettres adressées à des gens qui étaient décédés au moment où ils furent localisés. « Des lettres mortes ! Ne croit-on pas entendre des *êtres morts*? » Ce lugubre travail a démoralisé Bartleby et explique, peut-être, son étrange comportement. L'histoire se termine : « Ah ! Bartleby ! Ah ! humanité ! »

® >

Que faisons-nous de cette histoire ? Avant tout, nous retrouvons là Pancien Melville de *Moby Dick*. L'histoire est réaliste jusqu'au point final. Nous vivons avec eux dans ce bureau de Wall Street. Bartleby nous est présenté avec une touche de fantastique mais il est aussi réel qu'un encrier. Aussi court que soit le récit, et bien qu'il l'ait écrit en 1853, Melville, de sa méthode implacablement scientifique, a isolé cette partie de la société de son temps qui, de nos jours, a pris une plus grande importance encore — ces millions d'êtres humains qui, jour après jour, consacrent leur force, leur vitalité et leur aptitude à vivre à prendre des notes, taper à la machine, vérifier, classer et puis chercher des documents qui sont pour eux aussi morts que les lettres mortes manipulées par Bartleby. Cela a atteint, aujourd'hui, un point que Melville aurait pu difficilement envisager. Mais il a vu la tendance des choses et, bien souvent, les mots qu'il utilise nous rappellent nos contemporains par millions qui forment l'ensemble des équarisseurs et porteurs d'eau de la vaste machine administrative qui domine désormais la vie moderne.

Toutefois, peut-être à cause de l'extrême froideur de sa dissection scientifique, au sein même de ce réalisme terne et banal, Melville reste héroïque dans la plus grande tradition. Il a décidé depuis longtemps qu'un marin américain ordinaire est digne d'être mis au même rang que l'Empereur Tibère et le Satan de Milton en tant qu'incarnation du mal héroïque et audacieux. Ainsi, Bartleby, au début, est une figure semi-comique et semi-pathétique. Il est changé en une machine administrative, une machine à écrire humaine qui sacrifie tant à la copie de documents qu'il doit manger et dormir au bureau.

Mais, petit à petit, il se fait l'incarnation d'une gigantesque protestation contre la détérioration et la dégradation de la vie humaine. À la fin, il apparaît distinctement comme un homme de stature épique. De toutes les forces de son corps mal nourri, mal vêtu, mal logé, il proteste. Sa protestation est absolue. Il ne veut pas de la charité de son employeur, aucune aide, car cela ne changerait rien à sa condition fondamentale. Et dans la seule voie ouverte à lui, au prix même de sa vie, il revendique être un être humain et non une chose. Le personnage de Bartleby est aussi né de la méthode utilisée pour Achab dans *Moby Dick*. Bartleby, par nature et malencontreuse éducation, est voué à un blême désespoir. Le type de travail qu'il accomplit a donc renforcé ces caractéristiques et a fait de lui ce qu'il est.

Bartleby, le scribe est d'apparence une simple histoire. Si même nous avons compris l'inhumanité du vécu de Bartleby ainsi que l'humanité de sa protestation, si même nous avons donc bien compris, nous sommes encore très loin d'appréhender totalement ce qu'a conçu Melville. Comme cela nous est présenté en premier lieu, l'avoué de Wall Street et ses clercs sont normaux, Bartleby est fou. À la longue, nous comprenons que Bartleby est un être humain normal — ce sont eux, les fous. Un soupçon de cette idée tracasse l'avoué au début avant de le conquérir à la fin, sans qu'il ne la comprenne jamais vraiment. C'est pourquoi il tolère l'insubordination de Bartleby.

Melville est certain que la vie de Bartleby, ou d'individus comme Bartleby, est un monstrueux déni de ce qui est humain chez l'être humain. Mais il ne croit pas que tous les moyens soient bons pour modifier les rapports si fondamentaux d'une société moderne. Ainsi, la seule façon de rendre cela

supportable est Phumeur. Pour le lecteur qui a pénétré totalement l'univers de *Moby Dick*, la comédie de *Bartleby, le scribe* est un coup d'épée d'humour de Melville tranchant la corde de la potence. Il ne s'y trouve pas d'amertume. L'histoire sera contée avec humour ou ne le sera pas.

Le récit expose aussi la méfiance et le scepticisme constants de Melville envers les libéraux, les radicaux et les révolutionnaires, et son permanent irrespect envers le Congrès des États-Unis. Qu'ont à dire tous ces gens, que peuvent-ils faire d'une vie comme celle de Bartleby ? Sa réponse est : rien. Une vie comme celle de Bartleby est pour le mature Melville un des piliers sur lequel repose la civilisation moderne. Et cela, il le sait au moins depuis *Redburn*.

En 1854, Melville écrit *Les Encantadas ou îles Enchantées*, et aujourd'hui, avec le recul, cela sonne comme un adieu. Il en vient finalement à la conclusion que la civilisation moderne est condamnée. Mais il le dit à sa façon.

Il ne plaisante pas avec le problème, mais reste plus intran-sigeant et formel que jamais. Il ne se met pas à fouiller dans ses propres sentiments, à se lamenter ni à gémir à la manière moderne. Il maintient son habituel regard objectif sur le monde.

Les Encantadas sont un groupe d'îles ou plutôt, de volcans éteints, qui mouillent au large du sillon des navirès dans l'océan Pacifique. « Coupées par l'équateur, elles ne connaissent point l'automne ni le printemps. [...] sur ces îles, jamais la pluie ne tombe. » Par intervalles, à travers les siècles, les pirates les utilisèrent comme cachettes, et quelques tentatives individuelles furent faites pour s'y installer.

Melville écrit sur ces îles une série d'esquisses, l'exposé d'une visite qu'il est supposé leur avoir rendue. Il en décrit l'apparence, les oiseaux, les animaux, et les reptiles qui ont fait de ces îles leur foyer, ainsi que les quelques personnes qui, pour une raison ou une autre, ont essayé d'y vivre. En réalité, les esquisses forment une longue méditation poétique sur le thème de la vanité des efforts de l'homme, condamné à toujours recommencer.

La tortue présente une des formes de vie les plus répandues sur ces îles. Melville en est fasciné. Sur les tortues, il écrit des phrases envoûtantes. «Il semblait qu'elles eussent rampé tout dernièrement de sous les fondations du monde. » C'est comme si tout recommençait à nouveau.

Il décrit les tortues sur le pont du navire.

Cette nuit-là, de mon hamac, j'entendis au-dessus de ma tête les évolutions traînantes et lasses de ces trois étrangères pesantes sur le pont encombré. Si grande était leur stupidité ou si grand leur entêtement qu'elles ne s'écartaient jamais d'un obstacle. L'une d'elles cessa tout mouvement juste avant le quart de minuit. À l'aube, je la trouvais butée comme un bélier contre l'inébranlable pied du grand mât, luttant toujours de la dent et de l'ongle pour forcer l'impossible passage. Que ces tortues soient victimes d'un enchanteurjusticier, pervers ou peut-être franchement diabolique, rien n'en témoigne mieux que cette étrange manie qui les possède si souvent de se livrer à une besogne sans espoir. Je les ai vues, au cours de leurs randonnées, se jeter héroïquement contre des roches et rester là indéfiniment, cognant, se démenant, poussant, dans le dessein de les déplacer et de poursuivre leur inflexible route. Leur

malédiction suprême est cette pénible aspiration à la rectitude dans un monde semé d'embûches.

Nul besoin de la dernière phrase pour comprendre que c'est à l'homme, l'homme en lutte à travers les époques, luttant désespérément, aveuglément, que Melville pense en écrivant sur les tortues. Des signes et des visions lui apparaissent quand il fuit New York et s'assoit parmi les arbres des monts Adirondacks. Et, entouré de la plus élégante et gracieuse culture que la civilisation américaine peut offrir, elles reviennent pour le hanter.

Souvent, en effet, lorsque je participais à des scènes de réjouissance sociale, particulièrement au cours de fêtes célébrées à la lumière des bougies dans quelque demeure à l'ancienne mode, de telle sorte que les ombres projetées dans les profondeurs d'une salle angulaire et spacieuse apparaissaient comme les broussailles hantées d'une forêt écartée, j'ai attiré l'attention de mes compagnons par mon regard fixe et mon changement d'expression soudain, car il me semblait voir émerger lentement de ces solitudes imaginaires et ramper lourdement sur le sol le fantôme d'une gigantesque tortue sur le dos de laquelle brûlait, en lettres de feu, Memento mori. ¹¹

Il se saisit de la politique, de la religion, de l'amour, de l'amitié et de la foi, les place un à un dans *Les Encantadas ou îles Enchantées* et nous montre comment tout est détruit. Il ne se plaint pas. Il est même enjoué, mais la destruction n'en est pas moins totale.

Il restait encore un chef-d'œuvre à venir. En lisant des récits de voyage, une histoire, que moins d'un écrivain sur cent aurait

remarqué, attire son attention. Elle met son esprit au travail, le même esprit qui a écrit *Moby Dick*, *Pierre ou les Ambiguïtés* et *Bartleby le scribe*. La nouvelle possède les caractéristiques de ses meilleures œuvres. Elle semble avoir été écrite, non pas après la Première Guerre mondiale, mais après la Seconde.

Amasa Delano, un capitaine américain, compétent, jovial et plein d'entrain, est au mouillage un matin dans un port sur la côte du Chili. Il aperçoit un étrange navire qui accoste et décide de lui rendre visite. C'est un navire négrier espagnol, avec des esclaves à bord, et son capitaine, Benito Cereno, dont le nom donne le titre au récit, relate une triste histoire de temps défavorable, de malacrie et de pénible voyage. Le capitaine américain est tout en empathie.

Benito Cereno est suivi partout par un nègre, Babo, infailliblement soucieux et attentionné avec son maître. Le capitaine américain, se rappelant lui-même à quel point les nègres sont, de nature, adaptés au rôle de domestiques, se satisfait de cela.

Benito Cereno est un homme malade et son comportement est parfois étrange. Le capitaine Delano est dérouté par plusieurs incidents inhabituels sur le navire. Mais il fait preuve d'indulgence. Les nègres à bord, avec leurs caractéristiques, occupent la plus grande part de son attention. Les esclaves sont agités mais certains travaillent. Six noirs en particulier, «élevés [...] au-dessus de la foule», sont occupés à nettoyer des «hachettes rouillées». «À certains intervalles, [...] ils entrechoqu[ent] deux à deux leurs hachettes » et le capitaine admet à quel point les nègres aiment à «unir l'industrie et le passe-temps». Il voit un garçon de bord mulâtre. Est-il vrai, demande-t-il, que les mulâtres sont hostiles à être placés en

position inférieure aux noirs ? Il voit une esclave nègre endormie sur le pont avec un bébé qui tète ses mamelons, et il est charmé par cet aperçu de la relation naturelle qui lie une mère primitive à son enfant. Il est si impressionné par les incessantes attentions de Babo envers son maître qu'il se propose de le lui racheter comme domestique personnel ; une proposition à laquelle, comme attendu, s'oppose avec indignation le fidèle Babo. Le capitaine Delano fait partie de ces hommes blancs qui non seulement comprennent mais aussi aiment les nègres.

Finalement, il quitte le navire et retourne dans son canot. Soudain, comme au comble de son comportement un peu étrange de toute la journée, Benito Cereno saute dans le canot, suivi de Babo armé d'un couteau. Le capitaine Delano craint pour sa vie, si le fidèle Babo pense son maître en danger. Mais il apprend vite la vérité. Le couteau de Babo est en fait destiné à Benito Cereno, et une fois le nègre maîtrisé, toute l'histoire est révélée.

Les esclaves révoltés s'étaient emparés du navire. Ils avaient essayé de fuir, sans y parvenir. Quand ils sont arrivés dans le port, Babo, le leader, a organisé un nouveau complot. Ils prétendraient que Benito Cereno est encore le capitaine. Et Babo serait à son service toute la journée, et si le capitaine essayait de dire un mot, il serait immédiatement tué. Tous à bord, esclaves et marins blancs, avaient reçu des instructions de Babo. Les esclaves gardaient l'œil sur les marins. Les nettoyeurs de hachettes n'étaient pas des nègres unissant l'industrie et le passe-temps comme c'est la coutume chez les nègres. Ils étaient de garde, prêts à intervenir au moindre trouble. Le steward mulâtre n'objectait pas que les nègres

lui étaient supérieurs — il était le lieutenant fidèle de Babo. Les femmes nègres n'étaient pas de bienveillantes femmes primitives — elles avaient activement pris part à la révolte.

Les hommes de Delano reprennent finalement le navire et Babo est décapité. Dès 1855, à travers les opinions du compétent capitaine Delano, ami des nègres bien intentionné, Melville a détaillé tous les préjugés entretenus par une civilisation avancée (nous n'en avons sélectionné qu'une partie) sur un peuple arriéré. Puis, il a non seulement démontré que ceux-ci sont faux, mais aussi qu'ils sont la cause directe de son aveuglement et de sa stupidité. Sous son nez, Babo avait forcé Benito Cereno à participer à un nouveau complot, visant à capturer le propre bateau de Delano.

Melville, avec son habituelle précision scientifique, n'écrit pas sur les esclaves nègres. Il écrit sur la race nègre, civilisée ou non civilisée. Quelques années plus tôt, Harriet Beecher Stowe³⁰ avait déjà écrit sur les nègres, en contant l'histoire de l'Oncle Tom et d'Eva, mais cela ne signifie plus rien pour nous aujourd'hui. Melville, quant à lui, s'intéresse à une grande part du monde moderne, aux peuples arriérés, dont nous pouvons aujourd'hui lire les faits et gestes à la une de nos journaux depuis les continents asiatique et africain.

Comme toujours, sa protestation est intransigeante, absolue. Les nègres se battent jusqu'au bout, Babo est le personnage le plus héroïque dans cette fiction de Melville. C'est un homme d'une inflexible volonté, un leader naturel, un organisateur de

30. Harriet Beecher Stowe (1811-1896) était une femme de lettres américaine, abolitionniste convaincue, notamment connue pour être l'auteure de *La Case de l'oncle Tom* (1852).

vastes plans mais aussi un maître du détail, impitoyable envers ses ennemis, sans faiblesse personnelle, comme le prouve son comportement après sa capture. Melville le crée délibérément comme un homme d'une grande force interne, physiquement petit, avec un esprit qui est une « ruche de subtilité. »

Bien que *Benito Cereno* soit un chef-d'œuvre, c'est déjà une étape sur la voie déclinante de Melville dans la superficialité des lettres modernes. C'est une histoire-propagande, un roman à énigmes, écrit pour démontrer un argument social ou politique particulier. Il est vrai que l'idée et le récit fusionnent parfaitement. Il est vrai aussi que Melville est maître de son plan, il joue avec le lecteur et le prépare à une révélation qu'il n'aura pas anticipée. Il serait intéressant de connaître l'opinion de maîtres modernes tels que Dashiell Hammett ou Raymond Chandler, pour savoir si nous n'avons pas ici le premier et meilleur mystère du genre dans la littérature. Mais les histoires-propagandes sont, par nécessité, limitées. Achab, par exemple, est un nouveau *type* d'être humain. Bartleby ne l'est pas. Encore moins Babo. Les esclaves nègres et leurs leaders sont montrés comme étant humains. Mais, de Spartacus à Zapata, l'Histoire nous raconte déjà dix mille histoires identiques. Melville a cessé d'être créatif, et il a perdu sa vision de l'avenir. Sans cette vision, aucun écrivain ne peut décrire la réalité existante, car il ne peut savoir ce qui est important ou ne l'est pas, ce qui durera ou ce qui passera.

Melville est fini et il le sait. Mais le reste de sa vie continue à être symbolique. Il écrit deux autres romans, l'un qu'il ne finit pas et l'autre qu'il écrit négligemment. Il trouve un travail d'inspecteur des douanes, et pendant vingt ans n'écrit plus une

ligne de fiction. Il écrit de la poésie, pas une très bonne poésie. À sa mort, dans ses papiers, on retrouve un roman, *Billy Budd, marin*, écrit durant sa brève retraite. C'est un livre qui devient plus mystérieux à mesure qu'on l'étudie. Cependant, il prend son importance, non par sa propre valeur intrinsèque, mais surtout de ce que son auteur est celui de *Moby Dick*.

Et pourtant, il était un homme si impliqué dans son époque qu'il ne pouvait écrire une seule ligne, bonne ou mauvaise, sans la montrer. Parmi ses écrits des vingt dernières années, on trouve un poème intitulé *Clarel*, très long et très fastidieux. Nous le mentionnons ici, car son esprit est moderne au plus haut point. Un groupe d'individus instruits cherche le salut et une réponse à l'énigme de la société moderne. Tous sont des intellectuels de la classe moyenne. Ils s'observent, s'analysent les uns les autres, analysent leurs idées au cours d'interminables vers, et à la fin, ne trouvent aucune réponse satisfaisante. Les causeurs discutent de science et de religion, de guerre et de politique, de révolution et de démocratie. Dans le poème, Melville, qui avait créé l'équipage du *Pequod* et ses harponneurs, se réfère aux ouvriers comme « masses ». Il a totalement perdu ce qui le distinguait dans ses grandes années — le sens de la société comme un tout. Malgré tout, le livre est important pour ce qu'il nous apprend de Melville à rebours. *Clarel* traite de ce qui est toujours resté à la surface dans l'esprit de Melville, les choses que nous trouverons dans sa correspondance et les comptes rendus de ses conversations avec les gens. Mais dix mille intellectuels de son époque pensaient, parlaient et écrivaient déjà de telles choses. Melville, ce génie unique, est un homme qui, à partir de sa propre expérience et de ses réflexions,

a créé des personnages et des archétypes dont nous ne trouvons trace, ou si peu, ni dans ses conversations ni dans ses lettres.

Néanmoins, dans son déclin comme dans sa grandeur, Melville reste un homme de notre temps. *Clarel* est l'œuvre d'un intellectuel contemporain. La plupart de notre littérature contemporaine est l'œuvre d'intellectuels sans vision. Ils ne savent pas ce qu'est l'inhumanité, ils ne savent pas ce qu'est l'humanité. Bien que cent ans soient passés, encore peu d'entre eux comprennent *Moby Dick*, peu d'entre eux comprennent un simple et franc personnage comme Babo.

Lisons seulement le titre des célèbres livres qui seront remis aux générations futures, comme une image de notre époque : *La Terre vaine, Voyage au bout de la nuit, Le Zéro et Vinfini, L'Adieu aux armes, Les Faux-monnayeurs, À la recherche du temps perdu*³¹ — un catalogue de misère ou de désespoir égocentrique. Ce sont les livres qu'Ismaël et Pierre écriraient s'ils écrivaient des romans. Une chose unit ces auteurs. Ils ne connaissent rien du travail ni des travailleurs, rien du vécu de l'immense majorité des hommes. Hormis quand la guerre les contraint à s'associer à la grande masse de leurs semblables et qu'ils suent et meurent avec eux en commune association, alors nous obtenons des livres isolés tels que *Les Nus et les morts* et *Tant qu'il y aura des hommes*. Depuis la Seconde Guerre mondiale, la liste se rallonge, plus monotone que jamais. Nous avons eu *La Nausée, Les Mouches, Le Sursis, La Peste, L'Étranger*. En deux ou trois mots ³¹

31. Les auteurs des œuvres en question sont, dans l'ordre: T. S. Eliot (1922), L. F. Céline (1932), A. Koestler (1941), E. Hemingway (1929), A. Gide (1925), M. Proust (1927); N. Mailer (1948), J. Jones (1951); J.-P. Sartre (1938,1943, 1945), A. Camus (1947,1942).

au dos du livre, les intellectuels de notre temps ont posé leur empreinte malade sur la littérature de notre époque, comme ils Pont fait sur la psychologie. Certains d'entre eux sont très doués, mais pour eux tous, les êtres humains sont des nus et des morts, ils ne sont rien que des hommes, pour qui la vie est un voyage au bout de la nuit, au cours duquel, de l'infini à zéro, la personnalité névrotique de notre époque fuit la liberté vers une terre vaine de culpabilité et de désespoir. Melville décrit le monde dans lequel nous vivons, et Ismaël et Pierre sont profondément atteints du mal moderne. Pourtant, ô combien légère sur la balance paraît la montagne contemporaine d'auto-examen et d'auto-apitoiement face à la chaleur, à l'humour et au bon sens de l'anonyme et indéfectible humanité des renégats, sauvages et autres parias du *Pequod*, enracinée dans le passé historique universel de l'homme, faisant ce qu'ils ont à faire, affrontant ce qu'ils ont à affronter.

CHAPITRE VI

L'ŒUVRE, L'AUTEUR ET SON ÉPOQUE

Nous avons donc étudié les écrits les plus importants de Melville. Mais dans une étude de cette sorte, particulièrement lorsqu'elle est mise en rapport, comme ce doit être fait, avec les mouvements sociaux, un risque existe. Celui que le livre, en tant qu'œuvre artistique, s'efface et devienne la simple expression d'idées sociales et politiques. Ce qui lui serait fatal car de telles idées, dans une grande œuvre d'imagination, sont incarnées par des personnalités humaines, par la façon dont elles sont présentées, par le conflit des passions, l'effort pour le bonheur, la lutte contre la misère.

Avec la disparition de l'œuvre en tant que création imaginaire des relations humaines, l'auteur aussi tend à disparaître, l'auteur suprême, cet individu unique, ce type d'être humain qui apparaît si rarement dans l'histoire de la civilisation. Sa vie prend pourtant racine dans celle de son temps. Aucun livre sur Melville ne serait complet sans une adéquate mise en relation entre l'œuvre, l'auteur et son époque.

Les Grecs anciens dans les grandes heures de la civilisation grecque respectaient leurs grands écrivains comme étant sans égal. Là encore, comme en d'autres domaines, ils étaient plus sages que nous. Ce qui est à considérer. Quant à Melville, il a fait, en l'espace d'un livre, la présentation de toute une civilisation, de façon à ce que n'importe quel être humain ordinaire

puisse la lire aujourd'hui en quelques jours et saisir l'essentiel du monde dans lequel il vit. Pour ce faire, un homme doit maîtriser à lui seul, dans le même temps, toute l'histoire passée ainsi que les expériences les plus significatives du monde qui l'entoure, et avoir une vision claire de l'avenir. Avec tout cela, il crée un tout ordonné. Aucun philosophe, homme d'État, scientifique ni soldat ne l'égale dans cet effort créatif.

Melville savait que de tels écrivains apparaissent rarement et, comme d'habitude, il a donné la meilleure description de leurs gigantesques efforts.

Le grand auteur commence, comme nous avons vu, par observer les éléments de ses personnages au sein du monde qui l'entoure. Melville ne plaisantait pas sur cette question.

Mais après cela, un processus très personnel se déclenche. Le grand auteur a lu les grandes œuvres novatrices du passé, et c'est de cette façon qu'il absorbe les grands personnages et les expériences des civilisations précédentes. Il est mature, selon Melville, seulement lorsque ces écrits sont réellement assimilés et que son propre esprit, si nourri, fonctionne en complète indépendance.

Puis vient enfin sa propre création originale. Il semblerait que des personnages réellement nouveaux, aux instincts originaux, ne puissent être adéquatement développés dans le cadre même de la conscience de leur époque. Le grand auteur doit trouver en son esprit de nouvelles profondeurs de conscience, jusqu'ici inexplorées, pour étoffer ces personnages originaux. Melville utilise en fait le terme d'« étrange substance », laquelle « a jailli et s'est répandue dans l'âme » de l'écrivain. Cette étrange substance, l'auteur doit la réduire à ses éléments premiers.

Par conséquent, les personnages originaux, si rares, exigent pour leur création une extension du champ de conscience de leur créateur; conscience qui sera ensuite, à travers eux, étendue et transférée au reste de l'humanité, si celle-ci est prête à l'entendre.

Il est impossible de vérifier la pertinence de tout cela. Tout ce que nous pouvons faire est examiner quelques autres grandes œuvres novatrices de grands auteurs du passé, et voir si quelque lumière peut être portée sur Melville, en sa singulière combinaison d'observation concrète du caractère humain, de lecture des grandes œuvres du passé et d'immersion dans les profondeurs de la conscience.

Deux écrivains viennent immédiatement à l'esprit — le grand tragédien grec, Eschyle, et son *Prométhée enchaîné*, et, plus fameux encore, Shakespeare et sa pièce du *Roi Lear*.

Achab est un rebelle, c'est-à-dire un homme insatisfait par ce qui est ancien, et qui doit trouver quelque chose de nouveau. Tel est Prométhée. Tel est Lear. Achab défie la science et la puissance industrielle, ces dieux du dix-neuvième siècle. Prométhée a été cloué à un rocher car il a volé le feu du ciel pour le donner à l'humanité primitive, arriérée, souffrante, et l'engager sur le chemin de la civilisation au moyen des arts et des sciences. Pour cela, Zeus, Roi des Dieux et des hommes, l'a enchaîné à un rocher pendant 30 000 ans. Mais là encore, Prométhée l'a défié. Lear a cru que la nature est une déesse bénéfique au nom de laquelle il gouvernerait, et par laquelle toutes ses actions seraient bénies. Quand il a découvert que ce n'est pas le cas, il a défié la nature. Puis, devenu fou, il a dénoncé toute la société dont il était le souverain et a donné sa vision de l'avenir.

Lorsque Achab défie l'esprit du feu, il est en route sur des mers lointaines, à des milliers de miles loin de toute civilisation, sur le pont du *Pequod*, entouré des plus misérables marins, renégats et autres parias. Lorsque Prométhée défie Zeus, il est enchaîné à un rocher, au milieu d'une étendue de terre sauvage, aux confins du monde. Autour de lui, se trouvent quelques jeunes femmes venues des quatre coins du globe, décidées à partager son sort. Lorsque Lear défie le tonnerre et les éclairs, les plus puissantes manifestations des forces de la nature, il se trouve en rase lande, accompagné d'un domestique lui-même banni, d'un bouffon déséquilibré et d'un repris de justice en fuite, déguisé en agriculteur vagabond. Zeus jette à terre Prométhée et ses suivants, dans les plus basses régions, à l'aide de la foudre et du tonnerre d'un gros orage. Lear est rendu fou par les éclairs et le tonnerre. Ceux-ci, qui se déchaînent sur lui après de terribles épreuves, lui semblent être le point culminant de ses souffrances. Achab ne fuit les éclairs, le tonnerre et le feu Saint-Elme que pour succomber à sa propre folie. Par moments, les trois personnages utilisent presque les mêmes mots. Ces similitudes ne peuvent être accidentelles.

Il semblerait que, lors des très grandes crises de l'histoire humaine, et il faut qu'elles soient très grandes, un auteur apparaît qui soit conscient du fait qu'une grande époque se termine et qu'une autre commence. Mais s'il en est conscient, c'est essentiellement en termes de nouveaux types de personnages humains, avec de nouveaux désirs, de nouveaux besoins, de nouvelles passions. Les grands écrivains, du moins ces trois grands écrivains que connaît l'auteur de ce livre, conçoivent une situation dans laquelle leur personnage se confronte aux

choses qui symbolisent l'ancien et s'opposent à la nouveauté. La scène est installée au-delà des limites de la civilisation. Ce qui est ancien est institué, ayant existé et étant accepté depuis des siècles. Mais le nouveau ne sera pas rejeté. Sans en être conscient, avec la certitude toute fois que cela reste juste. Un gigantesque conflit est inévitable.

C'est ici que la description du processus créatif, selon Melville, devrait nous aider.

Prométhée, bien qu'il fasse partie des Dieux, est, dans la pièce, un Athénien du V^e siècle avant Jésus-Christ. Au cœur de la primitivité et de la barbarie environnantes, une magnifique civilisation a fleuri avec une soudaineté quasi merveilleuse ; une civilisation basée sur le développement de l'industrie et du commerce, pratiquant la démocratie, douée en architecture, en sculpture, en philosophie et en théâtre. Le drame complet de *Prométhée*, écrit par Eschyle, ne nous est pas parvenu. Nous n'avons que l'équivalent de l'acte II d'une pièce en trois actes. Mais il apparaît clairement que Prométhée soutient la nouveauté, la splendide civilisation, contre l'apathie, l'ignorance, et peut-être la tyrannie brutale de l'ancien régime, ou plus probablement l'empressement des premiers fondateurs du nouveau régime à se compromettre avec l'ancien et à laisser les choses comme elles sont. L'histoire d'Athènes nous propose des figures qui auraient pu lui servir de modèle. À quelle distance de son modèle se trouvait la création de l'auteur, nous ne pouvons le dire. Mais tout au moins, nous savons ceci. Les Grecs anciens comprenaient déjà le personnage et Prométhée reste, à ce jour, le prototype du leader révolutionnaire, bienfaiteur de l'humanité, téméraire, intraitable, confiant. Eschyle serait allé

plus loin que son modèle, ou ses modèles, et il a créé le *type* dans une telle perfection qu'il subsiste encore de nos jours.

Avec Lear, nous pouvons davantage nous rapprocher des théories de Melville. Lear fut créé au début du XVII^e siècle environ, une douzaine d'années avant la fondation de la Nouvelle-Angleterre. Un nouveau monde émergeait, le monde du libre individualisme, de la conquête sur la nature, de la révolution *sociale* contre la monarchie tyrannique, des *conflits* ouverts sur la distribution du revenu national, un monde dans lequel de nouvelles notions de justice seront défendues et où des explications scientifiques des crimes et des délits seront recherchées. C'est ce dont parlait Lear lorsque, rendu fou par l'injustice, il défia l'orage sur la lande.

Où Shakespeare a-t-il donc trouvé tout cela ? Comment a-t-il concentré tout cela dans un seul personnage ? Tout ce que nous pouvons dire est que l'explication de Melville est aussi bonne qu'une autre, et nous ne devrions pas oublier que parle un grand écrivain. Il a littéralement fallu des siècles avant que le monde moderne ne commence à comprendre Lear. Shakespeare, ayant reçu l'élan initial de l'extérieur, a dû puiser dans sa propre conscience pour trouver les nouveaux sentiments et les nouvelles idées nécessaires qui compléteraient son portrait.

Melville dit plus d'une fois, avec emphase, que ce qu'écrit un grand auteur comme Shakespeare n'est qu'une représentation partielle, inadéquate et appauvrie, de ce qu'il a en tête. Il dit que « deux livres sont en cours », celui que l'auteur voit en esprit et celui qu'il écrit. Le premier, dans son esprit, est « d'une pesanteur d'éléphant », il ne bouge pas à sa simple évocation et « boit [le] sang » vital de l'écrivain. Il est trop « volumineux » et se niche

dans des lieux trop obscurs pour être reproduit avec précision. L'auteur crée donc en lui le personnage et son univers, et en donne le meilleur compte rendu possible.

La réussite d'un grand auteur qui écrit un livre impérissable nous apparaît maintenant dans toute son ampleur. Il crée un univers d'êtres humains et l'environnement qui y correspond. Il a lu et assimilé la façon dont les grands personnages, dans de précédentes situations critiques, ont agi. Il reconnaît une similitude dans leurs émotions. Il peut les utiliser pour servir sa propre composition. Mais ce qui importe dans son œuvre est ce qui est nouveau, et il doit trouver cela en **lui**. Ce **qui nous** importe chez Achab n'est pas sa détermination héroïque. C'est son sens du dessein, son attitude face à la science et l'industrie, sa justification de l'individualité, son attitude envers les hommes qui l'entourent. On ne trouve rien de tel, et il ne pouvait en être autrement, chez Eschyle ni chez Shakespeare.

C'est l'exhaustivité de la création au sein de l'esprit qui semble être la chose la plus étonnante. Tout comme nous pouvons extraire la philosophie, l'économie politique et la théorie scientifique du monde réel des êtres humains, de même nous pouvons, par cet exposé partiel d'un monde inhérent, déduire des théories scientifiques dont l'auteur n'était pas pleinement conscient. Melville a écrit *Moby Dick* en 1851. Pourtant, nous pouvons y trouver aujourd'hui des anticipations de la théorie de Darwin sur les relations entre l'homme et la nature, de la théorie de Marx sur les relations entre l'individu et les structures sociale et économique, de la théorie de Freud sur les forces primitives et irrationnelles qui couvent sous la surface du comportement humain.

Il n'anticipe pas seulement les travaux des scientifiques. Il est lui-même un scientifique des relations humaines. Achab est de la race de Prométhée. Mais il semble que, pour Melville, ce *type* est désormais condamné. Il y a toujours eu de grands hommes pour guider leurs semblables d'une étape de civilisation à une autre, et il y en aura toujours, mais l'époque de l'individu prométhéen même, gardant la maîtrise de ses idées, de ses plans et de la carte du futur, semble bel et bien révolue. Dans le monde des affaires, il ne mène qu'au désastre, ce qui explique peut-être pourquoi, en littérature, il n'apparaît plus du tout.

Le monde de la création d'un auteur est son monde propre, en un sens très précis. Même enraciné dans la réalité, ce n'est pas un monde réel. Jamais aucun homme n'a chassé ni ne chassera une Baleine blanche comme le fait Achab. Aucun intellectuel n'a jamais suivi un individu totalitaire pour quelque blancheur que ce soit. Le grand écrivain s'intéresse aux émotions humaines. Le monde qu'il crée est destiné à représenter des émotions. Celles-ci sont suffisamment réelles. Et il utilisera tout ce qui pourra rendre ces émotions vivantes aux yeux de son lecteur. La Baleine blanche semble infiniment éloignée de l'idée de race supérieure ou de dessein divin. Mais au sein du monde de Melville, le raisonnement, les sentiments, les actes des hommes et leurs conséquences, qui accompagnent cet imaginaire, sont aussi concrets que ceux du monde réel.

Dans la plus grande scène du *Roi Lear*, le vieil homme défie l'orage puis se met à parler comme un prophète inspiré par une vision des trois siècles à venir. Par bonheur, nous sommes presque sûrs de savoir où Shakespeare a trouvé son idée. Quelques mois avant qu'il écrive cette pièce, une tempête

a balayé l'Europe de l'ouest par mer et terre et a causé plus de dommages que l'on n'en avait jamais vus de mémoire d'homme. À l'époque de Shakespeare, l'idée d'une nature donnant sa bénédiction aux hommes faisait intégralement partie de leur philosophie de la vie, de leur conception du monde. Dans *Hamlet*, déjà, Shakespeare avait peint le portrait d'un homme dont la personnalité était en conflit avec le monde dans lequel il vit. Avec *Lear*, Shakespeare va pousser l'idée jusqu'à sa conclusion logique. L'orage devient le symbole d'une nature qui, loin d'être bénéfique, se retourne contre l'homme et détruit sa civilisation. Shakespeare s'en empare et trouve le parfait repoussoir qui dramatisera les souffrances, le défi et la vision de Lear. L'imagination de Shakespeare fut si impressionnée par la tempête qu'il l'utilisera encore dans une autre pièce, *Macbeth*, écrite à la même époque. Les références à cette grande tempête ne font aucun doute.

C'est le même procédé que semble avoir suivi Melville pour *Moby Dick*. Jeune homme, il avait été très impressionné par l'histoire d'une baleine qui s'était retournée contre ses poursuivants avant de fracasser leur navire. Les années passent, et il se lance dans l'écriture de *Moby Dick*. Le personnage central est Achab, avec son dessein. Mais Melville doit lui trouver une opposition. Il la trouve en Mocha Dick, cette baleine réelle, un monstre gigantesque qui a poursuivi ses chasseurs en vue de leur livrer un combat mortel. Ainsi, la baleine, source traditionnelle de richesse et de puissance pour les hommes à cette époque, devient, sous la forme du malveillant Mocha Dick, le symbole d'une civilisation, non plus bienfaitrice mais qui s'est retournée contre l'homme.

Une fois que l'écrivain a trouvé ses personnages et leur environnement, alors ce monde domine tout, lui-même inclus. Structure, style, idées et phrases s'intègrent à cette création ou en surgissent. Par commodité, nous avons parlé de personnages, puis d'environnement, ici de réalité, là de logique d'imagination. Mais dans ces grandes œuvres novatrices, ces choses ne sont pas plus distinctes l'une de l'autre que, dans le monde réel, l'activité politique de l'homme ne l'est de sa personnalité. Le monde de l'artiste est une totalité et son effet sur le lecteur est destiné à être total. Achab, par exemple, est rongé intérieurement par ses spéculations sur la nature de l'univers et ses plans scientifiques de capture de Moby Dick. Et cela nous est montré physiquement sur sa personne, à travers les lignes de pensée dessinées sur son front qui sont constamment signalées au lecteur. Plus encore, en deux autres occasions dramatiques, d'abord Melville puis Achab lui-même font référence au fardeau d'innombrables misères endurées par les hommes, depuis l'époque d'Adam, qui pèse sur le dos d'Achab. Ses mots méritent d'être répétés : «Je me sens faible à mourir, voûté, bossu, comme si j'étais Adam titubant sous le poids des siècles entassés depuis le temps du paradis. »

Vingt-cinq fois au moins dans ce livre, depuis le chapitre de son apparition jusqu'aux dernières pages où il détruit le *Pequod*, Moby Dick nous est décrit avec insistance comme une baleine au front ridé avec une bosse sur le dos. Ce sont là, ajoutés à sa blancheur, ses traits distinctifs. Ainsi, petit à petit, il nous vient à l'esprit que Moby Dick est l'incarnation physique de la crise intérieure d'Achab. Sa détermination à tuer Moby Dick est sa détermination à tuer les démons qui le torturent. Mais, dans

le même temps, Melville reste très clair sur le fait que Moby Dick n'est rien qu'un gros poisson dans la mer. C'est cet insensé d'Achab qui en fait un symbole fantastique. De même, l'effet maléfique de cette blancheur que ressent Ismaël est porté par sa vision d'un monstre blanc sur terre.

Si, au sein de ce monde, l'écrivain sent que des personnages ou des événements sont nécessaires pour rendre sa conception plus logique, il les créera, souvent même en contradiction avec la pratique ou le bon sens ordinaires. Il est guidé par un seul fait—son monde en a besoin. L'auteur de ce livre a le sentiment que c'est de cette nécessité que sont nées des figures comme Quiqueg, Daggou et Tashtego.

C'est le type de monde créé par un grand écrivain. Ce sont les effets qu'il cherche, et les moyens qu'il utilise pour les atteindre. C'est là son livre, sa propre création, et c'est au moyen du front ridé de la baleine et de sa blancheur, au moyen du pavillon qui s'éployait sur le cœur de Tashtego en s'épanchant dans l'espace, que Melville dit ce qu'il a à dire.

Et pourtant, cette création très intensément personnelle est façonnée non seulement à partir de l'environnement social général mais aussi de la nationalité de l'auteur. Melville nous confirme sans équivoque que son thème est la civilisation mondiale. Eschyle était, dans chacune des lignes de son œuvre, un Athénien du V^e siècle av. J.C. De même, Shakespeare était un Anglais élisabéthain, et Melville est le plus américain de tous les écrivains. Ce n'est pas seulement son personnage original qui prend racine dans le monde extérieur. Il y prend lui-même racine. Nous avons essayé de le montrer à travers la brève esquisse biographique et notre tentative de suivre

le développement de son esprit. Mais les racines sont plus profondes.

Nous avons donné des exemples de la méthode strictement scientifique de Melville pour choisir et définir son thème. Tout dans *Moby Dick* est basé sur ce principe. Du premier au dernier chapitre, son plan est tracé et exécuté dans Tordre, énoncé article par article, comme un connaissance maritime³². Dès qu'il en a fini avec un sujet, il passe au suivant. Il classe constamment. Du chapitre I au chapitre XXII, il décrit le pays. Le chapitre XXIII décrit le dessein du voyage et l'humanité en général. Les chapitres XXV à L décrivent les hommes à bord et Moby Dick. Les chapitres LI à XCV sont presque entièrement consacrés à l'équipage. Le chapitre XCVI décrit les fourneaux et la chute d'Ismaël. Deux chapitres plus tard, nous avons l'arrimage et le nettoyage, puis au chapitre suivant, XCIX, «le Doublon», où il cite à nouveau tous les personnages lors d'une revue systématique. Les chapitres C à CXXXII les montrent tous en mouvement, et de nouveaux sont introduits. Par la suite, chaque chapitre obscurcit l'atmosphère et nous rapproche de la catastrophe. Les trois derniers chapitres décrivent la chasse. Auparavant, Melville a régulièrement intercalé des chapitres décrivant des bateaux qui croisent le *Pequod*, pour rapporter une facette du monde extérieur ou pour accentuer la tension sur le navire d'Achab, ou les deux à la fois. Structurellement,

32. En français, « bill of lading » se traduit par connaissance maritime. Il s'agit d'un document de transport émis par le transporteur maritime, mentionnant les informations suivantes: identification des parties, du navire et des ports d'embarquement et de déchargement; description des marchandises (nom, quantité, poids, volume, autres spécifications); signature du transporteur.

Moby Dick est un des livres les plus méthodiques au monde, au sens sociologique du terme. C'est la marque d'un homme formé par une civilisation dans laquelle, depuis sa fondation, l'édification et la classification objectives des choses matérielles dominant la vie et la pensée à un degré beaucoup plus important que dans n'importe quel autre pays moderne.

Une fois posé son plan de base systématique, Melville déploie son style avec toute l'exubérance américaine et un insatiable intérêt pour tous les aspects de la vie. L'histoire ancienne et moderne, la théologie, la mythologie, la philosophie, la science, il s'empare de tout et l'utilise à ses fins. Il a en tête les rythmes majestueux des grands prosateurs anglais et peut en créer de nouvelles variations. Mais au sein même de ces rythmes, il reste incurablement familier et discursif. Parfois, certains discours d'Achab sonnent légèrement creux. Toutefois, Melville réussit à harmoniser le style anglais classique et l'aisance de la civilisation américaine, ce qui n'a jamais été accompli ni avant ni depuis. Il pouvait faire tout ce qu'il voulait, et était capable, quasiment sur la même page, de concilier sans effort les styles les plus contradictoires.

Enfin, il était américain, non seulement en termes de structure et de style, mais aussi par le plus profond contenu de son grand livre. Personne ne peut vraiment dire avec précision quelles influences ont formé l'imagination d'un écrivain novateur. Mais la période à laquelle Melville écrivait était une des plus étranges de l'histoire des États-Unis. D'un côté, la majorité de la nation au Nord, désorientée, rompait ses vieilles amarres, cherchant avidement de nouvelles bases pour un sens de la communauté. De l'autre — quelques-unes

des personnalités les plus égotistes et individualistes que le pays ait jamais connues. Quelques hommes de cette époque, Stanton, secrétaire à la Guerre, Thaddeus Stevens, William Lloyd Garrison, étaient des hommes d'une force de caractère tumultueuse, sans équivalent dans l'époque contemporaine. Les vies des généraux Grant, Sherman et Sheridan font également d'étranges lectures³³.

La guerre de Sécession a mis fin au tourment de la nation. Les gens se sont retrouvés dans la formation du Parti Républicain, et la lutte pour l'unité du pays. Les grands individualistes ont vu leurs efforts disciplinés ou stimulés par la guerre elle-même. Mais il est évident que, dans son impitoyable exploration du problème de la personnalité individuelle ainsi que dans sa recherche pour un nouveau fondement de la communauté, Melville écrit sur une Amérique qu'il connaît. À la fin de la guerre de Sécession, au retour à la vie normale, Melville était oublié. Il a été redécouvert quand a surgi une crise en 1914, à l'échelle mondiale cette fois.

Si cet auteur essentiellement américain endosse désormais le statut d'écrivain le plus représentatif de la civilisation moderne, c'est la conséquence d'un attrait et d'une attention toujours plus vifs portés à la période à laquelle il écrivait, celle qui a précédé la guerre de Sécession. Cette période a orienté le monde dans lequel nous vivons. Dans notre monde, un monde de guerres, nous négligeons le fait que la guerre de Sécession

33. Edwin Stanton et Thaddeus Stevens étaient des hommes politiques ; l'un du parti Démocrate, l'autre du parti Républicain. William Lloyd Garrison était un journaliste et réformateur abolitionniste. Les généraux Grant, Sherman et Sheridan faisaient partie de l'armée de l'Union lors de la guerre de Sécession.

fut la première grande guerre des temps modernes. Les grands Américains d'alors savaient que quelque chose n'allait pas, quelque chose de plus profond que l'esclavage, mais leur tâche était compliquée dans la mesure où ils vivaient en démocratie et en république, et qu'ils n'avaient pas à lutter contre une monarchie ou une aristocratie de propriétaires terriens. Ils ont sondé d'étranges lieux, mais bien souvent ne comprenaient pas vraiment ce qu'ils y trouvaient. Il n'y avait pas eu de précédents. C'est seulement aujourd'hui, alors que démocraties et républiques doivent à nouveau revoir leurs fondements, que les œuvres de Poe, Hawthorne, Whitman, Garrison, Phillips et Melville peuvent être pleinement comprises. Melville domine aujourd'hui de très haut ses compatriotes, et la soif du monde à se comprendre soi-même est telle, que le temps est proche où chaque homme le reconnaîtra pour ce qu'il est — un écrivain dans la grande tradition d'Eschyle et de Shakespeare, et l'interprète sans égal de l'époque dans laquelle nous vivons, son passé, son présent et son avenir incertain.

CHAPITRE VII
« UNE CONCLUSION AUSSI NATURELLE
QUE NÉCESSAIRE »

Ce que l'écriture de ce livre a appris à son auteur est l'indissociabilité de la grande littérature et de la vie sociale. J'ai lu Melville pendant les grands événements historiques de ces sept dernières années, et sans eux je n'aurais jamais pu montrer, comme je crois l'avoir fait, que son œuvre est plus vivante aujourd'hui que jamais depuis sa parution. Jusqu'ici, pourtant, je n'ai fait de références contemporaines qu'à des événements de portée mondiale. Il reste une tâche à accomplir, celle de l'estimation directe des rapports que peut avoir ce grand Américain avec les conditions actuelles du pays qui l'a produit.

J'ai donné des conférences sur Melville pendant trois saisons, en divers lieux des États-Unis, devant des audiences de toutes sortes, en présentant la plupart des idées générales développées ici. Ce qui en résultait, était l'empressement de tous les types de public à en débattre, parfois avec passion, comme s'il s'agissait d'un écrivain contemporain. J'envisageais depuis longtemps d'écrire un livre sur Melville. Je me suis décidé à l'été 1952, et ai commencé à négocier avec les éditeurs. Quelle forme aurait-il pris si je l'avais écrit selon le projet d'origine, je ne sais pas. Mais ce qui importe est que je ne suis pas un citoyen américain et, alors que j'étais sur le point de l'écrire, je fus arrêté par le gouvernement des États-Unis et envoyé à Ellis Island pour être expulsé.

Mon cas est resté en suspens pendant presque cinq ans. Il passait désormais en jugement, et un certain temps s'écoulerait encore avant d'aboutir à une décision finale. J'ai donc commencé à écrire une partie de ce livre sur l'île, et ce qui n'y fut pas écrit y fut conçu et longuement médité. J'en suis finalement venu à la conclusion que cette expérience a non seulement façonné ce livre mais qu'elle est aussi le commentaire le plus réaliste qui puisse être donné sur la validité des idées de Melville aujourd'hui.

J'anticiperai sur une de ces idées en particulier. Melville a bâti sa structure gigantesque, une image du monde civilisé, en utilisant un navire, et un équipage d'environ trente hommes, pour une grande part isolés du reste du monde. J'en étais là, prêt à écrire, lorsque je fus soudainement transporté sur une île isolée du reste de la société, où les administrateurs, les fonctionnaires et les officiers américains chargés de la sécurité contrôlent les destinées d'environ un millier d'hommes, de marins, d'« isolés », de renégats et autres parias venus des quatre coins du monde. C'était comme si le destin me donnait l'unique opportunité de tester mes idées sur ce grand écrivain américain.¹

I

Je fus placé, dès l'heure de mon arrivée, dans une pièce spéciale pour prisonniers politiques, dont les seuls occupants étaient cinq communistes. Le lecteur de ce livre sait ce que je pense des communistes. Mais cela dépassait le cadre de mes simples

opinions. J'avais exprimé des idées radicales, et cela m'avait déjà causé bien des ennuis, les communistes me connaissaient personnellement comme leur ennemi ouvert et déclaré. J'ai écrit et traduit des livres contre eux, qui ont été publiés en Angleterre, en France et aux États-Unis. Ils me connaissaient bien et savaient tout de moi ou, si ce n'était pas le cas, allaient bientôt le savoir. Je savais aussi tout d'eux. Je connaissais leurs antécédents, les meurtres d'ennemis politiques. En particulier, je me souvenais du sort d'un de mes amis qui avait été emprisonné avec eux en France par le gouvernement de Vichy. À la chute de ce dernier, ils l'avaient assassiné.

Le ministère de l'Immigration connaissait ma position envers les communistes. Pourtant, ils m'avaient placé là, avec eux, dans la même pièce, où nous devons vivre et dormir ensemble. Au début, je ne savais que faire. J'aurais pu protester, mais si ma protestation était rejetée, les communistes en auraient certainement eu connaissance, comme ils apprennent tout, et j'aurais alors dû les affronter ouvertement, en opposition déclarée. Je n'étais pas stupide au point de penser qu'ils m'assassineraient. Mais s'ils le voulaient, ils pouvaient me rendre la vie insupportable. Il n'est nul besoin de dire au lecteur de ce livre combien me répugne profondément tout ce qu'ils représentent.

J'étais conscient de leur passé meurtrier, non seulement envers leurs ennemis déclarés et de longue date, mais aussi entre eux, et j'étais, dès cet instant, tout aussi conscient du fait qu'à l'avenir, mes semblables et moi-même, nous pourrions être à leur merci dans un camp de concentration, condamnés par le gouvernement qui nous avait mis là. Très vite, comme

cela arrive souvent aujourd'hui, ces idées ont pris vie. Peu de temps après, la presse et la radio annonçaient jour après jour les bévues reconnues du gouvernement américain dans son traitement des prisonniers sur l'île de Geoje-do³⁴. C'est alors que j'ai commencé à prendre conscience que ce qui nous arrivait sur Ellis Island était, en miniature, une très nette et directe manifestation de ce qui avait lieu dans le monde à grande échelle.

Je crois que, pendant un jour ou deux, les communistes ne savaient pas quelle attitude adopter avec moi. Il semblerait qu'ils m'aient suspecté un moment d'être un mouchard. Sur le qui-vive, je les voyais murmurer et se consulter. Toutefois, ils sont finalement venus à la conclusion qu'ils me traiteraient comme un compagnon de cellule. Et c'est ce qu'ils ont fait, avec cette minutie et cet esprit scrupuleux qui les caractérisent sur chaque ligne de conduite adoptée. Je restais sans cesse sur mes gardes, mais je n'ai vraiment connu qu'un seul mauvais moment: ce jour où l'un d'eux m'annonça que son ami, William Patterson, venait lui rendre visite dans l'après-midi. Je connaissais ce Patterson, un calomniateur renommé, communiste politicard et fourvoyeur du peuple nègre, et qui m'avait anciennement calomnié. Mais il est venu et est reparti sans que rien ne se passe.

34. Sur l'île de Geoje-do, en Corée, se trouvait un camp où furent emprisonnés les prisonniers de la guerre de Corée. Plus de 170000 communistes et non-communistes y furent détenus de décembre 1950 à juin 1952. Confinés dans des enclos contenant jusqu'à 6.000 hommes, et mal surveillés, les prisonniers nord-coréens et chinois furent dispersés à l'aide de chars d'assaut après qu'ils eurent capturé le commandant du camp et lui eurent extorqué un « aveu » de traitement inhumain en juin 1952.

Les fonctionnaires du gouvernement, et ces intellectuels qui pensent tout savoir (la plupart d'entre eux dominés par la peur due à leur association passée avec les communistes), devaient croire ou feindre de croire que mes ennuis avec les communistes ne les concernent pas. J'espère que les événements de Geoje-do, et les négociations à Panmunjeom³⁵ qui ont si longtemps mis à rude épreuve les nerfs du monde entier, leur ont appris à voir les choses différemment.

Je n'ai pas appris en lisant Melville que les communistes sont des hommes de dessein. Mais Melville m'a fait comprendre combien vaste est ce dessein, sa profondeur, sa portée, sa flexibilité, ses racines historiques profondes, la faiblesse de toute opposition qui ne serait pas animée par des sentiments aussi sûrs et aussi forts. Je pensais comprendre alors tout cela, je me trompais. Au cours des semaines suivantes, j'ai vu un de ces communistes agir avec grande conviction comme le défenseur du peuple sur Ellis Island, contre les cruautés et les inhumanités de l'administration. Ces communistes sont venus me soutenir lorsque j'étais malade et alité, incapable de bouger un doigt pour me protéger moi-même. L'un d'eux, bien que prisonnier, dominait tout l'étage où la grande masse des prisonniers était détenue ; il a éconduit les autorités administratives à plusieurs reprises, et même le FBI, sollicitant son opinion sur ce qui n'allait pas à Ellis Island, était à ses pieds.

35. Panmunjom est un village abandonné sur la frontière entre la Corée du Nord et la Corée du Sud, où l'armistice fut signé le 27 juillet 1953 entre la Corée du Nord et la Chine et l'Organisation des Nations Unies. Celui-ci mit fin officiellement à la guerre de Corée, bien que la Corée du Sud n'ait jamais signé cet armistice et que les deux parties sont ainsi toujours techniquement en guerre, aucun traité de paix n'ayant été par ailleurs ratifié.

En quatre mois passés sous la garde des autorités d'Ellis Island, j'ai davantage appris sur le communisme mondial et la façon de le combattre que lors de toute autre période de ma vie. Armé et fortifié comme je l'étais, je pouvais voir sous forme concentrée ce contre quoi se dresse la civilisation moderne. J'aborderai mon expérience personnelle plus loin.

Les prisonniers politiques sont isolés du reste des prisonniers dans un coin du bâtiment, et à l'opposé de cette pièce se trouve une autre pièce où sont placés les prisonniers psychiatriques. J'ai vu là un bon nombre d'hommes. La plupart d'entre eux ne sont probablement pas des cas psychiatriques. Ce sont des hommes qui, pour autant que j'aie pu en juger, sont à bout de nerfs, excédés par les difficultés de la vie et le désespoir de parvenir enfin à s'introduire aux États-Unis ou à éviter l'expulsion. Mais l'hôpital dédié aux occupants d'Ellis Island est l'Hôpital des Services de Santé Publique des États-Unis à Stapleton sur Staten Island.

L'actuelle infirmerie sur Ellis Island n'a ni le personnel ni l'équipement adéquats pour traiter les maladies graves. Les patients doivent être transférés. Les autorités de l'île abandonnent donc simplement les cas nerveux dans cette pièce. S'ils deviennent tapageurs, on peut toujours leur administrer un sédatif, par absorption ou piqûre.

Le communiste, que j'appellerai M, a littéralement pris ces hommes sous sa protection. Il leur parle, et ils sont contents d'avoir quelqu'un à qui parler. Il regarde comment mangent ces infortunés, comment ils dorment, il suit l'évolution de leur maladie et, quand il en a l'occasion, a toujours un mot, un renseignement ou un conseil à leur donner à leur sortie de l'unité

psychiatrique. Parfois, il enfreint le règlement, ou persuade un gardien sympathique et il les emmène, eux qui restent cloîtrés pendant plusieurs jours, en promenade sur la petite parcelle de gazon où nous sommes autorisés à marcher. Il leur fait faire les cent pas, leur donne un délai pour s'asseoir au soleil, puis les ramène à l'intérieur. Je l'ai vu élever la voix, sous la colère, à la vue de l'aspect répugnant d'un homme, après plusieurs jours de négligence, l'emmener à la salle de bains et lui donner lui-même un bain. Parmi les cas dont il m'a parlé, ou ceux que j'ai vus moi-même, il y a les suivants :

L'un d'eux est un soldat canadien, transféré en psychiatrie depuis que, un jeudi soir, il a jeté au sol son assiette de spaghettis bolognaise. Sur le moment, il semblait dangereux. M, en toute confiance, lui a rendu visite. Il en rapporta que ce soldat avait perdu sa femme, d'origine italienne. Chaque jeudi, elle lui cuisinait des spaghettis en sauce. Sur l'instant, à la vue de l'assiette, il a perdu le contrôle de ses nerfs déjà surmenés. Le plus remarquable, néanmoins, est qu'il s'est excusé auprès de M pour son comportement. Il se sentait responsable envers lui, en un sens. Je doute qu'il ressente cela envers qui que ce soit d'autre dans ce bâtiment.

Un autre cas est celui d'un Irlandais, que j'ai bien connu car il a passé un certain temps à l'hôpital avec moi. Son cas est sérieux. Il est mentalement instable et sa main droite a été gravement endommagée dans un accident. Apparemment, des milliers de dollars lui sont dus en dédommagement. Il prétend, cependant, avoir été dénoncé aux autorités de l'Immigration en tant qu'étranger, pour être expulsé du pays avant que ne lui soit versé son dédommagement. Il a été envoyé à l'hôpital mais

ne s'est pas adapté à la routine. Il a été renvoyé sur Pile et s'est retrouvé en unité psychiatrique. M lui est venu en aide. Les prisonniers politiques sont brièvement autorisés à se rendre dans la grande pièce où les autres prisonniers passent la journée, afin de téléphoner ou faire des achats à la cantine. J'ai vu M aller vers l'Irlandais, lui parler et l'emmener dans le couloir vers un coin tranquille. Il dit être capable, selon l'apparence générale de John, de prédire ses crises et de les prévenir.

Il n'y a pas seulement des patients psychiatriques. U y a un vieil homme de soixante-dix ans en voie d'expulsion. Il n'a plus de dents. Quelque part sur le long parcours administratif, sa demande de dents a été rejetée. La nourriture qu'il mange est celle qu'il reçoit. Il en résulte de terribles crises de constipation. Après quelques allées et venues, il a obtenu un suppositoire. Le vieil homme ne pouvait le prendre. Il s'est tourné vers M. M, d'une manière ou d'une autre, a manœuvré lui-même dans les quartiers du vieil homme et a accompli l'opération.

M s'intéresse aussi à la situation des jeunes hommes. Si des mineurs sont placés dans les mêmes pièces que les homosexuels et les criminels, M proteste violemment. S'il ne peut joindre des responsables, il en parle aux gardiens. Il m'a raconté un cas remarquable. Il s'était pris d'amitié avec un jeune homme se déclarant Italien, en voie d'expulsion. Ce garçon s'est en fait révélé être un petit Américain effrayé de Cleveland qui avait fugué et ne savait que faire. Les rouages de la loi et l'insensibilité de l'administration, à eux seuls, ont manqué d'expulser ce citoyen américain.

Parfois, le tragique tourne au comique. M est un Juif, né en Russie. Mais il est arrivé ici à l'âge de douze ans, et s'il est un homme qui a bien toutes les caractéristiques du type social

américain, c'est lui. La nourriture sur Pile est rude et, en quelques semaines, il avait perdu plusieurs kilos. Après consultation de l'administration, il a été décidé de le laisser manger dans la cuisine juive, tenue par une organisation juive orthodoxe pour leurs coreligionnaires. La nourriture y est légèrement meilleure. Dès lors, M redevenait un Juif. La fête du Yom Kippour de 1952 approchait, et les Juifs voulaient tenir un office religieux. Mais la règle veut que, pour y être autorisé, il faut compter un minimum de 10 hommes partageant cette religion. Ils étaient neuf Juifs, et M était le dixième. Celui-ci déclara alors qu'il les rejoindrait à la condition qu'ils acceptent son protégé, un patient psychiatrique, juif aussi. Ils ont essayé de protester mais M était inflexible. « Si vous voulez que je vienne, vous devez le prendre aussi ; il va très bien. » Finalement, M a eu gain de cause. Un garde a promis de se tenir prêt. Et ainsi, le patient psychiatrique a été lavé et astiqué, et s'est rendu avec M à l'office.

On imagine le résultat de tout cela. Bien qu'il lui soit impossible de se mêler davantage à l'ensemble des hommes, en prison on apprend à communiquer. Il a acquis parmi eux une réputation formidable. D'une manière ou d'une autre, il parvient toujours à conseiller les prisonniers qui se sentent perdus. Je connais au moins le cas d'un homme, parfaitement innocent, arrêté arbitrairement, que M a sauvé *in extremis* par ses conseils. Je suis sûr qu'il y en a eu d'autres. Je pourrais aussi raconter des cas de flagrante injustice qu'il a combattus sur de longues périodes mais perdus.

Cela dit, il faudrait être aveugle et sourd pour ne pas voir que, quels que soient les tenants et les aboutissants de chaque cas particulier, nous avons là, devant un auditoire spécialement

sélectionné, une puissante démonstration du communiste, de l'homme de dessein en action. Les autorités ont beau demander à M : mais qu'est donc cet homme pour vous, pourquoi intei> venez-vous dans tout cela? Sa réponse, selon ses dires, reste la même : «Je le fais parce que je suis un être humain. La politique n'a rien à voir avec cela. Je ne peux rester assis et laisser faire les choses. » M mène ses protestations avec grande discrétion, car après tout c'est un prisonnier. Parfois, quand on l'appelle au téléphone ou qu'il discute d'une affaire le concernant, il saisit l'occasion d'évoquer le cas d'un pauvre prisonnier sans aide. Et il est prêt, si besoin est, à prendre des risques. Il connaît et a évalué-pratiquement chaque gardien et surveillant des lieux, et il sait comment et quand leur parler.

Le paroxysme fut atteint juste avant ma sortie d'Ellis Island, en liberté sous caution. Une série de ses articles avait paru dans la presse communiste, relatant tous ces cas de flagrante injustice. Tout le monde pouvait les lire. Personne ne pouvait les contester, car tous les faits étaient relatés, écrits avec l'autorité de quelqu'un qui était présent sur les lieux. Il m'a dit que les articles seraient traduits et paraîtraient dans la presse communiste étrangère. Si les Américains ignorent ces choses, à leurs risques et périls, ce ne sera pas le cas à l'étranger. Quoi qu'il en soit, un jour, j'ai vu M très occupé sur sa machine à écrire ; et peu de temps après*, il me remettait la copie carbone d'un rapport sur Ellis Island écrit, comme il m'en informa, pour le FBI. Que ce fut à cause de la pression ressentie par le ministère de la Justice suite aux répercussions de ses articles ou pour une autre raison, un agent du FBI était venu demander à M de préparer un rapport sur les conditions de vie dans l'île. M avait accepté volontiers, avait écrit

son rapport et l'avait envoyé. Il en avait aussi donné une copie au chef de service du Département de Détention. Enfin, il demanda la permission à un surveillant d'en donner une autre copie à sa femme venue en visite, afin qu'elle la remette à son avocat. Ce qui s'est passé est typique de l'administration et de ses relations avec M. Le surveillant a d'abord refusé. M lui a simplement dit : J'ai envoyé un rapport au FBI, à leur demande ; j'ai donné une copie au chef de service du Département de Détention; pourquoi ne puis-je en donner une à mon avocat? Le surveillant bredouilla, puis céda et M remit une copie à sa femme. Peu après, j'ai vu le surveillant qui parlait à M. Il s'excusait.

C'est le ministère de la Justice qui mène la lutte contre le communisme. Et, malgré tous ses officiers et ses gardiens armés, ses verrous et ses barreaux, ses murs épais et sa puissance, il avait été moralement battu par un seul communiste à plusieurs reprises.

Les conséquences en furent d'une grande portée. M revendiquait ne pas céder à la propagande politique sur Ellis Island, et de ce que j'en ai vu, c'est vrai. Mais il n'en avait pas besoin. La plupart des hommes qu'il a aidés, ainsi que ceux qui l'ont vu faire, lui ont dit qu'aussitôt rentrés chez eux ils rejoindraient le Parti communiste. Il leur répondait de rester prudents, que rejoindre le Parti communiste n'était pas une chose à faire par emportement, qu'ils pouvaient nuire à la fois à eux-mêmes et au parti, que tel acte devait se faire avec considération. Je sais, par exemple, qu'un jour un Sud-Américain, aigri et peu recommandable, avait craché au lever du drapeau américain, et M l'avait sévèrement réprimandé.

Peut-être que sa plus grande réussite est à compter parmi le personnel d'Ellis Island, les gardiens eux-mêmes. Ces hommes

sont de tous *types* (je parlerai d'eux plus loin). Mais tous ceux que j'ai croisés respectent M pour sa conduite et son intransigeance quant à la décence humaine élémentaire. J'ai pu voir un grand nombre d'entre eux, quelques catholiques irlandais franchement anticommunistes, lui parler de leurs problèmes et des problèmes de l'île. Un jour, certains d'entre eux furent congédiés, selon eux injustement, et tout le personnel entra en effervescence. Entre ceux qui venaient lui dire au revoir et ceux qui venaient lui demander ce qu'il en pensait, c'était comme s'il y avait deux centres sur l'île — à l'étage, le personnel officiel, et en dessous, M, centre d'attraction pour les hommes lésés et désorientés.

Sous mes yeux, M a transformé le ministère de la Justice en une arène où il frappe de grands coups pour les siens, dans ce grand combat en cours pour la domination du monde. U se sert de la tradition américaine contre ceux qui sont censés en être les gardiens. Sur Ellis Island, c'est M qui représente ce que des millions d'Américains chérissent encore comme étant les principes de l'Amérique depuis sa fondation. Il faut avoir une longue expérience du communisme et des communistes pour savoir qu'en réalité, M est un homme aussi fou que l'était Achab³⁶, poursuivant son dessein à travers tous ses actes, avec la flexibilité, l'assurance et le courage nourris par ses convictions. Combien se douteraient alors que, en se pliant à son dessein et lui laissant la charge d'Ellis Island, celui-ci soumettrait les officiers et les hommes qu'il a soutenus à une tyrannie pire que tout ce qu'ils pourraient concevoir? Les fonctionnaires sont l'image

36. Je ne crois pas nécessairement, ajouterai-je, que tous les Achab américains sont inscrits au Parti communiste, ni qu'ils le rejoindront inévitablement. Mais c'est là un sujet qui n'entre pas dans le cadre de ce que j'écris à présent. (N.d.A.)

contemporaine des officiers que j'ai décrits dans ce livre et qui, même s'ils sont compétents, par leur indifférence, leur manque de principe moral ou de conviction, affaiblissent moralement les hommes qu'ils sont supposés diriger. Pourrait-il y avoir quelque chose de plus indigne que le fait de demander à ce communiste ce qui ne va pas sur Ellis Island ? Et qu'il soit en mesure de dire qu'il a agi en être humain, non en communiste ? Telle est l'information qui a été colportée à travers le monde par les milliers d'hommes qui sont passés par Ellis Island en ce temps-là.

Avant de partir, M m'a dit qu'ils avaient décidé de le libérer, même si aucun pays ne l'acceptait. La phrase employée par le gouvernement était, m'a-t-on dit, que sa libération serait «à leur mutuel avantage ».

Je dois dire quelques mots sur mes relations avec M et ses camarades communistes. Dès l'instant où, comme il m'a semblé, ils avaient décidé de m'accepter, leur comportement a été non seulement correct, mais aussi sincèrement amical. Ils m'ont rendu maints services ; si je faisais quelque chose de plutôt stupide, ou qui pouvait être dangereux pour moi, ils me prévenaient. Ils partageaient tout ce qu'ils avaient avec moi. Nous parlions de beaucoup de choses, en nous gardant de certains sujets par mutuel et tacite intérêt, mais parlant très librement d'autres. M est un homme remarquable, ils étaient tous à leur manière des hommes d'un calme et d'un courage indomptables, et un ou deux d'entre eux étaient de plaisants compagnons comme je n'en ai jamais croisé ailleurs. Ily avait bien longtemps que je n'en avais pas croisé avec une telle proximité, et je n'en avais jamais connu de façon si intime et soutenue. Je les ai observés de près (comme, sans doute, eux

aussi m'ont observé). Cette expérience est devenue une part inestimable de l'étude de Melville et de l'écriture de ce livre. Ma relation avec eux a soulevé plusieurs problèmes sérieux, des problèmes que, j'en suis sûr, dix millions d'individus à travers le globe affrontent chaque jour. Je les connaissais, mais ils sont restés loyaux envers moi. J'ai donc décidé d'agir honnêtement envers eux, comme ils l'ont fait. Avant de partir, j'ai demandé à M si, le cas échéant, je pouvais écrire librement sur lui. Il m'a dit ne s'inquiéter aucunement de ce que j'écrirais.

Si je l'ai fait c'est parce que, selon ma propre expérience, le plus grand danger, en traitant avec les communistes, reste la terrible pression que cette connaissance de leur attitude exerce sur vous quand vous les rencontrez sur leur propre terrain, ce qui mène droit à votre propre corruption. Mais les véritables responsables de cette situation sont ceux qui m'ont enfermé avec eux, ceux dont la conduite des affaires m'a poussé dans leurs bras, si ce n'est pour ce que je sais d'eux. Mais tout cela est fini maintenant. Si je devais revenir sur Ellis Island, c'est sous la contrainte qu'on m'emmènerait dans la même pièce qu'eux, et il faudrait m'y maintenir ligoté ou sous les verrous. ^{II}

II

Je parlerai maintenant de mon expérience personnelle de l'île.

J'ai 51 ans, et depuis l'âge de sept ans — peut-être même avant — je souffre de douleurs qui ont finalement été diagnostiquées comme provoquées par un ulcère duodéal. Toutes ces années, chaque fois que les douleurs me reprenaient, j'entamais

d'instinct une sorte de diète et m'en débarrassais ; mais en 1937, ces douleurs ont empiré, j'ai donc passé des rayons X et ai appris avec précision ce qui n'allait pas. En 1938, tandis que je vivais en Angleterre, j'ai été invité à tenir des conférences aux États-Unis. J'ai demandé leur avis aux médecins anglais. Ils m'ont autorisé à m'y rendre, et m'ont préparé une lettre que je devais porter toujours avec moi, pour la montrer à un médecin si je tombais gravement malade ; puis ils m'ont dit de ne jamais me trouver très loin d'un grand hôpital bien équipé. J'ai accepté la lettre et le conseil avec la meilleure des intentions, mais j'étais à peine depuis trois semaines aux États-Unis que je perdais la lettre et oubliais le conseil. J'ai périodiquement subi des crises, dont certaines sérieuses que je surpassais, jusqu'à ce jour de 1942 où je me suis effondré dans un cinéma avec l'estomac perforé. C'est une expérience qu'un homme n'oublie pas. J'ai dû être porté chez moi, puis emmené au Lincoln Hospital et opéré le soir même. J'ai demandé que mon propre médecin me donne les soins et ce fut accepté. On m'informa ensuite que l'opération était si grave et ma condition telle, que nulle tentative ne pouvait être faite d'ôter l'ulcère lui-même. Les docteurs ont simplement colmaté la perforation. Depuis lors, je déroge parfois à ma diète, et quand je me sens bien, il m'arrive d'être négligent, mais je suis conscient de ce qui peut m'arriver. Je suis tout aussi conscient de certaines choses stupides que j'ai faites entre 1938 et 1942, et aussitôt que survient une crise, je me surveille.

Je suis arrivé à Ellis Island le 10 juin, et me suis immédiatement mis à travailler sur ce livre. J'allais assez bien, et pesais 198 livres, peut-être un peu trop. Mon ulcère, pour moi, signifiait

deux choses : de la nourriture, et une bonne condition mentale. On pourrait penser que la situation dans laquelle je me trouvais signifiait inévitablement une mauvaise condition mentale. J'avais plusieurs problèmes sérieux à considérer, mais je les gardais sous contrôle. Le 17 juin, le juge entendit mon cas et réserva sa décision. Il restait du temps pour cela. Tout ce qui m'importait était de finir mon livre.

Mon souci principal restait la nourriture. Je ne souhaite pas en faire une description détaillée. Je pense qu'un pays comme les États-Unis devrait dépenser davantage sur les ingrédients, et soulager ainsi les cuisiniers d'avoir de si pauvres viandes à travailler et en si petites quantités, ce qui les contraint à préparer du chop suey, des boulettes de viande fortement épicées, des sauces à la viande de même acabit, des sardines à l'huile de soja, etc. C'était très difficile pour moi, particulièrement à cause de ce que je mangeais depuis mon opération. Mais Ellis Island n'est pas une station de plaisance. Je n'avais pas l'intention d'y vivre en permanence, et je savais de longue expérience que si je voulais me sentir bien, et faire mon travail, je devais éviter deux choses : m'inquiéter de ma situation et risquer un blocage alimentaire. Je mangeais de bon cœur. Un de mes compagnons de cellule communistes m'avait dit de faire plus attention avec cette nourriture. Mais j'étais décidé à majiger. La seule chose que j'ai demandée au médecin a été la permission d'avoir un supplément de lait à cause de mon ulcère. Il a accepté en disant, comme la plupart des médecins, que j'en savais sûrement davantage que lui sur cet ulcère.

Quiconque se souvient de ces semaines-là, sur l'île et en dehors, affirmera que j'étais de très bonne humeur. J'avais demandé et reçu la permission, auprès du Chef de Détention,

d'envoyer mon manuscrit pour qu'il soit tapé à la machine. Lui, m'avait demandé, de le soumettre à l'examen. Ce que j'avais fait. Des relations de travail s'étaient instaurées avec les communistes. Le fait est que j'ai étonné de nombreux observateurs en m'asseyant à une table, en y travaillant jusqu'à douze heures par jour, jour après jour. J'insiste sur ces choses car cela fait partie intégrante de ce que j'ai à dire. Je ne me suis jamais plaint de la nourriture sur Ellis Island. Je ne me suis jamais plaint de rien. Je détournais mon esprit résolument loin de toute interférence des choses que je voyais et entendais.

Mais trois semaines plus tard, je n'en pouvais plus. J'ai dû arrêter totalement d'écrire. Pendant une semaine, je me suis rendu aux repas et n'ai pu manger qu'une bouchée de temps à autre et, parfois même, rien du tout. J'ai lutté ainsi pendant une semaine, ne souffrant l'idée de tomber malade, ne souffrant l'idée du moindre contact avec les autorités plus que de coutume. Je crois que c'était un vendredi à midi, alors que j'approchais du réfectoire, à quelques mètres, que j'ai été frappé par l'odeur du poisson du vendredi, frit dans une sorte d'huile. Je suis resté jusqu'à la fin du repas sans toucher la nourriture.

Le soir même, je sortais avec difficulté de mon lit, et la longue promenade du couloir et des escaliers autour du réfectoire m'était impossible. Si je tombais subitement si malade, c'est parce que j'étais surmené, suite à cet effort pour éviter toute friction.

L'intendant, en charge du chariot avec lequel les gens de l'hôpital étaient nourris, devait passer devant la pièce où je me trouvais. Le médecin traitant n'étant pas de service les week-ends, j'allai voir, le soir du vendredi, le docteur intérimaire et

demandai à être nourri le lendemain par ce chariot. L'infirmière de service informa le docteur que c'était impossible car j'étais un « security patient ».

Le matin suivant, mes compagnons de chambre communistes firent entrer en contrebande quelque chose pour moi en guise de petit-déjeuner. À midi, l'infirmière, une autre infirmière, accepta de me nourrir avec le chariot. Mais dans la nuit, l'infirmière de la soirée précédente refusa encore de me nourrir. Elle disait maintenant qu'elle n'en avait pas l'autorité. J'avais alors l'esprit confus, car après tout j'étais resté pratiquement une semaine sans nourriture. Les communistes m'ont dit plus tard qu'ils avaient fait la déclaration unanime de ne plus manger tant que je ne serai pas nourri. Un surveillant, cependant, se donna la peine de vérifier si j'avais à manger, et ceux d'entre nous qui le connaissent savaient qu'il en aurait fait autant, même sans la menace des communistes.

Tout médecin, infirmière ou patient ulcéreux connaît les conséquences physiques de tant d'agitation, d'autant plus lorsque se succèdent souvent les phases de détérioration et de rétablissement d'une crise d'ulcère. J'étais déjà dans un piètre état. Je savais ce qui n'allait pas chez moi. Si j'obtenais une nourriture décente, j'espérais être capable d'éviter la crise et me rétablir en quelques jours. Je le pouvais, je l'avais déjà fait et je pense que j'aurais pu réussir, motivé par l'idée de me remettre au travail. Mais c'était impossible avec du lait uniquement. Vous pouvez vivre avec du lait pendant un temps, mais ce régime exige que vous restiez au lit, au calme et que l'on fasse tout pour vous. Mais je ne désirais rien demander ici. Lundi matin, par conséquent, j'appelai mon avocat et lui demandai

de voir si un arrangement était possible pour obtenir un peu de nourriture. Mon avocat entra en contact avec les autorités et on lui répondit que je devais voir le médecin.

Commença alors un cauchemar de quatre semaines. Je serai aussi bref que possible. Le lecteur, je l'espère, sera patient. Je connais un peu l'histoire de notre époque. J'ai lu ce que les hommes ont traversé pendant des années dans les camps de concentration nazis. Je sais ce que des millions de personnes ont enduré et endurent encore dans les prisons et les camps de travail de l'autre côté du rideau de fer. J'ai lu des choses sur ces années de torture qu'ils ont traversées et traversent encore dans les camps de concentration et les prisons de Russie. Pas un seul mot ici ne laisse entendre qu'Ellis Island est un camp de concentration nazi, un camp de travail russe ni rien de ce genre. Aux personnes, malheureusement rares, qui ont assimilé ce que tout cela signifie pour une civilisation moderne, il pourrait paraître qu'écrire sur ces quatre semaines n'est que l'emphase d'une plainte personnelle mineure. Mais cela implique davantage. Le ministère de la Justice des États-Unis est impliqué. L'attitude des États-Unis envers les étrangers est impliquée. Pour ma part, j'avais un avocat, j'avais des amis, j'avais des gens pour m'aider, alors que des milliers de personnes passées par Ellis Island n'avaient rien de cela. Et pour finir, le personnel d'Ellis Island et les citoyens américains qui y travaillent sont eux aussi impliqués.

Le médecin, comme tout médecin au monde, savait exactement ce qui n'allait pas chez moi et ce qui devait être fait pour moi. Il avait pourtant déclaré, dès le début, que l'hôpital n'avait pas les aménagements pour traiter un cas comme le mien.

U m'a demandé quelle nourriture j'avais l'habitude de manger dans telles circonstances. Je me méfiais. Je ne voulais pas me mettre dans une position où je pourrais être accusé de réclamer quoi que ce soit. Ainsi, après avoir précisé que ma réponse concernait une question posée sur mon passé, je répondais du bacon frit, de la viande maigre et des légumes hachés. J'ai longtemps vécu en mangeant d'autres aliments. Mais lors d'une crise d'ulcère, ceux-là me sont aussi précieux que l'eau en plein désert. Il m'avait répondu qu'il en parlerait en cuisine. Un jour ou deux plus tard, j'étais admis à l'hôpital. Mais la nourriture y est la même qu'au réfectoire. Quel besoin avais-je alors de m'y rendre. On m'apportait mon repas, mais je ne pouvais toujours rien manger.

Personne n'était venu des cuisines. Entre-temps, mon avocat avait insisté auprès des autorités, et mon médecin avait écrit, disant ce qu'il savait de mon état physique et de mes besoins et faisant part de sa profonde inquiétude. Je vivais de lait, de mie de petits pains et de restes de beurre que j'achetais à la cantine, quand il y en avait et que je pouvais en obtenir à temps, ou lorsque quelqu'un pouvait le faire pour moi. Durant ces quatre semaines, au lieu des vingt-et-un repas hebdomadaires, j'en ai peut-être fait un et mangé quelques restes. Pendant des heures, j'ai souffert d'horribles douleurs d'ulcère. Le médecin m'avait prescrit des pilules pour traiter ces douleurs. Mais j'ai une longue expérience des pilules. Elles vous soulagent d'abord deux heures, puis environ une heure, puis encore moins, et ainsi de suite. Parfois, vers minuit, je prenais une pilule. Deux fois dans la nuit, les médecins de garde me donnaient une piqûre et quelque chose à boire, et je dormais.

Deux semaines plus tard, mon état avait empiré. Je devais manger. Je fendais un œuf à la coque et en gobait le jaune, tant bien que mal. Je mettais le blanc de côté pour m'en faire un sandwich dans la nuit. Encore un mot sur l'alimentation. Depuis mon opération, j'ai souvent des haut-le-cœur, l'estomac vide ou après avoir vomi. Ce qui est terrifiant, car ces spasmes se répètent et rien ne sort. Une perforation se profile. Ce n'était plus seulement la vue et l'odeur de la nourriture qui me dégoûtaient désormais. C'était surtout ces haut-le-cœur qui m'effrayaient car, d'aussi loin qu'il m'en souviennne, cela arrivait après avoir mangé des choses dont je n'avais pas envie.

Et c'est ce qui arriva. Je fais au plus court. Mon médecin, qui connaît tous les détails et me suit depuis des années, avait confirmé mes impressions à l'administration d'Ellis Island et affirmé que, si cela devait continuer, ma santé en subirait des dommages irrémédiables, que ma vie pourrait être en danger. D'aucuns pourraient en douter. J'ajouterai simplement que cette période a duré jusqu'à la mi-août. Nous sommes maintenant en novembre. Je peux m'asseoir tranquillement, ne rien faire et me sentir assez bien, mais je dois travailler pour gagner ma vie, et sous l'effort je prends vite conscience du fait que je suis un homme durement affaibli. Mes mains ont longtemps perdu de leur fermeté. Aujourd'hui encore, il y a des fois où j'ai du mal à guider la nourriture jusqu'à ma bouche.

J'ai raconté ma maladie comme un récit cohérent. Mais il n'y avait pas de cohérence. Je pense **même** que si j'avais été un naufragé sur une île déserte, je **m'en serais beaucoup** sorti. Pour un homme dans ma condition, à cette **sensation**

d'inhumaine persécution injustifiée s'ajoutait celle de devoir mener une bataille permanente et sans fin.

Mon avocat proposa d'envoyer lui-même la nourriture. Les autorités d'Ellis Island rétorquèrent que cela allait à l'encontre du règlement; un comble, dans un lieu où non seulement le règlement mais aussi la loi sont enfreints à volonté. Mon avocat se tourna alors vers M. Shaughnessy, le Directeur Régional de l'Immigration du Port de New York. Sa réponse fut que si je ne m'y plaisais pas, je ne saurais être détenu contre mon gré. Je pouvais partir à tout moment et retourner à Trinidad, où j'étais né, y>boire mon jus de papaye.

Mon avocat expliqua que je n'essaierai pas de m'évader, qu'un arrangement était possible, que je pouvais être confiné dans une clinique sous sa responsabilité. La réponse de M. Shaughnessy fut qu'il allait examiner l'idée avec attention, ou quelque chose dans le genre.

Mes querelles récurrentes avec le médecin et les infirmières étaient pénibles outre mesure. Le médecin disait que le mieux à faire pour moi serait de m'envoyer à l'Hôpital des Marines à Stapleton. Un soir, on me dit donc de ne rien avaler, pas même du lait, et de me tenir prêt pour un examen aux rayons X. Je fus emmené par ferry à l'hôpital, on m'y examina ^cinq minutes et me renvoya. Quatre heures passèrent sans rien manger avant que, sur le ferry, je saisisse l'occasion d'acheter deux sandwiches au jambon que la cantine de l'île n'avait pas le droit de vendre. J'en ai dévoré un sur le bateau, et tout allait bien. Mais lorsque, plus tard, j'essayai de manger le suivant, je ne pus en ingérer que la moitié et le payai amèrement.

Environ à mi-parcours de ces quatre semaines, un surveillant m'appela à son bureau, me disant avoir entendu dire que je n'allais pas bien. Il me demanda ce qui n'allait pas et lui expliquai. Il répondit qu'il ferait ce qu'il pourrait. Mais tout ce qu'il fit fut de venir, le jour suivant, me demander quelle nourriture je voulais. Une nourriture simple, ordinaire, lui répondis-je, et il repartit.

Un jour ou deux plus tard, je demandai un nouvel examen aux rayons X au médecin et lui écrivis qu'en prévision je ne mangerai rien jusqu'à ce que cela me soit prescrit. Une demi-heure plus tard, il m'annonçait que je serai envoyé à Stapleton le lendemain. Je fus alors examiné sous fluoroscope et aux rayons X, mais j'entendis vaguement que le compte rendu n'avait rien relevé de mauvais.

En conséquence, mon médecin me dit qu'il se rendrait lui-même à Stapleton, sur son congé de samedi, pour parler aux autorités. Ce qu'il fit, sans résultats.

Mon avocat était néanmoins décidé à porter l'affaire au tribunal. Comme je le montrerai plus tard, ni mon avocat ni moi-même ne voulions faire une demande de liberté sous caution. Mais il semblait désormais que si je continuais sur cette voie, je finirai par m'effondrer dans un couloir. U fallait faire quelque chose. L'affaire fut portée devant le juge Knox. Des amis au tribunal me dirent qu'il était sévère envers le procureur du gouvernement. Mais une règle du Tribunal d'instance interdit que la liberté sous caution soit accordée par le Tribunal pour un jugement encore en cours. Le juge Knox dit donc qu'il ne pouvait rien faire. Il conseilla à mon avocat de se rendre à Washington pour présenter l'affaire devant le procureur général

McGranery qui, dit-il, est humain, et a le pouvoir de décider d'une liberté sous caution.

La veille, je fus informé à l'hôpital que je devais me rendre à Stapleton. Ainsi, au matin du jour où l'affaire allait être jugée, je me trouvais à Stapleton. Et lorsque l'affaire fut finalement présentée à M. McGranery, celui-ci refusa la libération sous caution, disant que, tant que je me trouvais à l'hôpital, il n'était pas nécessaire de mener l'affaire plus loin.

Je suis resté deux mois à l'hôpital. Durant ce temps, j'étais gardé vingt-quatre heures sur vingt-quatre par trois gardes qui se relayaient toutes les huit heures. La nuit, les gardes s'asseyaient juste devant la porte ou même dans ma chambre. Je n'avais pourtant commis aucun crime. Le gouvernement lui-même avait admis que j'étais une personne de bonne moralité. Néanmoins, ce régime pénal m'était imposé. Mon avocat l'apprit à temps pour protester au Tribunal. Le ministère de la Justice avait certainement le pouvoir de me soulager de cette mesure que j'ai toujours associée aux criminels homicides et fous dangereux. Si quelqu'un n'allait pas tenter de s'évader, c'était bien moi. D'autant moins qu'en faisant cela, je porterais de moi-même un coup très dommageable contre mon propre cas. Mais rien n'y fit.

Une fois admis à l'hôpital, j'étais de retour à la civilisation. Durant les semaines que j'y ai passées, j'ai été soigné sérieusement pour mon ulcère. En quittant l'hôpital, mon estomac se trouvait mieux, et même si les gardes étaient là matin, midi et soir pour rappeler à tous mon statut, ni les médecins ni les infirmières ni les intendants ne prêtèrent attention à ce que signifiait cette présence.

Mais ce qui s'était passé les semaines précédant mon séjour à l'hôpital était un crime inexcusable. Je peux seulement le consigner et dire ce que cela signifie. J'aurai alors fait ce qu'il fallait faire.

1. Le ministère de l'Immigration des États-Unis est aujourd'hui, dans tous ses échelons décisionnaires, infesté d'arrogance nationale.

L'attitude de M. Shaughnessy et de ses chefs de service sur l'île, envers moi comme envers tant d'autres, montre que, pour eux, un étranger n'est pas un être humain. Si un chien avait essayé de me mordre et qu'il se faisait ensuite renverser par une voiture, je le ramasserais et chercherais le chirurgien vétérinaire le plus proche. À la guerre, le personnel du corps médical prend en charge les blessés de leur propre camp comme ceux du camp ennemi. À l'hôpital de la Marine, j'ai été soigné comme un homme malade. Mais à Ellis Island, j'étais un étranger et, en tant que tel, n'avais droit à aucune considération. Mon ulcère n'était pas un secret. Il avait été signalé lors des audiences. Un jour, alors que je me trouvais dans le Maine, le ministère de l'Immigration me convoqua, mais j'étais malade et ne pus m'y rendre. Ils envoyèrent alors un inspecteur dans une vedette des Garde-côtes pour vérifier si je simulais. Ils apprirent, après enquête en ville, que je souffrais d'un ulcère et que j'étais suivi par un médecin. Pas une personne sur l'île qui n'ait vu à quel point j'étais malade. Nombreux sont ceux qui m'en ont parlé. Mais selon M. Shaughnessy, je pouvais rester là jusqu'à la prochaine perforation. Alors, peut-être, serait-il temps de considérer que l'on peut m'envoyer à l'hôpital. Je suis un étranger. Je n'avais aucun droit. Si cela me déplait, je peux

partir. Comment caractériser cela sinon comme barbarie et inhumanité ? Et quelle en serait Porigine, sinon cette arrogance nationale démesurée qui progresse à travers le monde comme une peste ?

2. Le ministère de la Justice viole les principes de justice les plus élémentaires.

M. Shaughnessy avait dit que j'étais libre de partir selon mon bon vouloir, aller « boire mon jus de papaye ». Je n'étais pas détenu, je pouvais partir quand ça me plaisait. La théorie juridique implicite en est que mon statut devant le Tribunal pour un cas de ce genre est un cas de grâce et non de droit.

Ce n'est pas la première fois que des hommes instruits commettent une absurdité instruite, dont ils découvrent, à leur grande surprise, qu'elle est utilisée pour justifier des crimes. S'il n'y avait pas de procédure judiciaire pour les étrangers, si j'avais été arrêté en tant que tel, et si, dans de telles circonstances, le gouvernement m'avait demandé de dire ce que j'avais à dire pour ma défense, alors il aurait été possible de dire, par un semblant de justification juridique, que j'avais mieux exposé mon cas et, quelles qu'en furent les conditions, je les aurais acceptées. Mais je demande au citoyen américain moyen d'y réfléchir. Les lois prévoient qu'un étranger a droit à une audience ; et la décision, si elle est défavorable, peut passer en appel auprès du procureur général. Puis, si l'appel est rejeté, l'affaire peut encore être renvoyée devant la Cour fédérale, si besoin la Cour d'appel, et finalement la Cour suprême. Quelle est donc cette théorie du droit, qui ne comprend pas qu'une telle procédure aurait seulement pu naître dans un pays dans lequel le rôle traditionnel de l'immigrant et la tradition des libertés civiles

©

sont tels que les conditions nécessaires ont été créées pour que l'étranger ait le meilleur procès possible ? N'est-il pas évident que la seule interprétation d'une telle procédure est qu'elle a été instituée dans l'intention de briser des barrières et non de les dresser, de déclarer à l'étranger, aux citoyens américains et au monde entier, que les États-Unis prennent sur eux la responsabilité de considérer celui-ci comme un citoyen potentiel? Peut-on concilier tout cela avec cette déclaration, arrogante et brutale : s'il n'aime pas ce qui lui arrive, il peut retourner chez lui boire son jus de papaye?

En outre, la loi est établie. Un étranger la connaît. Il vit sa vie et arrange ses affaires avec cette procédure à l'esprit. Et tout d'un coup, on l'informe : «Nous ne vous gardons pas ici. Vous avez profité d'un grand privilège. Si vous ne vous plaisez pas à Ellis Island, partez. » Les faits mêmes les plus élémentaires sont contre cette vicieuse violation de la loi. Jamais je n'ai dit, à aucun moment, ne pas me plaire à Ellis Island. Je ne me suis jamais plaint des procédures. Je me suis efforcé d'éviter tout contact au-delà du protocole, comme je l'ai expliqué. Tout ce que j'ai dit fut : je suis un homme malade avec une maladie connue de vous ; je requiers un minimum d'attention médicale. La vitesse avec laquelle ils s'en saisirent pour m'informer que, si je ne m'y plaisais pas, je pouvais aussi bien partir, montre bien ce que tout cela impliquait. En me compliquant ainsi la vie, l'intention était de me saper le moral et me pousser à tout abandonner. Est-ce vraiment là le comportement qu'attend le peuple des États-Unis de son ministère de la Justice ; qu'il se dresse face à un étranger comme un gangster disputant son territoire à un autre gangster?

3. La procédure à laquelle j'ai été soumis est, dans son entier, un exemple classique de stupidité bureaucratique.

En premier lieu, la seule excuse à cela aurait été que je simule ma maladie, dans l'intention de quitter Pîle.

Mais je ne voulais pas de liberté sous caution. Suite au rejet de ma première demande de liberté provisoire, l'affaire fut présentée au juge, et mon avocat me conseilla avec prudence. Je conteste, me dit-il, l'intégralité du procès contre vous; selon moi, il serait mieux de ne demander aucune liberté sous caution. De plus, ajouta-t-il, aussi longtemps que le juge mettra à prendre sa décision, laissez-le tranquille — cela vaut mieux. Préparez-vous à passer de longues semaines ici, et occupez-vous avec votre livre. J'ai donc suivi ses conseils et me suis occupé de mes propres affaires. La maladie fut pour moi un pénible contretemps personnel. C'est seulement dans les derniers jours, à contrecœur, quand il apparut que se dressait devant moi un impénétrable mur de cruauté et de stupidité, que mon avocat décida de demander la liberté sous caution.

J'ai parlé de stupidité bureaucratique. En voici la preuve définitive. Tandis que j'étais gardé jour et nuit à l'hôpital, se trouvait dans la même chambre que moi un autre étranger, un homme qui avait fait plus de trois ans de prison pour cambriolage avec violence. Il ne m'a pas donné de détails sur son cas, mais à son arrestation la caution avait été fixée à 15 000 \$; l'affaire devait donc être sérieuse. Il souffrait d'ulcères, et dès qu'il le signala en prison, on lui donna un léger travail dans la blanchisserie qui se trouvait proche des cuisines. Il put ainsi obtenir une nourriture un peu plus appropriée à son ulcère.

Il n'était pas surveillé. Une nuit, il sortit simplement de l'hôpital et prit la route. À ma connaissance, il est toujours en liberté.

Plus encore. Il s'est évadé de l'hôpital avec un autre étranger d'Ellis Island qui se plaignait, s'il vous plaît, d'un ulcère à l'estomac lui aussi. Il avait été expulsé des États-Unis quelques mois auparavant. Il était revenu et avait été arrêté. Ses plaintes pour un ulcère l'avaient envoyé à Stapleton. Je sais qu'en arrivant à l'hôpital, il possédait 3.000 \$ qu'il avait confiés à la garde des autorités médicales. Un après-midi, il les reprit et s'évada le soir même, en compagnie, semble-t-il, de l'ex-cambrioleur. Il fut bientôt arrêté et je le vis en cuisine quelques jours plus tard, aussi vif et actif que je l'avais vu à l'hôpital. Si ça n'est pas là de la stupidité bureaucratique, qu'est-ce donc ?

Ces jours-là, je me suis interrogé, avec obstination, et je me pose encore souvent la question depuis : en quoi les fins de la justice sont-ils servis par tout cela ? La réponse est évidente. En rien, absolument rien. Quel était leur mobile ? Le seul auquel je peux raisonnablement penser est que s'ils avaient pu me briser, alors je serais parti et mon affaire en serait restée là. Il y avait sans doute aussi d'autres raisons. Mais il serait vain de spéculer. Ce qui importe est : quels en sont les causes et les effets objectifs ?

À mon avis, la cause est assez simple. Tout le système de la loi et des procédures légales développées aux États-Unis est l'expression d'une foi profonde envers les libertés civiles, destinées à aider l'étranger. Mais le ministère de la Justice dans son ensemble s'est désormais engagé dans une politique dont le but principal peut être décrit comme l'extermination de

l'étranger en tant qu'espèce nuisible³⁷. Et lorsqu'ils mettent en pratique cette politique, ils font face à chaque étape à toutes les clauses légales et les procédures dont le but est précisément l'inverse. D'où, sur Ellis Island en particulier, tout l'arbitraire, le fantasque, la brutalité et la sauvagerie dont ils se permettent d'user en toute impunité, les retraites rapides quand ils ont le sentiment d'être allés trop loin, l'absence complète de tout principe excepté celui d'atteindre un but particulier par les moyens les plus commodes à disposition. Quand je suis revenu sur l'île, de retour de l'hôpital, deux ou trois jours avant d'être libéré sous caution, une tentative fut faite de m'aider avec le régime prescrit par le diététicien. Pour une raison ou une autre, ils avaient décidé en ce qui me concerne de changer de politique.

Voilà qui est, je crois, la cause première du désordre administratif qui règne sur l'île désormais. Et, comme je le montrerai plus tard, pas uniquement sur l'île. Soit les procédures judiciaires traditionnelles devraient être changées, soit c'est la présente politique qui devrait l'être. La loi McCarran est une tentative de modifier les lois pour les faire correspondre à la politique administrative. La tentative peut réussir, oui. Mais lorsque cela sera fait, cela provoquera aussi la complète démoralisation du personnel du ministère de la Justice et de larges parts du peuple américain. C'est une chose relativement simple

37. Les autorités sur Ellis Island insistent pour user du terme « détenu » plutôt que celui de prisonnier. Selon ma propre expérience et ce que j'en ai vu, il serait grotesque de ma part de contribuer à tromper davantage le peuple américain. Sous l'autorité de ce gouvernement, les gens sur l'île sont bel et bien des prisonniers. (N.d.A.)

de mobiliser une majorité au Congrès pour voter des lois, et tout aussi simple que juges et administrateurs les appliquent. Mais on ne peut nier toute l'histoire passée d'un peuple et ses traditions par une simple série de législations et une propagande tapageuse. Certaines politiques exigent la totale destruction du système légal, son remplacement par un autre, l'endoctrinement totalitaire de la population aux nouvelles doctrines, et des troupes d'assaut ou des hommes du GPU pour les faire respecter. Essayez de les faire appliquer en les greffant simplement au système démocratique traditionnel, et le résultat sera un chaos total. C'est précisément ce que j'ai vu se produire pour une nation entière entre 1934 et 1939.

III

Je pense que la totalité de mon expérience doit être racontée.

Trois hommes m'ont interrogé lors des audiences préliminaires qui ont commencé en 1948. Le premier a fait un relevé général de mes idées politiques. Je crois que c'était un juriste. Accompagné d'un collègue, il avait auparavant investi mon appartement un matin à 7h30 pour s'entretenir avec moi. J'avais refusé de dire quoi que ce soit sans la présence de mon avocat. Cette fois, il me pressait de questions. Mais il n'était ni impoli, ni hostile, ni malveillant. Le second examinateur se chargeait de mon dossier en totalité, agissant à la fois en tant que président de séance et examinateur. Je me souviens que mon avocat soulevait très souvent des objections et que celui-ci les rejetait invariablement. Mais, à l'exception des questions de droit, personne

n'aurait pu se plaindre. Lors d'une longue enquête revenant sur les dix années passées, la mémoire défaille parfois, et l'on peut devenir confus. Davantage encore si l'on a un passé politique qui pèse sur nos épaules. Mais on répond aux questions. On souhaite répondre avec précision à ce que l'on nous demande, et dans le même temps ne pas faire de remarque qui risquerait d'aggraver notre cas. Mon examinateur faisait son travail, sans jamais chercher à m'embarrasser, ni à me coincer par la ruse, ni à me harceler comme un procureur général essayant de prouver la culpabilité d'un meurtrier. J'ai fait quelques erreurs. Il les notait, mais me laissait la possibilité de les corriger.

Plus tard, le Congrès passa une loi qui interdisait à la même personne d'agir à la fois comme procureur et comme président de séance. Lors du dernier interrogatoire, un autre officier présida. C'était une personne singulièrement courtoise et j'avais la satisfaction de voir certaines des objections de mon avocat retenues. Le précédent examinateur, qui agissait maintenant en tant que procureur, restait calme. Ma femme fut interrogée sans brusquerie. Le jugement m'a été défavorable. Je pensais et pense toujours que le jugement était injuste. Mais il était sans vice. Au contraire, il me semblait même sympathique dans son communiqué des points de droit en ma faveur. La Fonction Publique, en Grande-Bretagne, est réputée pour la scrupuleuse équité et la politesse avec lesquelles elle mène de telles affaires. Ces hommes ne dérogeaient certainement pas à cette règle.

Mes auditions ont pris fin en 1950, et je suis parti pour l'île en juin 1952. Je n'avais pas et je n'ai toujours pas la longue expérience de l'île qu'ont mes codétenus de la cellule politique. Certains d'entre eux ont fait plusieurs allers-retours. Mais je

sais que, dans son rapport au FBI, M a déclaré que, sur l'île, le plus fâcheux résultat d'un tel régime contraire aux principes serait la démoralisation du personnel même, depuis sa base jusqu'au sommet.

M est aux États-Unis depuis 35 ans environ. Il y a grandi. Pas moi. J'ai beaucoup appris depuis sur les États-Unis, pour une bonne part inconsciemment sans doute mais autant que possible consciemment et délibérément.

Quelques heures sur l'île suffisent à réaliser que la centaine d'officiers de sécurité forment un bon échantillon de la classe moyenne américaine, placée alors en position d'autorité sur des centaines d'étrangers, marins, renégats et autres parias. Au même moment où je m'efforçais à percer chez Melville le sens de cet audacieux isolement des officiers américains par rapport au petit peuple international sur le *Pequod*, se poursuivait le conflit à propos de la loi sur l'immigration de McCarran, et les États-Unis s'empêtraient comme aucune nation moderne auparavant dans ses relations avec la majorité du monde. Et, à l'instar d'une expérience scientifique, j'étais moi-même sensibilisé à cela dans mon observation des positions prises par une partie très représentative du peuple américain. Je peux donc en témoigner sans réserve. Les vieilles traditions des États-Unis vivent toujours en eux. En dépit de l'incessante agitation autour des étrangers, et malgré la législation hostile qui les frappe avec une force particulière plus que n'importe qui dans ce pays, ils ajoutent à leur travail un sens de la responsabilité sans équivalent aux États-Unis.

Pensez à la situation de ces hommes, bombardés jour et nuit par une propagande anti-étrangers. Ils doivent maintenir

Tordre et surveiller un millier d'hommes de nationalités du monde entier, pour la plupart des hommes que la situation rend extrêmement nerveux; nombre d'entre eux ayant vécu dans des circonstances difficiles, certains ayant même un passé criminel. Pour une grande partie de la journée, ils n'ont rien à faire. Les prisonniers enfreignent toujours les règlements. L'officier doit continuellement décider jusqu'où il pourra laisser faire, avec qui il pourra être plus indulgent qu'avec un autre ; il doit écouter toutes sortes d'histoires, des mensonges d'incontestables criminels ; d'autres viendront lui demander un impossible avis; certains brûleront de lui raconter leur vie. L'insensibilité, la brutalité et, surtout, une certaine arrogance nationale auraient pu aisément être des éléments permanents dans telle situation, quand bien même réprimés. Et pourtant, malgré leurs antécédents, le tempérament et la personnalité de chacun, en tant que corps d'hommes, ils ont gardé patience, sang-froid et humanité. J'ai vu en eux cette considération et ce réel intérêt pour l'être humain en tant qu'individu, ce qui est une caractéristique qui distingue la vie sociale américaine. Ils n'étaient pas protocolaires, comme l'aurait été un corps similaire d'Anglais. Ils criaient souvent, et montraient parfois leur exaspération. Mais ces choses passaient aussi rapidement qu'elles venaient. Je les ai vus souvent se donner du mal pour aider toutes sortes de prisonniers, comme cela a été fait pour moi plusieurs fois.

Le tonnerre assourdissant du monde extérieur contre les étrangers, et les étrangers communistes en particulier, pourrait nous conduire à le trouver reflété dans ce corps typique d'Américains. Ici et là, parmi les officiers de sécurité, nous pouvons le

voir individuellement; chez d'autres, nous pouvions le ressentir ou pour être plus juste, pensions le faire. Mais, en tant que corps d'hommes, leur attitude envers les étrangers politiques était irréprochable.

Je dois être précis.

Je suis resté deux mois à l'hôpital. À toute heure, un garde était en faction. À aucun moment, je ne me trouvais hors de sa vue. Cela a été, comme je l'ai dit, un cruel fardeau à porter, à la fois intérieurement et extérieurement, particulièrement en public. Et cela aurait pu être insupportable. Mais l'officier de sécurité m'en préserva. J'ai eu huit gardes différents au total, de tous types et de tous âges. Leur travail était de me garder, et ils l'ont fait scrupuleusement : quand je me rendais à la pesée, quand je posais une question à l'infirmière, quand je partais faire des examens sanguins, quand j'allais téléphoner, quand je flânaï dans le couloir pour discuter. Mais je les voyais, toujours prompts à m'éviter tout embarras inutile, et se donnant souvent du mal pour ne pas imposer leur fonction, ni à moi ni au personnel de l'hôpital ni à aucun de mes visiteurs. Huit très longues semaines de cette association forcée continue, de ce genre d'intimité, et ils n'ont jamais quitté leur ligne de conduite. Évidemment, je n'étais pas de ceux qui posaient des problèmes. Mais, à divers moments, j'ai partagé ma chambre avec l'épileptique irlandais, avec l'ex-cambrioleur, et avec un petit clandestin de Bogota. Les gardiens n'étaient pas forcément responsables d'eux, mais tout gardien l'est de tout prisonnier d'Ellis Island qui se trouverait dans les parages. Ils n'ont pourtant montré aucune différence dans leur attitude avec les autres.

Naturellement, nous discutons, et ils discutaient entre eux, et parfois avec d'autres personnes dans le même service. Certaines attitudes se répètent. Telle, par exemple, la moue songeuse d'un de ces gardiens, un homme extrêmement vigilant et observateur, lorsqu'il entendait une stupidité ou qu'il voyait un prisonnier manquer de sens moral. Et chaque fois, il se disait: «On essaie de les laisser tranquilles, et voilà ce qu'ils font.» Un dilemme aussi se répète, celui auquel sont fréquemment confrontés les gardiens lorsque, la veille d'une expulsion, un prisonnier est ramené chez lui pour récupérer ses vêtements et ses affaires. En général, la famille a préparé un grand dîner, et les amis se rassemblent. Ils ne se reverront plus. Pourtant, les instructions habituelles du gardien sont celles de ne jamais laisser l'étranger hors de vue, de veiller à ce que les affaires soient promptement récupérées et de repartir à l'heure prévue. Je ne discute pas ici de justice ou d'injustice du règlement. Ce qui m'importe, c'est que, sur la longueur de plusieurs années de travail, cette situation se présente si souvent qu'elle en est une part de leurs responsabilités qui les tourmente.

Ces hommes sont autant victimes de la politique anti-étrangère du ministère de la Justice et du désordre de l'administration que les malheureux étrangers eux-mêmes.

Je dois, à nouveau, être plus précis, et m'en tenir avant tout à ma propre expérience.

Pourquoi étais-je persécuté de façon si insensée? Et pourquoi, en revenant de l'hôpital sur l'île, deux jours avant ma libération sous caution, la persécution a-t-elle cessé? Que s'est-il passé entre-temps? Quelqu'un de Washington est-il intervenu? Et si oui, pourquoi? Quelle qu'en fut la raison, M. Shaughnessy

et ses chefs de service se sont ouvertement révélés aussi cruels qu'inhumains face à leur propre personnel. Une douzaine d'officiers de sécurité au moins ont manifesté, à divers moments, leur désaccord quant à ce traitement honteux et scandaleux à mon égard. Ils s'inquiétaient pour ma santé à leur façon, dans un coin isolé du couloir, me demandant avec insistance si je partais pour l'hôpital, préoccupé, et haussant les épaules comme pour dire : «je ne peux rien faire», mais aussi à mon retour, avec leur amical et chaleureux salut : « Hello. Content de voir quë vous allez mieux, mais je pensais que vous sortiriez.» Aucun d'eux ne me connaissait. J'étais seulement un prétexte, pour eux qui travaillent sur l'île. Les prisonniers, et les officiers de sécurité bien plus encore, commençaient à ressentir quelque responsabilité par rapport à leur lieu de travail ou de détention. Sans ce sentiment-là, ils n'auraient jamais pu conserver une attitude constamment modérée et attentionnée.

Mes relations avec le docteur et les infirmières sur l'île furent parmi les plus pénibles qu'il m'ait été donné d'avoir avec qui que ce soit. À l'exception d'une infirmière qui refusait de me nourrir, une personne connue pour être déplaisante, aucune infirmière ne s'est rendue coupable d'un acte non professionnel ou hostile envers moi. Le docteur faisait tout ce qu'il pouvait. Cela, je le savais. Mais il était aussi celui auprès de qui je devais me plaindre. Au début, nous eûmes même quelques bribes de conversation sur tel ou tel sujet. Mais très vite, l'infirmière, lui et moi, nous en sommes venus à nous disputer, à crier l'un sur l'autre. Une fois même au sujet de carottes, à savoir si elles étaient comestibles. Mais je me souviens aussi d'eux revenant vers moi après une vive altercation, et me parlant

sur un autre ton, tandis que je marmonnais une excuse qui me semblait nécessaire. Je ne sais combien de fois l'administration les a mis dans des situations similaires.

Les officiers qui me surveillaient n'avaient rien à faire. Je les ai même entendus plaisanter entre eux sur la dure besogne qui était de me garder. La plupart s'ennuyait ferme, tant cela était inutile, et je pouvais les voir tourner dans tous les sens et compter les minutes jusqu'à ce que passe leur tour de garde. Souvenez-vous que cela dura huit semaines.

Lorsque l'ex-cambrioleur de ma chambre s'évada, l'ironie de la situation frappa tout le monde à l'hôpital. Ils n'étaient pas responsables, mais ils en éprouvaient un certain mécontentement.

Et quand la presse annonça que l'American Légion³⁸ faisait passer une résolution demandant la poursuite judiciaire d'un millionnaire, un étranger qui devait aller en prison deux ans pour insoumission mais qui, selon la rumeur, prenait encore du bon temps en stations touristiques et boîtes de nuit, il y eut davantage d'embarras. Les officiers n'appréciaient pas. Mais la seule chose à faire était de hausser les épaules.

Leur travail n'était pas ordinaire ; et le grand embarras et la confusion dans lesquelles ils se trouvaient en étaient la reconnaissance instinctive. «Je fais seulement mon travail.» Cela, je l'ai entendu dire, même à d'autres prisonniers que moi, et j'[#]i vu à plusieurs reprises leur attitude trahir à la fois leur conscience d'un travail pas comme les autres, et dans le même

38. L'American Légion est une association de vétérans de l'armée des États-Unis. Bien que sa fonction première soit d'agir pour les intérêts des vétérans, comme leurs pensions ou le système de santé, elle s'engage souvent dans des domaines de politique plus générale.

temps leur détermination à ne pas être tenus pour responsables de la politique générale.

Autre chose savaient aussi leur moral. Il était sans cesse question d'espions et d'agents du FBI qui, inconnus des officiers, seraient introduits parmi les hommes. De cela, je ne peux parler avec certitude. Mais je sais que l'attitude générale d'un officier est de ne faire confiance à personne. Quelle qu'était l'ampleur avec laquelle erraient ces espions et agents, les officiers se sentaient au moins aussi concernés que les prisonniers. Car le prisonnier moyen n'occasionne aucun dommage sérieux, et un criminel endurci ne craint pas ce que l'on peut découvrir à son propos puisqu'il sera expulsé quoi qu'il arrive.

Peut-être pourrais-je résumer toute l'affaire en mentionnant à nouveau la visite des représentants du FBI à M afin de connaître son avis sur ce qui n'allait pas sur l'île. M avait écrit ce qui était selon lui un excellent rapport. Mais à moins d'un exposé de doléances et de mauvaise gestion, cela m'aura été aussi inutile que toute recommandation qui en provenait. Les personnes qui savent vraiment ce qui se passe à Ellis Island, ce qui ne va pas et comment cela peut être rectifié, se trouvent être en premier lieu les prisonniers ordinaires et les officiers de sécurité. Ces derniers affrontent chaque jour les problèmes essentiels. J'ai constaté que se trouvaient parmi eux des hommes de remarquable aptitude. (J'ai peu côtoyé les surveillants immédiatement responsables des officiers de sécurité, mais ils ne m'ont pas semblé différents de l'officier de sécurité moyen.)

Ils formaient, à eux tous, un corps d'hommes que l'on avait placé dans un lieu difficile. La brutalité aurait pu être une facilité. Plus facile encore l'insensibilité, sinon la haine, ou une

vicieuse arrogance. En tant que corps d'hommes et non en tant qu'individus, ils sont pourtant restés non seulement humains mais aussi bienveillants.

De quoi avaient-ils besoin? Personne n'attendait qu'Ellis Island soit transformée en Utopie. Mais le moindre soupçon de fierté nationale, la moindre conscience du rôle que l'Amérique joue désormais et devra toujours jouer dans l'avenir de la société, le moindre sens de l'histoire passée du siècle, de ce que cela annonce, et, aussi, ce qui est expérimenté sous les yeux de centaines de millions de personnes à travers le monde, tout cela aurait pu imposer que soient données aux officiers de sécurité, même au plus bas niveau, une direction, et la conscience élémentaire, même primitive, de ce que le ministère de la Justice considère comme étant la justice. C'est précisément cela qui donnait à M son étonnante influence, intangible mais pas moins réelle. Il militait pour quelque chose, et il militait comme un roc. Aucun des hommes qui l'ont connu ne l'oubliera jamais. Mais au lieu de telles indications, au lieu d'un quelconque principe, les officiers de sécurité ne recevaient que des coups de la part des hommes politiques.

Si les officiers de sécurité ne pouvaient se défendre eux-mêmes, M le pouvait. Il se chargeait habituellement de ces choses, et là encore, il protestait, battait en retraite, écrivait à Washington, transigeait ou bien refusait de céder, d'une façon qui jetaient continuellement ses geôliers, avec toutes leurs serrures, leurs barreaux, leurs clés et leur pouvoir, dans la plus grande confusion. Ils ne comprenaient pas le sens de tout cela. Mais moi, qui ai passé plusieurs années à étudier le communisme, je savais très bien ce que cela signifiait.

Finalement, en revenant sur l'île à mon retour de l'hôpital, j'ai un peu appris ce qui s'était passé parmi les prisonniers politiques pendant mon absence.

L'un d'eux, un étudiant turc, était parti. Un après-midi, un garde entra et lui dit de se préparer à déménager ses affaires dans une autre pièce. Il n'était pas rasé, encore en caleçons et savates. Il ramassa ses affaires, mais seulement pour découvrir qu'il était expulsé le jour même. Des gardes prenant le ferry pour venir sur l'île le croisèrent, et ils vinrent demander ce qui s'était passé. Les explications de M furent qu'ils agissaient ainsi pour l'empêcher d'appeler à temps un avocat et obtenir un ordre écrit *d'habeas corpus*. Mais, comme cela est bien souvent le cas, cet homme n'avait pas telle intention. Il était détenu depuis des mois, et avait décidé de rentrer chez lui.

Un autre exemple, très triste selon moi. Parmi les communistes, se trouvait un ouvrier allemand, un homme d'environ 60 ans. C'était un communiste dévoué, mais d'une autre façon, car il était très différent des autres. Il m'avait rendu beaucoup de services personnels. C'était un grand amateur de sport, et nous parlions de football et de courses pendant des heures. Il aimait jouer au football avec les autres sur le terrain mais, en tant que détenu politique, cela lui était interdit. Il persistait pourtant à sortir dès qu'il en avait l'occasion. On le lui signala, on lui interdit de jouer, mais il revint jouer, et à mon départ pour l'hôpital, des sanctions le menaçaient. Son insistance pour jouer relevait d'un réel besoin d'exercice, contrairement à ce que nous croyions. Et il avait raison. À mon retour, il ne jouait plus, et le changement qui s'était opéré en lui m'a choqué. Il avait pris du poids, son ouïe, déjà mauvaise, avait empiré,

et sa vue était encore plus faible qu'elle ne l'était. C'était un vieux célibataire, un peu grincheux, mais un homme de caractère. Il était là depuis plusieurs mois, longs et éprouvants, sans nulle part où aller. Personne n'a jamais pu comprendre la raison pour laquelle le gouvernement américain le retenait ici.

Un dernier exemple. M me dit qu'un jour il avait été soudain annoncé aux prisonniers politiques qu'ils ne pourraient plus faire leur promenade habituelle sur le carré de pelouse. Pour un prisonnier, la promenade est une part très importante de sa vie. M protesta. Ce fut le conflit habituel. Un fossé fut alors creusé dans le carré, et on les informa que l'interdiction était destinée à leur éviter d'y tomber. Tout lecteur de bandes dessinées devinera ce qui est finalement arrivé : un gardien tomba dans le fossé.

C'est la politique du ministère de la Justice, non les étrangers, qui se trouve être la source principale du régime démoralisant sur Ellis Island. Le ministère est incapable de prévoir ni de donner quelque orientation à ses propres officiers de sécurité. Son incompréhension même des étrangers est totale.

Le monde entier est représenté sur Ellis Island : Allemands, Italiens, Lettons, Suédois, Philippins, Malais, Chinois, Hindous, Pakistanais, Antillais, Anglais, Australiens, Danois, Yougoslaves, Grecs, Canadiens, et représentants de tous les pays d'Amérique Latine. Beaucoup sont des marins, mais pas uniquement. Pour chacune de ces nationalités, je connais au moins une personne. Aux yeux de l'administration d'Ellis Island et, je suppose, aussi à ceux du 70 de l'avenue Columbus, ils ne forment en réalité qu'un corps d'individus isolés cherchant la charité ou à s'installer aux États-Unis qui se trouvent être un meilleur lieu de vie que leur pays arriéré ou miséreux. De toutes

les erreurs dont j'ai été témoin sur Ellis Island, celle-ci fut indubitablement la plus colossale.

Ces hommes, pris comme un tout, connaissent le monde contemporain, et ils le connaissent mieux que nombre de correspondants étrangers mondialement connus. Ils discutent entre eux de leur position sur les États-Unis, la Russie, le totalitarisme, la démocratie, l'indépendance nationale, et la Troisième Guerre mondiale. Je n'ai jamais entendu, ni lu dans aucun journal, de discussions aussi froidement réalistes quant à la possibilité d'une guerre, évaluant quel côté offrirait les plus grands avantages. Ils passent d'un article politique dans la presse populaire à un autre, ils en discutent et le complètent d'informations personnelles. Ils jaugent les régimes avec une simplicité désarmante. J'ai entendu un homme dire en cinq minutes tout ce qui devait être dit sur un des régimes les plus controversés au monde aujourd'hui, finissant par : « Je le sais, j'y ai vécu et travaillé. » Leur opinion, invariablement récurrente, sur les États-Unis mérite d'être notée : « L'Amérique est un bon pays si vous avez de l'argent. »

Certains seraient prêts à soutenir la Russie dans une guerre qu'ils jugent absolument inévitable. Mais ils restent pour la plupart, autant que j'aie pu en juger, les plus grands ennemis de la tyrannie dans le monde. Je fais ici face à un dilemme, comme plus haut dans ce compte rendu. Je ne veux pas dire quoi que ce soit qui impliquerait des hommes qui se trouvent encore sur l'île et pourraient être repérés. Gardant cela à l'esprit, je peux choisir quelques exemples.

L'un d'eux est un jeune marin latino-américain. Son bateau mouillait dans le port de Saint-Domingue, pays gouverné par Trujillo, synonyme de tyrannie et de brutale sauvagerie.

Un homme qu'il connaissait vint lui dire qu'il cachait chez lui deux hommes recherchés par le gouvernement. Leur vie était enjeu. Pourrait-il aider en les cachant à bord de son bateau? Je souhaiterais seulement que les véhéments défenseurs de la démocratie, qui passent néanmoins leurs nuits à se torturer en se demandant s'il est dangereux de signer une pétition pour les étrangers, puissent voir avec quelle simplicité et quel naturel ce jeune marin accepta d'apporter son aide. Il risquait sa vie avec autant d'aisance et de spontanéité que Tashtego ou Daggou. Il est évident que refuser dépassait son entendement. Les hommes montèrent à bord clandestinement et fuirent. Lors de sa visite suivante à Saint-Domingue, à peine avait-il débarqué qu'il fut arrêté par la police et emprisonné. Les autorités avaient été, d'une manière ou d'une autre, informées sur la façon dont les deux hommes avaient fui. Son navire repartit sans lui. Il fut jugé et condamné à trois mois de prison, mais, disait-il, ces trois mois pouvaient aussi bien vouloir dire trois ou trente ans. Tout dépendait des nouvelles qu'il pourrait envoyer. Il parvint à faire passer un message urgent grâce à un codétenu qui quittait la prison. Le message fut fidèlement délivré, ce qui n'était pas sans risques. Son capitaine aussi, semble-t-il, avait été dans le secret de l'embarquement clandestin, et il avait deviné ce qui s'était passé. Le plan du gouvernement Trujillo reposait sur l'espoir que le marin soit porté disparu. Ils seraient alors en mesure de faire ce qu'ils voulaient de lui. Mais ce plan fut déjoué. On apprit où il se trouvait et son consul intervint. Après quoi, le gouvernement Trujillo lui intima de partir. Il refusa. Il répondit avoir été condamné pour trois mois, et qu'il n'avait fait que six semaines. Ce jeune homme mémorisa tous les détails qu'il pouvait rassembler, nota toutes

#

les conditions de détention et recueillit des messages durant les six semaines restantes. Quand il sortit finalement et rentra chez lui, il rencontra un journaliste libéral qu'il connaissait, lui donna toutes les informations, et le régime Trujillo fut violemment attaqué dans une authentique série d'articles.

N'importe qui, se trouvant dans la même section de l'infirmierie, peut, à tout moment, vous raconter des événements de portée et d'envergure similaires. Et ce n'est rien pour eux. Ils vivent ainsi. Je n'ai jamais rencontré plus de haine envers le régime de Péron que sur l'île. Un article décrivant ses cruautés est passé de main en main, évoquant d'étonnants récits les corroborant. On peut entendre, de la bouche de ces marins, des biographies d'Eva Péron dont ils se portent personnellement garants.

Sur l'Indochine, les États Malais, le Pakistan, l'Espagne de Franco, la Yougoslavie, l'Europe d'hier, d'aujourd'hui et de demain, l'Asie aujourd'hui, l'Allemagne de l'Est et de l'Ouest, j'ai recueilli de nombreuses opinions, parfois de seconde main, parfois confuses ou contradictoires, mais toujours authentiques. J'ai croisé un Scandinave qui avait voyagé à travers le monde, parlait plusieurs langues et connaissait l'Europe et les Européens sur le bout des doigts. J'ai passé quelques jours en sa compagnie. Il déclarait sans cesse avec grande emphase qu'il ne se souciait plus de rien, de rien du tout — c'était trop pour lui — tout cela le fatiguait. Puis, il se lançait aussitôt dans des descriptions, des réminiscences, des analyses et des prévisions sur la situation européenne comme je n'en avais jamais entendu auparavant. Il ne pouvait s'en empêcher.

Mon impression finale est la suivante. Les misérables marins, renégats et autres parias du temps de Melville formaient

objectivement un nouveau monde. Mais ils ne savaient rien. Eux, au contraire, savent tout. Les marins et renégats symboliques du livre de Melville étaient des isolés, fédérés autour d'une quille, assemblés seulement par un génie clairvoyant. Eux ne sont fédérés par rien. Mais ils cherchent une fédération. J'ai entendu un garçon, un jeune oriental, dire qu'il ferait la guerre dans n'importe quel camp — peu lui importe. Ce qu'il voudrait est une bonne paix, non une semi-paix. Cette paix, ajoutait-il presque comme une arrière-pensée, devra néanmoins inclure une totale indépendance pour son petit pays.

C'est la suprême ironie pour cet échantillon du monde entier qu'est Eflis Island. Tandis que le ministère de la Justice des États-Unis poursuit avec détermination sa virulente politique anti-étrangers, perturbant et démoralisant ses propres employés qui essaient désespérément de rester fidèles à leurs principes, les étrangers méprisés, même ceux farouchement nationalistes, sont profondément conscients d'eux-mêmes en tant que citoyens du monde. ^{IV}

IV

En cherchant à clarifier ma propre expérience, je dépasse parfois le cadre du livre lorsque je ne me limite pas à ce que j'ai vécu, ce que j'ai vu ou à telle information que l'on m'a transmise. Mais ainsi ai-je procédé aussi avec le ministère de la Justice des États-Unis sur Ellis Island. De même, je relaterai maintenant mes aventures avec d'autres sections du ministère de la Justice. Cette fois, à propos des étrangers et des libertés civiles.

Brièvement, les faits sont les suivants. Quittant les Antilles en 1932, je me suis rendu en Grande Bretagne, avec de bonnes perspectives comme écrivain. En moins de deux ans, je venais à la conclusion que la civilisation européenne telle qu'elle avait existé était condamnée, une opinion qui n'a jamais changé et qui ne changera probablement pas car, entre autres raisons, nombreux sont ceux, très intelligents, très instruits, très haut placés ou hautement respectables, qui disent aujourd'hui la même chose ou qui peinent à ne pas le dire. Mais mon instinct et mes lectures m'ont toujours poussé à être un ennemi du Parti communiste et du régime stalinien. C'est, au contraire, les idées de Trotsky qui m'ont attiré. J'ai aperçu, un jour, aux Services de l'Immigration des États-Unis une pile de feuilles de deux ou trois pouces d'épaisseur traitant de mes activités en Angleterre. Les voies d'un gouvernement sont impénétrables. Le groupe trotskiste auquel j'étais associé n'a jamais, à aucun moment de son existence, compris plus de 35 personnes. Souvent même moins que la moitié de ce chiffre. J'étais alors, comme aujourd'hui, essentiellement un écrivain. Je gagnais ma vie en parlant et en écrivant, je travaillais pour les journaux et je publiais des livres, parmi lesquels une longue histoire de l'Internationale communiste. Je suis arrivé aux États-Unis en 1938, dans l'intention d'y rester six mois seulement ; puis, mon visa fut prolongé pour six autres mois. Mais je suis tombé malade, puis la guerre s'est déclarée. J'ai reçu mes papiers pour le service militaire et ai subi ma première inspection, avant que ne soit décidé que les hommes de plus de 38 ans ne seront pas mobilisés. Durant ce temps, je me suis associé aux trotskistes du pays, et j'ai écrit des articles pour eux. Tout cela, je l'ai reconnu devant les autorités de l'Immigration.

Je ne suis pas entré dans les détails plus que nécessaire, et n'en ai pas l'intention ici, à l'exception de ce que je devrai clarifier plus loin. Mais depuis 1941, je suis connu dans les cercles trotskistes, ici et à l'étranger, surtout comme le plus incisif opposant à cette théorie de Trotsky d'une Russie qui serait restée un État ouvrier malgré les crimes de Staline. J'ai, au contraire, dénoncé la Russie comme le plus grand exemple de barbarie que l'histoire ait jamais connu.

En 1948, mes audiences avec les services de l'Immigration ont commencé. En 1950, une décision fut rendue à mon encontre, et mon avocat fit appel à Washington. Rétrospectivement, je constate que le rejet envoyé à Washington n'était que le premier d'une série d'événements qui m'ont finalement poussé à écrire cette protestation publique.

Le rédacteur du rejet avançait des doctrines qui devraient être publiquement connues. Il rapportait que j'avais écrit: *World Révolution: The Rise and Fall of the Communist International, History of Negro Revoit et Les Jacobins noirs*³⁹; que j'avais traduit

39. *World Révolution 1917-1936: The Rise and Fall of the Communist International*. Secker & Warburg, Londres, 1937. Nouvelle édition chez Humanities Press, New Jersey, 1993.

A History of Negro Revoit, Fact monograph n. 18, London, 1938. Nouvelle édition revue et corrigée sous le titre *A History of Pan-African Revoit*, Drum and Spear Press, Washington, 1969. Traduction française à paraître en 2016 aux éditions Les Prairies ordinaires.

The Black Jacobins: Toussaint L 'Ouverture and the San Domingo Révolution, Secker & Warburg, Londres, 1938. Nouvelle édition revue et corrigée, Vintage Books/Random House, New York, 1963. Nouvelle édition anglaise et préface, Allison & Busby, Londres, 1980. Traduction française : *Les Jacobins noirs. Toussaint Louverture et la Révolution de Saint-Domingue*, traduction de Pierre Naville, Gallimard, Paris, 1949. Nouvelle édition augmentée de textes annexes, traduits par Claude Fivet-Demorel, Éditions caribéennes, Paris, 1983, rééditée en 2008 aux éditions Amsterdam. (N.d.É.)

la vie de *Staline*⁴⁰ ; et que j'étais désormais engagé dans la traduction du français d'une histoire de la Révolution française. Il considérait que tout cela était suspect. Mon avocat revendiqua ma qualité d'écrivain. Les fondateurs de mouvements révolutionnaires, lui répondit-on, ont tous été des écrivains.

J'ai demandé à de nombreux professeurs d'histoire, chroniqueurs ou commentateurs radio, s'ils avaient, ces quarante dernières années, traité d'un sujet davantage que celui des révolutions, des causes de révolutions, des effets des révolutions ou de la peur des révolutions. Beaucoup plus de gens, à mon avis, ont vécu des révolutions, ou en ont ressenti les effets, depuis 1914 que lors de tous les précédents siècles de notre ère chrétienne. Mes livres ne sont pas des pamphlets publiés par quelque organisation révolutionnaire. Ils sont considérés comme étant dignes d'approbation par des éditeurs réalistes qui en ont discuté avec moi avant que je ne les écrive et qui m'ont payé pour cela. Certains ont été critiqués en détail dans le *Manchester Guardian*, dans le supplément littéraire du *London Times*, et dans *New Statesman & Nation*, *Time Magazine*, le *New York Times*, le *New York Herald Tribune*, *Saturday Review of Literature* et divers journaux français. Je cite certaines de ces critiques :

À propos des *Jacobins noirs*, une étude sur la Révolution française à Saint-Domingue :

« M. James ne craint pas de tremper sa plume dans la flamme des sentiments personnels ardents, du sens de la justice, ⁴⁰

40. Boris Souvarine, *Staline, aperçu historique du bolchévisme*, Paris, Plon, 1935, rééditions aux éditions Champ libre en 1978 et 1985, puis aux éditions Ivrea en 1992.(N.d.É.)

de l'amour de la liberté, de l'admiration pour l'héroïsme, de la haine de la tyrannie, et son livre, richement détaillé, documenté et dramatiquement écrit, mérite un profond et durable intérêt. »

New York Times Book Review, 11 décembre 1938

«*Les Jacobins noirs* n'est pas un simple compte rendu de cette révolte épique dans les Antilles. Et il n'aurait pu l'être. Mais pour la première fois, la scène est vue dans sa totalité, et le sujet est décrit avec clarté. C'est non seulement l'une des histoires les plus nettes et précises sur cette période qui soit publiée à notre époque, mais cela nous est de plus raconté en des termes qui ont une résonance contemporaine. «À l'Africain arraché à sa terre et qui subit la ségrégation, que lui importe que les voleurs soient fascistes ou démocrates ? » Il devrait se révéler comme le texte des futurs événements en Afrique. »

Saturday Review of Literature, 7 janvier 1939

À propos de *World Revolution* :

«M. James est toujours un vif critique... Bien que farouchement partisan et inspiré par toute la fureur d'une méprise doctrinaire, son livre est complet et bien documenté. Il ne peut être aisément dédaigné. »

Manchester Guardian, 1^{er} juin 1937

« Ce livre écrit avec grande compétence mérite l'attention de quiconque essaie honnêtement de comprendre les

événements russes actuels. Car ce n'est pas un simple pamphlet jeté à la face des procès de Moscou mais une étude historique précise des différences théoriques entre la doctrine marxiste et la lutte acharnée qui en est née, de l'intérieur même de l'organisation et de la politique de l'Union Soviétique. Il est trop largement basé sur les écrits de l'un des principaux protagonistes ; néanmoins, il projette un peu de lumière sur cette situation obscure. »

New Republic, 27 août 1937

Sur certains de ces livres, j'ai passé plusieurs années d'études et de labeur, travaillant comme journaliste et conférencier pour gagner ma vie, afin d'en poursuivre le travail préliminaire. Des érudits de Haïti (anciennement l'île française de Saint-Domingue) disent que mon livre sur la révolution de Saint-Domingue est le meilleur qu'ils aient jamais lu écrit par un étranger. Mon éditeur annonça mon livre sur la révolte nègre comme le premier jamais écrit sur le sujet. Par la suite apparut une série de livres sur ces sujets, écrits, entre autres, par Ernest Hemingway et George Lansbury, un temps Ministre de la Couronne Britannique. Mon exposé sur la grandeur et la décadence de l'Internationale communiste, dénaturé et largement incompris comme ce fut souvent le cas, a été salué en Angleterre et en Amérique comme la première étude détaillée jamais menée sur le sujet.

Il apparaît aujourd'hui que ce travail, sérieux et pionnier pour une part, sur certains sujets contemporains brûlants, m'a rendu inapte à devenir citoyen des États-Unis.

Cela ne peut signifier qu'une seule chose : le ministère de la Justice se donne désormais le droit de choisir pour le citoyen,

ou le citoyen potentiel, ce qu'il doit étudier. Ou, s'il fait ce choix par lui-même, il est averti par avance que les conclusions qu'il en tirera devront être approuvées. Aurais-je été plus admissible à la citoyenneté si j'avais écrit l'histoire de la persécution des Vaudois⁴¹, étudié le massacre de la St-Barthélémy, la répression des paysans russes lors de la révolte de Pougatchev⁴², ou l'échec de la rébellion indienne⁴³? Aurais-je dû déplorer la libération des esclaves à Saint-Domingue, ou assembler des arguments pour montrer comment les Bourbons et les aristocrates terriens auraient dû triompher lors de la grande Révolution française? Serais-je davantage bienvenu comme citoyen? Malheureusement, cela m'aurait aussi contraint à dénoncer George Washington, Thomas Jefferson et Benjamin Franklin. Ou aurais-je dû judicieusement entremêler les deux, prenant garde à ce que les études de la contre-révolution victorieuse prévalent? Ou bien les citoyens potentiels devraient-ils comprendre que les livres de jardinage ou autres sujets non

41. Les Vaudois, dans la région du Lubéron, appartenaient à l'Église vaudoise; ils suivaient les doctrines de Vaudès (ou Pierre Valdo), créateur en 1170 d'un mouvement religieux appelé « Les Pauvres de Lyon ». Leur histoire illustre les tensions religieuses qui secouèrent le monde chrétien au Moyen Âge et à la Renaissance, en particulier lors du massacre de Mérindol au printemps 1545.

42. Révolte de Pougatchev: jacquerie des cosaques de l'Oural dans la Russie tsariste, qui déclencha la guerre des paysans sous le commandement de Pougatchev. L'insurrection débuta en septembre 1773 et s'acheva en 1775, à la suite des défaites de l'armée des Cosaques et de la capture de Pougatchev.

43. La rébellion indienne est un soulèvement populaire qui eut lieu en Inde en 1857 contre la Compagnie anglaise des Indes orientales. Elle est également appelée « Première guerre d'indépendance indienne » ou « Révolte des cipayes ». En mai 1857, une mutinerie des cipayes entraîna un soulèvement populaire dans le nord et le centre de l'Inde. La rébellion menaça grandement le pouvoir de la Compagnie dans la région et ne fut écrasée qu'en juin 1858.

controversés seront dorénavant leur seul domaine scientifique de compétence ?

Je me suis associé aux révolutionnaires, j'ai participé à leurs journaux, etc., mais les gouvernements de Grande-Bretagne et des États-Unis peuvent bien passer au peigne fin la moindre de mes activités de 1935 à ce jour, ils ne pourront jamais faire de moi un danger évident et actuel pour le peuple des États-Unis. C'est pourtant sur mes livres que s'est appuyé le rédacteur qui a rejeté mon appel.

Conscient que cela ne suffirait pas, ce dernier avait ajouté un stupéfiant argument : peut-être étais-je seulement un écrivain, mais toute grande organisation révolutionnaire a été fondée par des écrivains. Est-ce le genre d'argument auquel des étrangers devront désormais se confronter ? Je ne peux malheureusement pas recommander mon livre sur ce sujet, car c'est un mauvais livre, et je ne veux désormais plus être tenu pour responsable de ce qu'il contient. Tout manuel scolaire élémentaire montrera que Lénine et Marx étaient des organisateurs de masses ouvrières, qu'ils les menaient à de grandes grèves, des manifestations et des actions révolutionnaires. Ils ont écrit, c'est vrai, mais m'associer insidieusement à eux sous une même étiquette d'« écrivains », c'est là une nouveauté dans la jurisprudence.

J'ai écrit les livres que j'ai écrits, telle est la principale accusation. Je proteste contre cela comme étant une violation des droits de tout citoyen des États-Unis. Les officiers exécutifs et les politiciens des États-Unis les plus haut placés ont assuré au peuple américain et au monde que leur campagne contre les communistes ne se fait pas à l'encontre de la liberté ni de la recherche intellectuelles, qu'elle n'est pas dirigée contre la

liberté d'expression ni les divergences d'opinion. Et il est répété, encore et encore, que cette campagne est dirigée contre une conspiration internationale, dont l'intention serait de détruire les libertés du peuple américain et d'établir par tous les moyens un gouvernement totalitaire.

Si cela est vrai, alors toutes les charges qui pèsent sur moi, toutes les décisions prises contre moi, ne peuvent être basées que sur l'idée que je suis' une personne qui, directement ou indirectement, a l'intention d'accomplir, d'assister ou d'encourager ces monstrueuses abominations.

Le gouvernement américain peut m'emprisonner, il peut m'expulser, il a le pouvoir de le faire. Mais l'accusation suivant laquelle j'aurais, dans ma vie, proposé, défendu, encouragé ou cherché par tous les moyens à établir un gouvernement totalitaire, ici ou n'importe où, est une accusation grave qui pourrait être portée contre tout homme du monde dans lequel nous vivons ; et je la dénonce comme une infâme calomnie, qu'elle soit portée directement ou indirectement; et je défie tout procureur du gouvernement de se lever et de la prononcer dans une Cour de justice. Laissez-les envoyer des escadrons d'agents du FBI fouiller dans ma vie et extirper tel ou tel de mes articles, tel discours, laissez-les observer tout ça au microscope, jamais ils ne pourront apposer sur moi l'étiquette de totalitaire.

Je n'oublierai pas facilement ce 17 juin, quand mon affaire fut portée devant un juge de la Cour fédérale de New York. Le procureur du gouvernement n'avait pas grand-chose à dire. Il prononça quelques mots pour la forme, puis il joua son atout. Il tendit au juge une copie de mon livre sur l'Internationale communiste. Cela, selon lui, réglait mon compte.

Cette image ne quitte plus mon esprit. Le procureur en question était un petit homme, et je le vois encore se tenir sur la pointe des pieds, la main tendue, remettant au juge l'argument final, suprême, indéfectible — un livre que j'ai écrit en 1937.

J'ai débarqué aux États-Unis en octobre 1938. Les systèmes éducatifs britannique et européen prêtent peu attention aux États-Unis, et j'en savais davantage sur la France, la Russie, la Grèce antique et Rome que sur ce pays. Je me souviens de mon premier voyage en train, de Chicago à Los Angeles — les miles apparemment sans fin, heure après heure, toute la journée, toute la nuit, et le matin suivant encore, jusqu'au soir. J'avais alors ressenti une sensation d'expansion qui a définitivement modifié mon attitude envers le monde.

Depuis, étape par étape, je n'ai ménagé aucun effort pour comprendre les États-Unis et faire partie du peuple américain. Je me souviens que, pendant des années, j'ai obstinément lu des comics, incapable de voir ce que les Américains y voyaient. J'ai persisté et, aujourd'hui enfin, je serais prêt à traverser plusieurs quartiers pour trouver mes comics. En Europe, et ici à mon arrivée, j'allais au cinéma voir des films de réputation internationale. Aujourd'hui, je suis un homme du quartier, et je préfère voir des films de gangsters de série B plutôt que les dernières productions d'art et d'essai. Je connais les tensions de la vie américaine et celles sous-jacentes qui donnent aux films américains, même superficiels, la perpétuelle attraction qui les caractérise.

Je connais bien ce que les intellectuels européens appellent culture, et qu'ils clament devoir préserver de la vulgarité américaine. Je sais à quel point cela est mauvais aujourd'hui, c'est un poison destructeur. Et je connais ces mesquins imitateurs

de l'Europe en matière de littérature et de politique, aussi proches de la vie du peuple des États-Unis que de la Rive gauche à Paris. J'ai vu et entendu, encore et encore, des intellectuels américains s'excuser pour leur « civilisation Coca-Cola ». Bien que leur ascendance remonte à trois siècles, ils sont de plus grands ennemis du peuple américain que je ne le suis.

Tout citoyen américain, ignorant autant de choses que son équivalent européen eh connaît, est conscient de lui-même en tant que personnalité distincte, de sa propre opinion et de l'opinion de ses semblables, et a autant le droit à la considération pour ses propres idées, ses sentiments, ses préférences et antipathies que la plus aristocratique héroïne d'un roman européen. Et il est, simultanément, rongé par le besoin de communion intime avec ses semblables. C'est la crise dans le monde moderne ; et, en raison de l'histoire des États-Unis et des conditions matérielles, cette crise est présente aujourd'hui, en chacun, en chaque institution sociale, pénétrant tous les aspects et toutes les phases de la vie. Je le vois à toute heure du jour ; j'ai passé d'innombrables heures à étudier l'histoire et la littérature américaines, reliant le présent au passé, et évaluant l'avenir. Je suis profondément conscient des carences de la civilisation américaine. Mais ce n'est rien comparé au fait que l'Amérique est déchargée du poids d'un passé qui pèse si lourdement en Europe ; il en résulte que se développe ici un besoin de relations humaines d'une telle envergure que les carences en matière de culture sont finalement surmontées.

Année après année, j'ai cherché à approfondir mes recherches sur les grandes réussites de l'Europe, non pour

ma culture personnelle, mais pour examiner, analyser, soulever et spéculer sur l'avenir des États-Unis, et ainsi comprendre et expliquer l'Europe au peuple américain. Ce livre en fait la démonstration. Pendant trois ans, j'ai donné des conférences à New York, Détroit, Pittsburgh, Philadelphie, San Francisco et Los Angeles, devant tous types d'audiences, des ouvriers, des intellectuels, des hommes d'église, des Blancs et des Noirs, des étudiants, par centaines parfois. Nombreux furent ceux qui ressentirent en m'écoutant, moi, un étranger, leur premier enthousiasme et intérêt pour Melville. Nous débattions souvent, mais sans jamais nous quereller. Nous nous comprenions les uns les autres. Ils ont appris de moi et j'ai appris d'eux, car mon intention finale, et mon livre sur Melville en est simplement le prélude, était d'écrire une étude de la civilisation américaine. J'ai des amis dans tout le pays et dans tous les milieux.

C'était il y a quatorze ans. Et pourtant, le procureur du gouvernement s'est levé sur la pointe des pieds et a tendu ce livre au juge. Voilà, a-t-il dit, ce que j'ai écrit en 1937. Cela réglait mon compte. Je suis de bonne moralité, je n'ai pas de casier judiciaire ni ici ni ailleurs. Je subviens à mes besoins et à ceux de ma famille. Mais j'ai écrit un livre en 1937. Voilà tout. La scène est gravée dans mon esprit. Mais il y en a heureusement beaucoup d'autres, qui s'étendent de 1620 à aujourd'hui. Ce n'est pas cela qui a fait les États-Unis. Si telle avait été la mentalité de ses citoyens dans les siècles passés, le continent serait désert aujourd'hui.

Mais, me dit-on, vous oubliez la loi, il y a la loi. Très bien, alors, voyons la loi.

L'avocat de mon dossier fit deux plaidoiries le 17 juin. L'une d'elles intégrait les questions juridiques de l'Union des Libertés Civiles et fut conjointement signée par mon avocat et par celui de l'A.C.L.U.⁴⁴, en tant qu'intervenant au tribunal.

Ce que je rapporte ici, les explications que je vais donner, sera fait en termes simples. Je ne suis pas capable d'exposer les subtilités de la loi ; et, même si je le pouvais, je ne le souhaiterais pas. Je voudrais montrer ce que le ministère de la Justice fait à l'étranger, au nom de la loi.

La plaidoirie que mon avocat présenta exigeait ma libération inconditionnelle en s'appuyant sur ces deux points :

1. Mon association avec les trotskistes n'était pas de nature à me déchoir de la citoyenneté.

2. J'ai été interrogé sous la loi de 1918 et mon interrogatoire s'est conclu le 16 août 1950. La loi sur la sûreté intérieure (McCarran) est passée le 23 septembre 1950 et la décision du procureur général fut transmise le 31 octobre 1950. Mais mon appel fut rejeté sous la loi McCarran. J'ai par conséquent été rejeté en application de la loi, selon les procédures prévues ; la loi McCarran a donc été appliquée — à tort d'une part, puisque je ne suis pas communiste et que la loi se réfère spécifiquement aux communistes — mais la décision ne pouvait figurer dans les audiences.

Quelques mois plus tard, du 17 juin au 28 août, le juge rendit une décision qui confirmait la position de mon avocat sur

44. A.C.L.U. (American Civil Liberties Union) : l'Union Américaine des Libertés Civiles est une association à but non lucratif dont la mission est de « défendre et préserver les droits et libertés individuelles garanties à chaque personne dans ce pays par la Constitution et les lois des Etats-Unis ».

l'application de la loi. Dans sa décision, il chargea le ministère de la Justice de tenir des audiences supplémentaires afin que je puisse répondre à des questions spécifiquement posées dans le cadre de la loi McCarran. Cela devait être fait dans les 60 jours. Dans le cas contraire, il soutiendrait l'ordre d'*habeas corpus* et ordonnerait ma libération.

Un associé et ami proche accompagnait mon avocat au tribunal chaque fois que c'était possible. J'ai appris de lui que le procureur du gouvernement en charge de mon dossier avait, à cette annonce, réagi comme si le bâtiment du tribunal s'effondrait sur sa tête. *Le juge ne peut pas faire ça, ou Comment pourrait-il faire une chose pareille ?* Ce n'était pas seulement une façon de parler, comme nous le verrons.

Le juge a mis plus de deux mois, du 17 juin au 28 août 1952, pour rendre sa décision. Il pensait évidemment qu'il pouvait se le permettre et qu'il en avait le droit. Mes amis et moi pensions tenir là une grande victoire. Mais certaines personnes plus expérimentées en matière d'immigration restaient prudentes. Leur opinion était: le ministère de l'Immigration ne permettra jamais à un juge de s'en sortir ainsi. Une de leurs prédictions était plutôt saisissante. Le ministère pouvait, m'informait-on, refuser de m'accorder une audience. Si le juge me laissait partir, je serais arrêté dans l'heure, et le ministère lui-même imposerait le dossier si rapidement devant les tribunaux, qu'à moins d'une intervention de la Cour suprême, cette décision apparemment favorable pour moi serait désastreuse.

Je ne savais rien de tout cela, naturellement, et n'y comprenais rien. Mais si des personnes expérimentées en matière de

loi pensaient qu'une telle chose est possible, cela signifiait, pour le profane que je suis, que le ministère de l'Immigration est effectivement à la fois persécuteur et juge. Même l'avocat le plus habile au monde ne pourrait convaincre personne que la Constitution des États-Unis, le Congrès et la loi entretiennent telles relations. De plus, on m'avait averti sur le fait que, selon toute probabilité, il existait déjà plusieurs dossiers traitant des communistes auxquels serait appliquée la même décision. Et le ministère remuerait ciel et terre pour empêcher tout précédent d'être établi. Mais il n'avait pas besoin de remuer ciel et terre. Le procureur du gouvernement demanda donc une nouvelle audience, et quelques semaines plus tard, le juge lui-même faisait marche arrière. Le jugement revu « en nouvel examen » fut rendu le 25 septembre 1952.

Douze jours plus tard, le 7 octobre, on m'accordait la liberté sous caution, et pour moi, c'est devenu un devoir public de me renseigner autant que possible sur les perspectives légales concernant les étrangers en Cour fédérale. Voici ce que j'ai appris ; et cela est corroboré par ce que j'ai entendu ou parfois vécu moi-même, durant mon séjour à Ellis Island. Sur la question du traitement et des dispositions envers les étrangers, le ministère de l'Immigration agit comme un maître de la Cour fédérale du Sud. Le point de départ est, en surface, la campagne contre les communistes. En réalité, celle-ci concerne tous les étrangers. Le ministère de l'Immigration dicte aux juges, pour ainsi dire, qui aura une liberté sous caution et qui n'en aura pas. Pis encore, j'ai parfois entendu à Ellis Island le juge dire: soit vous expulsez cet homme, soit vous le libérez dans un délai de tant de jours. Mais le ministère de l'Immigration ignorait la

décision du juge. Ma propre expérience sur Ellis Island prenait alors plus d'importance que je ne le pensais. Ce qui se produit derrière ces murs a aussi lieu dans les tribunaux à la lumière du jour.

Le Président des États-Unis ordonna une commission spéciale pour enquêter sur la situation quant à l'immigration. Durant sa campagne, il attaqua le futur Président avec inhabituelle malveillance sur cette question ; la rapidité et la forme de la réponse montrèrent à quel point les électeurs sont sensibles sur ce sujet. J'ai, cependant, scrupuleusement évité de faire des accusations générales. En voici quelques-unes particulières. Examinons-les.

Je sais que, les choses étant ce qu'elles sont, je suis particulièrement chanceux d'être sorti sous caution. L'habileté juridique, la dextérité et la persévérance de mon avocat ont joué un rôle important. Une fois que l'assistant du procureur de la République avait interprété la loi comme il le souhaitait, non seulement il ne se mit plus en travers de mon chemin, mais il devint aussi aimable et courtois. Il aurait pu accumuler les obstacles juridiques. Il ne le fit pas. Le même juge m'accorda la liberté sous caution dans l'État de New York. Mon dossier a été porté à la Cour d'appel où il sera traité en temps voulu. Seule une enquête rigoureuse établira combien de malchanceux ont souffert par le passé et combien, dénués de toute opportunité de se défendre eux-mêmes, souffriront à l'avenir de ces peines injustifiées.

Le second point de mon dossier, conjointement présenté par mon avocat et l'Union Américaine des Libertés Civiles, est le suivant. Il s'attaque à la constitutionnalité des procédures à mon

encontre comme étant une violation des Premier et Cinquième Amendements. Telle que je la comprends, la Constitution des États-Unis interdit la restriction des libertés d'expression et d'opinion de toute personne aux États-Unis. Elle ne dit pas spécifiquement « citoyen » ; elle dit « personne », ce qui signifie « quiconque ». Ainsi l'ai-je toujours comprise: si quelque individu, citoyen ou étranger, commet quelque forfait ou enfreint la loi, alors le gouvernement est autorisé à engager des poursuites contre lui, mais pas pour ses paroles. Voilà ce que je comprends par liberté d'expression. Et je ne changerai pas d'avis.

Je dois maintenant raconter quelques autres expériences, aussi surprenantes que celles racontées plus haut.

Bien qu'ayant croisé un certain nombre d'ouvriers aux États-Unis, étant ce que je suis, je connais surtout des intellectuels radicaux et libéraux. J'en ai rencontré et connu beaucoup en 1938. Quatorze années sont passées. C'est comme s'ils avaient été touchés par la peste. Ils sont aujourd'hui, en tant que corps, les plus bruyants partisans de la guerre contre le communisme en défense de la démocratie. Je peux désormais déclarer que la plupart d'entre eux ne croient pas davantage en la démocratie que les communistes. Les communistes se sont révélés en s'opposant ouvertement et effrontément aux libertés civiles des personnes ayant d'autres convictions politiques que la leur. En tant que corps, les ex-radicaux leur sont identiques. Naturellement, dans un cas comme le mien, on recherche de l'aide. Et la réaction fut, dans l'ensemble, très réconfortante. Mais la triste vérité est que cela n'est pas venu d'amis personnels, mais surtout de libéraux américains vieux jeu. Certains d'entre eux étaient des hommes qui pouvaient deviner mon passé, ou qui le connaissaient, ne

serait-ce qu'en lisant la liste des livres que j'ai écrits. D'autres étaient des érudits intéressés par mes idées. La plupart étaient profondément inquiets pour les États-Unis, pour ses traditions, et pour son image aux yeux des étrangers et du monde.

Mais les ex-radicaux se comportaient exactement comme les communistes. Certains d'entre eux étaient sympathiques mais ne souhaitaient pas être impliqués. D'autres souhaitaient fonder leur propre petit GPU ou leur Gestapo. L'un d'eux a voulu m'interroger personnellement. J'ai rassemblé ce qu'auraient été ses questions: Que pensais-je de cela? Croyais-je encore en cela? Quelle était mon attitude envers ceci ? Si mes réponses étaient satisfaisantes, alors il se serait penché sur mon cas.

C'est une indescriptible déchéance, dans laquelle je ne jouerai pas le rôle que l'on m'assigne. À la page du courrier des lecteurs, dans le *Herald Tribune*, le fameux adage de Voltaire est imprimé : «Je désapprouve totalement ce que vous dites mais je défendrai jusqu'à la mort votre droit de le dire. »⁴⁵ Par le passé, je souriais avec indulgence face aux grandiloquents adages et aux illusions de ces vieux libéraux. Mais récemment, à la lumière des derniers événements, je les ai relus, et j'ai pris conscience des conditions dans lesquelles ils se battaient pour établir leurs principes selon lesquels nous pensions vivre quelques années plus tôt seulement. Aujourd'hui, j'ai pris conscience, non plus de

45. Citation faussement attribuée à Voltaire. Elle est en réalité de l'écrivain anglais Evelyn Béatrice Hall, qui a écrit cette phrase: « I disapprove of what you say, but I will defend to the death your right to say it » dans son livre *The Friends of Voltaire* (1906), placée à tort entre guillemets. Elle a reconnu son erreur dans une lettre du 9 mai 1939, publiée en 1943 sous le titre *Voltaire neversaidit* dans le tome LVIII (pp. 534-535) de la revue *Modern language notes* à Baltimore.

leurs limites, mais plutôt de l'immense service qu'ils ont rendu à la civilisation en ayant, décennie après décennie, combattu pour le droit du *habeas corpus*, pour la liberté de rassemblement, la liberté de parole, en se faisant emprisonner, en sacrifiant leur vie.

Je déclare, ici et maintenant, qu'à la moindre opportunité j'écrirai mon opinion sur la civilisation américaine, que mon procès soit en cours, que je me trouve en détention ou en liberté sous caution, que je sois aux États-Unis ou ailleurs, muni de « premiers papiers », de « seconds papiers » ou autres⁴⁶. Je donnerai aussi un compte rendu précis et détaillé de mes idées politiques, ce qu'elles étaient, comment et quand elles ont changé, et ce qu'elles sont aujourd'hui. Je ferai un relevé de mes activités politiques, en détail, et ce que je prévois pour l'avenir, ce que je ferai, si je le peux, à l'avenir. Le ministère de l'Immigration et le FBI recevront leurs copies dès que possible après publication. Je crois que le temps est venu pour moi de le faire. Mais jamais je ne me soumettrai à quelque inquisition que ce soit ni ne ramperai devant personne, pour prix de la liberté sous caution, d'un soutien ou de la citoyenneté, ni pour quoi que ce soit. Cela serait faire de la liberté de parole et d'opinion une parodie. Je ne participerai pas à cela, plutôt vivre dans le désert.

46. La naturalisation suivait un processus en deux étapes qui, généralement, durait au minimum cinq années. Après avoir vécu deux ans aux États-Unis, un étranger pouvait déposer une déclaration d'intention (aussi appelée Premiers Papiers : *First Papers*), pour devenir citoyen. Les informations à fournir sur cette déclaration étaient les suivantes: Nom, âge, profession, description physique, date et lieu de naissance, lieu de résidence actuel, ports d'arrivée et de départ, date d'immigration, statut marital, nom de l'épouse, signature. Après deux années supplémentaires, l'étranger pouvait faire une requête de naturalisation. Si cette requête était accordée, un certificat de citoyenneté était alors fourni. C.L.R. James ironise sur le terme de « First papers ». (NdT)

Le juge Learned Hand⁴⁷, pas plus tard que ce 24 octobre, a publiquement déclaré :

«Je pense que la communauté se trouve déjà dans un processus de dissolution qui pousse chaque homme à observer son voisin comme un possible ennemi, et dans lequel la non-conformité avec le credo accepté, politique comme religieux, est une marque de désaffection ; dans lequel la dénonciation, sans précision ni justification, prend la place de la preuve ; dans lequel l'orthodoxie étouffe la liberté d'opinion ; dans lequel la foi en une éventuelle suprématie de la raison est devenue si timorée que nous n'osons plus inscrire nos convictions dans la liste ouverte des pertes et profits. »

Il poursuit en disant que les peurs citées sont «un dissolvant capable de ronger le ciment qui lie les pierres ensemble » et qu'à la fin elles « nous assujettiront à un despotisme pire que tout ce que nous redoutons. »

«La confiance mutuelle, de laquelle tout dépend, ne peut être maintenue qu'avec un esprit ouvert et une courageuse confiance en la libre discussion. Je ne dis pas que cela suffirait ; qui sait, mais nous serions sinon sur une pente qui nous conduirait tout droit à l'esclavage autochtone. Je suis

47. Billings Learned Hand (1872-1961): célèbre juge américain, défenseur actif de la liberté d'expression. Hand est considéré comme l'un des juristes américains les plus influents du XX^e siècle, bien que n'ayant pas servi à la Cour suprême.

sûr d'une chose ; si nous voulons y échapper, nous ne devons pas céder un pouce à l'exigence d'équité, et d'intégrité, sur toutes les idées. »

Ce sont des paroles éloquentes, et je sais de bonne source que l'illustre juriste a démontré par le passé que ce ne sont pas de simples mots pour lui.

Puis il continue en disant que « le pouvoir des tribunaux est trop limité pour traiter les questions plus controversées qui relèvent d'eux. »

Et j'ajoute, avec tout le respect que je dois, que je pense avoir donné ici de suffisantes preuves sur les graves injustices perpétrées au nom de la loi, et que, selon moi et certainement la grande majorité des citoyens américains, il est inconcevable que les lois des États-Unis empêchent la magistrature d'y mettre fin.

Il me reste à dire quelques mots.

Tout d'abord, j'ai la chance de ne pas être un réfugié. Je souhaite être citoyen des États-Unis. Le ministère de l'Immigration lui-même reconnaît que ma femme et mon enfant, citoyens, souffriront de graves difficultés économiques si je suis expulsé. Mais je ne demande pas la charité. Il apparaît qu'aux yeux de certains seuls deux types de personnes conviennent aujourd'hui à la citoyenneté : les millionnaires, et ceux qui s'agenouillent en remerciant Dieu d'avoir la chance d'être admis dans un pays où les bombes ne tombent pas et où la viande n'est pas rationnée. Je n'appartiens à aucune de ces classes. Je considère effectivement la citoyenneté comme un privilège. Mais j'estime être une personne convenable et digne d'être citoyen, un citoyen d'une certaine valeur pour ses concitoyens.

Enfin, je dois terminer par des remerciements publics. Tout d'abord, à mon avocat. Je lui suis profondément reconnaissant pour le travail accompli et la compétence portée à mon affaire. Le salaire que j'ai pu lui verser est insuffisant pour les services qu'il m'a rendus. Mais, après réflexion, je ne pouvais évidemment pas le consulter pour cette publication. C'est fait et cela devait être fait, sans son expertise. À mon arrivée sur Ellis Island, je n'y pensais pas. J'étais occupé à négocier avec des éditeurs pour une publication ordinaire. Même lorsque j'ai senti devoir me préparer au pire, et que j'écrivais des lettres à des amis influents de l'étranger, en Afrique, à Londres, en France et dans les Antilles, je voyais encore cela comme une simple information pour les préparer à agir si j'étais mené aux dernières extrémités. Mais petit à petit, je suis arrivé à la conclusion que je ne me remettrais jamais de la honte et du déshonneur si je laissais passer tout cela sans dire un mot, ou si j'attendais que mon dossier soit clos avant d'en parler. Il fallait que, à un moment ou un autre, quelqu'un parle, et pas uniquement un philanthrope, plutôt quelqu'un d'impliqué. J'ai publié ma protestation dans ce livre sur Melville car, comme je l'ai montré, celui-ci fait partie de mon expérience. C'est aussi une déclaration au peuple américain, la meilleure déclaration que je puisse faire sur mon désir, ni égoïste ni futile, d'être citoyen.

On m'a fait savoir que la Cour d'appel est un tribunal très puissant et qu'il interprète la loi comme il la voit, indépendamment du ministère de l'Immigration. Des experts m'ont également fait savoir qu'entre le ministère de l'Immigration et le FBI, je serais désormais broyé. Ily a aussi l'aptitude illimitée du Parti communiste à persécuter ses ennemis, implacablement et

sans scrupule. Les choses suivront leur cours. Ce qui m'arrive et devait m'arriver est déjà arrivé à d'autres avant, qui avaient de plus grandes revendications à la considération publique que je n'en ai.

Je conclus ma plaidoirie en m'adressant au public. Un appel a été lancé pour des fonds, en soutien à mon affaire devant les tribunaux. Il y est spécifiquement statué que cet appel sera clos le 31 décembre. Pas un penny de l'argent ainsi collecté auprès de personnes qui respectent tous les êtres humains, citoyens ou étrangers, et qui, fiers des grandes traditions de leur pays, sont prêtes à faire de grands sacrifices pour les maintenir, n'ira à la publicatipn de ce livre. Toute personne qui partage les mêmes idées peut acheter ce livre à un dollar la copie. Ils sont vendus à l'unité, ou en n'importe quelle quantité, en écrivant à C.L.R. James, 1186 Broadway, New York 1, New York. J'espère par ce moyen rembourser l'argent dépensé, affronter les périls de l'avenir, et faire avancer simultanément la compréhension de la littérature et la cause de la liberté. Quelle qu'en soit l'issue, je verrai toujours cela comme ayant été, non un fardeau, mais un privilège.

POSTFACE POUR UNE REVOLUTION:
C.L.R. JAMES LECTEUR DE MELVILLE

Dans *Nkrumah and the Ghana Révolution*, ouvrage publié en 1977 à Londres, mais dont la plus grande partie fut rédigée en 1958, au lendemain de l'indépendance du Ghana, l'historien et théoricien marxiste trinidadien C.L.R. James cite Jules Michelet dans la préface à son *Histoire de la Révolution française* :

Une autre chose que cette histoire mettra en grande lumière, et qui est vraie de tout parti, c'est que le peuple vaut généralement beaucoup mieux que ses meneurs. Plus j'ai creusé, plus j'ai trouvé que le meilleur était dessous, dans les profondeurs obscures. J'ai vu aussi que ces parleurs brillants, puissants qui ont exprimé la pensée des masses, passent à tort pour les seuls acteurs. Ils ont reçu l'impulsion bien plus qu'ils ne l'ont donnée. L'acteur principal est le peuple. Pour le retrouver celui-ci, le replacer dans son rôle, j'ai dû ramener à leurs proportions les ambitieuses marionnettes dont il a tiré les fils, et dans lesquelles, jusqu'ici, on croyait voir, on cherchait le jeu secret de l'histoire¹.

On ne saurait formuler meilleure introduction à la théorie de la révolution élaborée par James lui-même et qui acquit sa forme presque définitive au terme de son expérience états-unienne (1938-1953) au cours de laquelle, en rupture progressive avec le mouvement trotskiste

1. Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française*, Robert Laffont, Paris, 1979, « Préface de 1847 », p. 37. Voir C.L.R. James, *Nkrumah and the Ghana Révolution*, Allison and Busby, Londres, 1977, pp. 105-106.

américain, il se livra à une critique radicale du « parti d'avant-garde» pour (re)mettre au premier plan les processus & *auto-émancipation* des masses. S'il n'eut de cesse d'interroger le rôle des «grands individus» dans l'histoire, ce dont témoigne la place centrale occupée par l'écriture biographique dans sa pratique-méthode historiographique²³, James forgea peu à peu l'idée que le véritable mérite des grands dirigeants révolutionnaires, au premier rang desquels à ses yeux Lénine, était d'être parvenus à se faire eux-mêmes pure chambre de résonance des aspirations les plus profondes des masses, vecteur du mouvement révolutionnaire qu'*elles-mêmes* s'étaient données.

Dans la bibliographie adjointe aux rééditions successives de sa fameuse histoire de la révolution haïtienne, *Les Jacobins noirs: Toussaint Louverture et la révolution de Saint-Domingue*³ (1938), James fait l'éloge de « l'école française d'histoire de la Révolution», qui a su combiner un « haut niveau universitaire avec l'esprit et le goût national ». Il conseille à son lecteur les ouvrages de Jean Jaurès, Albert Mathiez et Georges Lefebvre — l'« inventeur» de la notion d'*histoire par le bas* — dont *La Révolution française* « représente le couronnement de cette œuvre de près d'un siècle ». Mais le meilleur est pour James aux commencements : « [l]e plus grand de tous ces historiens est Michelet, qui conçut son œuvre il y a plus de cent ans. [...] Il ne

2. Pour se limiter à un seul exemple, la première œuvre politique de James, écrite avant son départ de Trinidad pour l'Angleterre en 1932, fut une biographie du leader de la *Trinidad Workingmen's Association*, le Capitaine Cipriani, à travers laquelle il s'agissait de plaider pour l'autonomie (*self-government*) des Antilles britanniques (C.L.R. James, *The Life of Captain Cipriani: An Account of British Government in the West Indies*, Duke University Press, Durham, 2014).

3. C.L.R. James, *The Black Jacobins: Toussaint Louverture and the San Domingo Révolution*, Secker & Warburg, Londres, 1938. La première traduction française, réalisée par Pierre Naville, a été publiée en 1949 aux éditions Gallimard. Pour les nouvelles éditions voir note 39 p. 254.

traite guère de la question coloniale, mais je suis convaincu que bien des pages de Michelet forment la meilleure introduction possible à la compréhension de ce qui s'est vraiment passé à Saint-Domingue⁴.»

En marge de cet héritage revendiqué, il existe une relation plus secrète entre James et l'auteur de *YHistoire de la Révolution française*. En effet, en 1861, Michelet avait publié un singulier essai d'histoire naturelle, aujourd'hui méconnu, intitulé *La Mer*, dans lequel, esquissant une réécriture de l'histoire des grandes découvertes, la « conquête de la mer », il déclarait : « Qui a ouvert aux hommes la grande navigation ? qui révéla la mer, en marqua les zones et les voies ? enfin qui découvrit le globe ? La baleine et le baleinier. Tout cela bien avant Colomb et les fameux chercheurs d'or, qui eurent toute la gloire, retrouvant à grand bruit ce qu'avaient trouvé les pêcheurs ». Les grands explorateurs ne sont pas ceux que l'on croit : ce sont, de concert, ce géant marin qu'est la baleine, à laquelle il consacre un chapitre entier, et les téméraires *peuples* de pêcheurs anonymes : « Scandinaves », « Basques », « Bretons », « Normands ». Pour Michelet, qui parle depuis le milieu du xix^e siècle, cet âge d'or de la pêche à la baleine est malheureusement révolu : « Noble guerre, grande école de courage. Cette pêche n'était pas comme aujourd'hui un carnage facile qui se fait prudemment de loin avec une machine : on frappait de sa main, on risquait vie pour vie. On tuait peu de baleines, mais on gagnait infiniment en habileté maritime, en patience, en sagacité, en intrépidité. On rapportait moins d'huile et plus de gloire⁵. »

4. C.L.R. James, « Bibliographie établie par C.L.R. James », dans *Les Jacobins noirs : Toussaint Louverture et la révolution de Saint-Domingue*, Éditions Amsterdam, Paris, 2008, pp. 391-392.

5. Jules Michelet, *La Mer*, Librairie de L. Hachette Et C^{ie}, Paris, 1861. Éditions Robert Laffont, coll. Bouquins, pp. 273-274.

Cependant, qu'aurait dit Michelet, demande Cari Schmitt dans son essai *Terre et mer* (1954), s'il avait assisté à l'extrême industrialisation de l'extraction d'huile de baleine après la Première guerre mondiale? À partir de cette date, dit Schmitt, la chasse à la baleine se transforma en pur jeu de massacre, recouvrant d'un épais voile la glorieuse époque où elle était encore un combat d'égal à égal, fait de complicité et d'hostilité entremêlées, une dangereuse confrontation entre deux créatures, humaine et animale, partageant un même élément, la mer. Or, pour Schmitt, le grand poète de cette relation quasi personnelle, disparue *a* jamais, entre l'homme, armé de son seul harpon, et le Léviathan, demeure Herman Melville, dont le *Moby Dick*⁶ avait été publié un siècle plus tôt, en 1851, dix ans avant *La Mer* de Michelet: Melville, affirme Schmitt, était au monde des océans ce qu'Homère avait été à la Méditerranée orientale⁷.

Schmitt ignorait à coup sûr qu'un peu avant la publication de *Terre et mer*, en 1952, un intellectuel caribéen du nom de C.L.R. James, lui aussi grand admirateur de Melville, avait rédigé depuis la prison d'Ellis Island aux États-Unis un livre consacré à l'auteur de *Moby Dick*, distribué de manière confidentielle l'année suivante sous le titre *Marins, renégats & autres parias: L'histoire d'Herman Melville et le monde dans lequel nous vivons*⁸, et qu'on peut concevoir, *a posteriori*, comme une radicale alternative au point de vue schmittien sur l'« histoire

6. La première traduction française par Lucien Jacques, Joan Smith et Jean Giono paraît chez Gallimard en 1941.

7. Cari Schmitt, *Terre et mer: Un point de vue sur l'histoire mondiale*, Paris, Éditions du Labyrinthe, Paris, 1985.

8. C.L.R. James, *Mariners, Renegades and Castaways. The Story of Herman Melville and the World We Live In*, privately printed, New York, 1953. Rééditions à Londres par Allison & Busby en 1984, à Hanover et Londres par University Press of New England en 2001.

mondiale», à sa *mythologie politique* fondéesur/atiMeifmrmntémnmiaie entre puissances terrestres et puissances maritimes. Car loin de voir en Melville l'illustre représentant d'un âge héroïque, passé, la baleine était encore étrangère à l'emprise de la *rationalité technique* et scientifique, James fait au contraire de lui « le poète de la civilisation industrielle » par excellence. Dans *Moby Dick*, Melville donne à voir « la conversion du navire en usine » : « Le baleinier est aussi une usine [...]. C'est véritablement une industrie moderne » (p.79⁹). En effet, Melville a compris, dit James, que cette société flottante renfermait, en *miniature*, toutes les tensions et contradictions de la « civilisation mondiale », qu'elle préfigurait les mutations des relations de production à l'échelle mondiale, sur mer et sur terre. Il a vu le terrifiant devenir de cette civilisation, son inexorable *futur*, lequel n'est rien d'autre que « le monde dans lequel nous vivons », celui-là même qui constitue selon Schmitt l'antithèse du monde de *Moby Dick* : « Le voyage du *Pequod*, écrit James, est le voyage de la civilisation moderne à la recherche de sa destinée » (p. 39). Mais pénétrer plus avant la signification politique, historique et littéraire fondamentale que James confère à l'œuvre de Melville, exige d'en revenir aux origines même de son interprétation, c'est-à-dire à sa découverte de l'Amérique.

En 1938, James embarque pour les États-Unis depuis l'Angleterre où il vient de passer six années (il avait quitté Trinidad en 1932) d'une rare

9. Toutes les références de pages dans le corps de l'article renvoient à la présente édition de *Marins, renégats & autres parias* de C.L.R. James. Sur le navire de *Moby Dick* en tant que symbole de l'industrie américaine, voir également Ronald Mason, *The Spirit Above the Dust: A Study of Herman Melville*, J. Lehman, Londres, 1951.

intensité. Il y a fait ses classes en matière de théorie marxiste, est devenu une figure de premier plan du mouvement trotskiste britannique et a signé un ouvrage remarqué : *World Révolution : The Rise and Fall of the Third International*^{10 11}. Parallèlement et à la suite de l'invasion de l'Abysinie (Éthiopie) par Mussolini, il a été l'un des tout principaux acteurs du mouvement panafricaniste londonien — aux côtés de son ami d'enfance Georges Padmore qui venait de rompre avec le Komintern —, il a composé une pièce de théâtre sur le dirigeant révolutionnaire haïtien Toussaint Louverture¹¹, suivie de la rédaction des *Jacobins noirs* ainsi que d'un petit livre intitulé *Histoire des révoltes panafricaines*¹².

Invité aux États-Unis par le Socialist Workers Party, James fait une tournée de conférences à travers le pays avant de rendre visite à Trotsky à Mexico où les deux hommes s'entretiennent longuement de la «*question noire*» américaine. De retour aux États-Unis, il s'impose comme le représentant majeur de ce qui allait plus tard être baptisé du nom de *Black Marxism*, tout en s'engageant dans les débats qui traversent, et scindent littéralement, le mouvement trotskiste américain, en premier lieu la question de la nature de l'Union soviétique — James opposant bientôt à la thèse trotskiste «orthodoxe» de l'État ouvrier

10. C.L.R. James, *World Révolution: The Rise and Fall of the Third International, 1917-1936*, Secker & Warburg, Londres, 1937. Nouvelle édition chez Humanities Press, New Jersey, 1993.

11. C.L.R. James, *Toussaint Louverture: The Story of the Only Successful Slave Revolt in History*, Duke University Press, Durham, 2013. La première représentation de la pièce a eu lieu en 1936 au Westminster Theatre de Londres avec dans le rôle de Toussaint Louverture l'acteur africain-américain Paul Robeson.

12. C. L. R. James, *A History of Negro Revolt*, Fact monograph n. 18, London, 1938. Nouvelle édition revue et corrigée sous le titre *A History of Pan-African Revolt*, Drum and Spear Press, Washington, 1969. Traduction française à paraître en 2016 aux éditions Les Prairies ordinaires. Ici notre traduction.

(bureaucratiquement) dégénéré l'idée que règne en URSS un *capitalisme d'État*. S'efforçant de clarifier les conditions et les méthodes de construction d'une organisation révolutionnaire marxiste aux États-Unis, James insiste sur l'impérieuse nécessité, pour « bolcheviser l'Amérique », d'« américaniser le bolchevisme », autrement dit, dans ses termes, de le *traduire* pour les masses américaines, comme Lénine avait su le faire en Russie, une telle *nationalisation* du marxisme n'étant nullement une négation de l'universalité de ses lois, mais, au contraire et en accord avec une dialectique que James n'allait cesser d'explorer, la condition de possibilité d'un internationalisme digne de ce nom¹³.

Cette exigence de traduction, aux implications non seulement pratiques-stratégiques mais aussi proprement théoriques, est étroitement liée à l'importance capitale que revêtent aux yeux de James les « luttes indépendantes » des Noirs des États-Unis dans la perspective de la révolution socialiste. Elle n'est pas non plus étrangère à la position d'*outsider* qui est alors la sienne aux États-Unis — c'est aussi le cas de ses deux principales collaboratrices au sein de la Johnson-Forest Tendency : Raya Dunayevskaya, émigrée russe, et Grâce Lee Boggs, Américaine d'origine chinoise¹⁴ — et plus précisément, comme il allait

13. C.L.R. James, « The Americanization of Bolshevism » [1944] in *Marxism for Our Times: C. L. R. James on Revolutionary Organisation* (éd. Martin Glaberman), University Press of Mississippi, Jackson, 1999.

14. Dans ses conférences et écrits des années 1960-1970 et en relation étroite avec le problème de la formation d'une culture nationale dans la Caraïbe, James allait à maintes reprises insister sur le rôle fondamental joué par les *outsiders* dans le développement des littératures « nationales »: ainsi par exemple d'Alexandre Dumas et de Jean-Jacques Rousseau pour la littérature française ou de Jonathan Swift, Joseph Conrad et, au présent, des écrivains caribéens (George Lamming, V.S. Naipaul, Wilson Harris) pour la littérature « anglaise » : « Les principaux écrivains sont des étrangers » (C.L.R. James, « A National Purpose for Caribbean Peoples » [1964] in *At the Rendezvous of Victory: Selected Writings*, Allison and Busby, Londres, 1984, p. 148).

l'avouer, à sa condition de sujet de l'Empire britannique, de colonisé: «Depuis le premier jour de mon séjour aux États-Unis jusqu'au dernier, je n'ai jamais fait l'erreur que de nombreux Européens, intelligents par ailleurs, ont faite en essayant de faire correspondre ce pays aux standards européens. Pour une raison peut-être — à cause de mon expérience coloniale — je l'ai toujours vu pour ce qu'il était et non pour ce que je pensais qu'il devrait être¹⁵. »

Américaniser le bolchevisme requerrait de plonger ce dernier dans l'histoire américaine, de refaire en somme sur l'autre rive de l'Atlantique le travail monumental qu'avaient réalisé Marx et Engels à partir de l'histoire de l'Europe. Il s'agissait de confronter les « principes » du marxisme aux grands épisodes de l'histoire américaine, au premier rang desquels selon James la guerre civile et la lutte pour l'abolition de l'esclavage, dans lesquels les Noirs avaient occupé, en tant que *sujets*, une place centrale. Américaniser le bolchevisme signifiait plus largement se consacrer à une étude approfondie de la *civilisation américaine* en tant que création originale, irréductible au destin de l'Europe. C'est à ces tâches que James, en marge, sinon en dehors, de ses activités au sein des organisations révolutionnaires, se consacre pendant ses années américaines. L'aboutissement, provisoire, de ce colossal effort est un long manuscrit rédigé en quelques mois entre 1949 et 1950, intitulé *Notes on American Civilization* — publié pour la première fois en 1993 sous le titre *American Civilization* — dans lequel James, en écho à la Déclaration d'indépendance américaine, institue la « lutte pour le bonheur » (*struggle for happiness*) — « bonheur » étant pour lui synonyme d'intégration mutuelle de l'individu et de la société — en *telos* de la nation américaine.

15. C.L.R. James. *American Civilization* (éd. Anna Grimshaw et Keith Hart), Blackwell Publishers, Cambridge et Oxford, 1993, p. 13.

Cette lutte, telle qu'elle se déroule au xx^e siècle, ne se manifeste nulle part plus intensément, selon James qu'au sein des *arts populaires* : cinéma, *soap opérás*, *comic strips*, romans de détective, jazz, etc. Loin de n'être que le médium de la (re)production de mécanismes d'assujettissement des masses, perçues comme fondamentalement passives à leur égard, ces arts *en expriment* activement, quoique non sans ambivalence et sans limitation, les désirs et les frustrations les plus profonds. Ils le font bien mieux que les œuvres des grands écrivains contemporains (Hemingway, Faulkner, T.S. Eliot, etc.) que James soumet à une critique qui atteint son paroxysme dans une lettre adressée à un certain Bell en 1953, dans laquelle il fustige les intellectuels américains qui se font les défenseurs de la culture européenne contre les masses américaines: «Aujourd'hui en 1953, la culture européenne, comme la civilisation européenne et de fait la civilisation occidentale tout entière, est arrivée à une impasse. Elle n'a plus rien à dire. Et les écrivains et artistes américains, comme leurs *alter ego* à l'étranger, n'ont rien à dire¹⁶. »

Dans *American Civilization*, James avait localisé la source de cette aliénation des intellectuels à l'égard des masses dans la littérature du siècle passé, allant jusqu'à déclarer que « l'art américain, depuis ses débuts jusqu'aujourd'hui, [est] resté séparé de tout courant significatif dans la vie moderne». Pourtant, reconnaît-il, les intellectuels américains du xix^e siècle ont bel et bien dit quelque chose d'essentiel à propos de la civilisation américaine dans la mesure où ils ont affronté un problème dont l'entière signification s'est révélée à partir des années 1930, le problème des relations entre individualisme et

16. C.L.R. James, lettre à Daniel Bell (juin 1953) in « Letters to Literary Critics» in *The C.L.R. James Reader* (éd. Anna Grimshaw), Blackwell Publishers, Cambridge et Oxford, 1992, pp. 220-231.

démocratie: «Les questions et les problèmes posés par Whitman, Melville et Poe trouvent leur réponse non chez T.S. Eliot et Hemingway mais dans les arts populaires du peuple américain¹⁷. » Du *MobyDick* de Melville — qu'il nomme, nous comprendrons bientôt pourquoi, le « prophète de la destruction » — James dit qu'« il s'impose comme un produit de la civilisation américaine qui ne pouvait être produit qu'en Amérique et qui demeure inégalé dans toute la littérature du xix^e siècle¹⁸». On comprend alors la raison pour laquelle, dans les dernières pages de *Marins, renégats & autres parias*, il allait pouvoir résumer le projet intellectuel et politique dans lequel s'inscrit son interprétation de Melville, en ces termes : « mon intention finale, et mon livre sur Melville en est simplement le prélude, était d'écrire une étude de la civilisation américaine» (p.263).

Mais la genèse de *Marins, renégats & autres parias* est également étroitement liée à la trajectoire personnelle de James. Migrant illégal aux États-Unis depuis de nombreuses années, qui plus est engagé dans des activités politiques «subversives», James reçoit en 1948 un ordre d'expulsion des services d'immigration et de naturalisation (Immigration and Naturalization Service). En 1952, en plein maccarthysme, il est arrêté sur la base du McCarran Immigration Bill et transféré à la prison d'Ellis Island. C'est pendant les quatre mois de son séjour carcéral qu'il rédige la plus grande partie de son livre sur Melville, dans l'introduction duquel il confie l'influence

17. C.L.R. James. *American Civilization*, op. cit., pp. 35, 37. Il est à cet égard significatif que James mette en relation le *Moby Dick* de Melville avec les arts populaires du xx^e siècle: « Je suis convaincu [...] que *Moby Dick* est par essence un scénario de film » (/b/d., p. 129) ; ou encore, à propos d'un passage du roman : « Presque chaque phrase peut être le sujet d'un *comicstrip*» (p. 21).

18. C.L.R. James. *American Civilization*, op. cit., p. 35.

capitale qu'a eue l'expérience de sa détention sur sa « compréhension de Melville » (p. 14). L'écriture de l'ouvrage participe en outre très directement de la « stratégie de défense » de son auteur: il s'agit pour James de démontrer à ceux qui l'ont condamné sa maîtrise d'une œuvre considérée comme fondatrice de la littérature nationale américaine. Dès la rédaction du manuscrit achevée, James — dont on peut se demander quels réels espoirs il entretenait réellement en agissant de la sorte — en fait parvenir des copies aux membres du Congrès des États-Unis, ainsi qu'à d'autres personnes susceptibles d'intercéder en sa faveur. C'est un échec : son appel est rejeté et il est expulsé du pays en 1953.

La facture éminemment personnelle et politique de l'interprétation jamesienne de Melville ne signifie nullement que celle-ci soit purement idiosyncratique. C'est bien plutôt le contraire qui est vrai. La conception de *Marins, renégats & autres parias* doit en effet être resituée dans le cadre de la « renaissance » de Melville au xx^e siècle, un engouement — pour *Moby Dick* par-dessus tout, l'heure de gloire de *Bartelby le scribe* viendra bien plus tard — qui, sur le plan académique tout du moins, atteint son apogée au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale. James a lu les grands interprètes de Melville de l'époque. À la fin de *Marins, renégats & autres parias*, il recommande la lecture de *The Melville Log : A Documentary Life of Herman Melville* de Jay Leyda (1951), du *Herman Melville* de Leon Howard (1952) ainsi que de *Melville's Quarrel with God* de Lawrance R. Thompson (1952). Il connaît également les travaux de Henry A. Murray dont nous allons reparler, ainsi que l'important livre de Francis Otto Matthiessen, *American Renaissance* (1941), dont le troisième chapitre était consacré à Melville et qu'il évoque brièvement dans *American Civilization* en le décrivant comme « une étude très fine et d'esprit libéral de la

littérature américaine au XIX^e siècle¹⁹». James se révèle particulièrement soucieux de s'établir, fût-ce à contre-courant, dans le champ de la théorie littéraire, ainsi que le prouve sa correspondance, en particulier une lettre, datée du 7 mars 1953, adressée à Jay Leyda et qui débute par ces questions : « Que pensez-vous exactement de mon livre? Vous le louez pour son feu et sa force ; mais vous ajoutez que le feu ne doit pas chasser la logique. Vous vous arrêtez là. Où se situe la faiblesse de ma logique?²⁰»

Dans cette même lettre, James se montre pour le moins virulent à l'égard des « écoles critiques dominantes, et en particulier des melvilliens >>» et n'hésite pas à déclarer que si son interprétation de Melville est juste, c'est qu'« il y a quelque chose de terriblement erroné chez les autres²¹ ». Il prend explicitement pour cible les lectures inspirées par la « critique sociale communiste » et la psychanalyse, mais il se révèle défait bien plus avenant lorsqu'il aborde une autre interprétation, celle proposée par Murray dans son introduction à l'édition américaine de 1949 de *Pierre, ou les ambiguïtés*. Murray, dans un passage cité par James, affirmait que *Moby Dick* constituait « la plus superbe prophétie de l'essence du fascisme que la littérature ait produite », le capitaine Achab représentant les forces qui, « rendues barbares du fait de leur répression, étaient tapies dans le cœur de l'homme occidental, attendant l'heure de leur éruption²² ». Le seul reproche, mais on verra qu'il est de taille, que James adresse alors à Murray est d'avoir donné

19. C.L.R. James. *American Civilization*, op. cit., p.258.

20. C.L.R. James, lettre à Jay Leyda (7 mars 1953) in « Letters to Literary Critics », op. c/t., p. 231.

21. *Ibid.*, p. 234.

22. Henry A. Murray, « Introduction » in Herman Melville, *Pierre, or the Ambiguities*, Hendricks House, 1949, New York.

l'impression qu'Achab était une figure générique, un « représentant de la nature humaine universelle » plutôt qu'une créature située très précisément d'un point de vue historique.

Ce que ne dit pas James, c'est que Murray s'inscrivait *de facto* dans une autre « école », même si elle ne s'affichait pas comme telle, au sein de laquelle s'était développée une interprétation de *MobyDick* devenue canonique au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale et qui opposait au désir totalitaire du capitaine Achab, produit d'un individualisme poussé jusqu'à ses plus extrêmes limites, le pluralisme démocratique, et spécifiquement américain, du narrateur Ismaël, son antithèse incarnée. Ainsi que l'écrit Donald Pease dans sa préface à *Marins, renégats & autres parias* : « les chercheurs américanistes du rang de F. O. Matthiessen et Richard Chase ont élevé *Moby Dick* au statut de fiction fondatrice de la situation de Guerre Froide. Chase et Matthiessen ont encouragé une compréhension allégorique de *Moby Dick* faisant de la monomanie de Achab le symbole de l'Autre totalitaire en opposition auquel était définie, élaborée et défendue l'américanité d'Ismaël²³. » Qu'elles se soient réclamées du libéralisme ou du conservatisme, ces interprétations de *MobyDick* répondaient aux impératifs idéologiques de la situation de Guerre Froide. Comment James allait-il se positionner par rapport à cette approche critique lui qui était une victime très concrète de l'hystérie anticommuniste qui s'était emparée des États-Unis ?

Il n'est guère nécessaire de se livrer à une étude approfondie de *Marins, renégats & autres parias* pour comprendre que James fait

23. Donald Pease, « C.L.R. James's *Mariners, Renegades and Castaways* and the World We Live In » in C.L.R. James, *Mariners, Renegades, Castaways*, *op. cit.*, p.xiii.

sans réserve sienne la thèse selon laquelle Achab est le représentant par excellence de ce qu'il appelle lui-même le « type totalitaire ». Achab est l'incarnation de l'individualisme irréféré : « Individualiste formé à l'école de l'individualisme, il le restera jusqu'au bout » (p.26). Gouverné par le désir inextinguible de se venger de la baleine qui l'a privé de l'une de ses jambes, c'est un homme qui vit dans l'isolement le plus total à l'égard des autres hommes, les membres de l'équipage du Pequod. Sa « religion » est la religion du « progrès matériel », mais ayant vécu « toute sa vie loin de la civilisation » — sur les quarante dernières années, il n'en a passé que trois à terre —, il en est venu à se retourner *contre la civilisation*; il veut en finir une bonne fois pour toutes avec elle. Il n'en reste pas moins un pur produit de cette même civilisation : en Achab, c'est la civilisation elle-même qui court à son *autodestruction*. Achab « est le type social le plus destructeur et dangereux qui soit jamais apparu dans la civilisation occidentale » (p. 23). Achab est le délire qui s'est depuis emparé de la civilisation moderne : il préfigure la folie annihilatrice d'Hitler et de Staline²⁴.

James insiste néanmoins sur ce qui fait selon lui l'originalité, sur le double plan de la théorie littéraire et de la théorie sociale, de son interprétation de Melville, ainsi qu'il le confie à Leyda : « Regardez ce que j'ai fait dans un ouvrage écrit pour le grand public. J'ai formulé une théorie *des personnages dans les grands romans de fiction*. Elle vient avant

24. Dans la note qui conclut son introduction à *American Civilization*, James a ses mots qu'il faut garder à l'esprit quand on lit *Marins, renégats & autres parias* : « Dans cet ouvrage, une identification est faite entre l'hitlérisme et le stalinisme, sous le nom commun de *totalitaire*. Il faut comprendre que cela n'implique aucune identité entre les deux régimes. [...] D'un point de vue politique, les différences entre le stalinisme et le fascisme, en particulier à l'échelle mondiale, sont d'une importance immense, en fait décisive » (C.L.R. James, *American Civilization, op. cit.*, p. 39).

tout de Melville mais est enracinée dans Aristote et Hegel²⁵. » Cette théorie est déployée tout au long de *Marins, renégats & autres parias* et est explicitée en tant que telle au début de son quatrième chapitre : « Fiction et réalité ». James s'y appuie sur des idées exprimées par Melville dans son roman *Le Grand escroc* (1857)²⁶. Il est extrêmement rare, y affirme l'auteur de *Moby Dick*, qu'un écrivain parvienne, ne serait-ce qu'une fois dans sa vie, à créer un personnage non pas simplement singulier, frappant ou fascinant, mais proprement *original*, c'est-à-dire, dans les termes de James, « un type d'être humain qui n'a jamais existé auparavant dans le monde » (p. 119). Melville mentionne trois personnages originaux : Hamlet de Shakespeare, Don Quichotte de Cervantes et le Satan du *Paradis Perdu* de Milton, liste à laquelle James adjoint précisément le nom d'Achab.

Comment s'opère ce processus de création ? Le grand écrivain, dit James, n'invente jamais de toutes pièces son personnage. Il ne le puise pas dans son esprit mais « dans le monde autour de lui, dans le *monde extérieur* ». Chez les êtres humains qui l'entourent, le grand écrivain identifie des propriétés nouvelles, remarquables, mais qui ne sont encore que partiellement formées, « incomplètes ». C'est armé de son imagination et de sa logique qu'il façonne alors sur cette « base réaliste » un tout cohérent prenant la forme d'un personnage totalement inédit. Et si son pouvoir de création est assez grand, alors le « type d'homme » qu'il aura forgé apparaîtra plus tard

25. C.L.R. James, lettre à Jay Leyda (7 mars 1953), op. c/t., p. 231. Ainsi que l'écrit Kent Worcester dans sa biographie politique de James, ce dernier aurait également, et plus précisément, pu parler d'« une théorie des *grands* personnages dans les grands romans de fiction » (Kent Worcester, *C.L.R. James: A Political Biography*, State University of New York Press, Albany, 1996, p. 131).

26. Herman Melville, *Le Grand escroc*, traduction d'Henri Thomas, Paris, Éditions Sillages, 2006.

au grand jour, en chair et en os, et « les générations futures seront effectivement capables de voir et reconnaître ce *type* d'une façon que l'auteur même n'aurait pas imaginée » (p. 120). Tel est précisément, dit James, l'expérience que font ou feront, au milieu du xx^e siècle, les lecteurs de *Moby Dick*.

Cependant, un grand personnage littéraire ne peut pas apparaître dans n'importe quelles conditions historiques. Dans *Les Jacobins noirs*, James, s'inspirant de Marx, écrit à propos des grands révolutionnaires, en l'occurrence de Toussaint Louverture: « Les grands hommes font l'histoire, mais seulement l'histoire qu'il leur est possible de faire²⁷. » Il n'en va pas autrement selon lui des grands écrivains : ils font la littérature, mais seulement la littérature qui leur est possible de faire. En effet, si Shakespeare et Melville ont été en mesure de créer des personnages originaux, c'est avant tout, dit James dans *American Civilization*, parce qu'ils ont chacun vécu à un moment de rupture entre « une époque qui se terminait et une autre qui était sur le point de commencer²⁸ ». Dans des « Notes on Hamlet » datées de 1953, James écrit en ce sens: « La chance de Shakespeare a été de vivre à une époque où la structure économique et sociale toute entière était dans les affres d'un changement révolutionnaire aux dimensions colossales²⁹. »

À travers sa « théorie des grands personnages », James défend une double thèse à première vue paradoxale: d'une part, que « tout

27. C.L.R. James, *Les Jacobins noirs*, op. cit., « Préface à la première édition (1938) », p. 14 ; traduction modifiée par nous.

28. C.L.R. James, *American Civilization*, op. cit., p. 85.

29. C.L.R. James, « Notes on Hamlet » in *The C.L.R. James Reader*, op. cit., p. 246. Hamlet, précise James, représente la lutte entre l'« ancien », le devoir social, et le « nouveau », la liberté de pensée. Il est déchiré par cette lutte, mais pour cette raison même, il est « le précurseur de la suprématie de la raison, du rationalisme, dans la personnalité humaine » (*ibid.*, p. 244-245).

grand personnage est enraciné dans sa propre époque³⁰»; d'autre part, qu'en créant Achab, Melville « a vu le futur », autrement dit que « le problème d'Achab est incroyablement contemporain » (pp.72, 34). Tout l'enjeu est donc de parvenir à problématiser Achab en tant que figure annonciatrice du totalitarisme tout en *Yhistoricisant* aussi précisément que possible, c'est-à-dire en s'interdisant tout recours à l'idée d'une quelconque *essence* totalitaire ou d'une tendance naturelle-atemporelle inscrite dans la nature humaine. La question théorique fondamentale, la « question des questions » dit James lui-même, formulée à plusieurs reprises dans *Marins, renégats & autres parias*, se révèle par conséquent être la suivante: « Comment un livre du monde de 1850 peut contenir tant de choses du monde des années 1950 ? » (p. 119).

James n'est donc pas seulement le porteur-propagateur d'un discours faisant d'Achab l'incarnation « avant l'heure » du totalitarisme, il ne cesse d'interroger les *conditions de possibilité* de ce même discours et bâtit une méthode qui lui permet de penser conjointement le présent à partir du passé et le passé à partir du présent sans jamais renoncer à leur absolue singularité. Qu'est-ce à dire sinon que la théorie littéraire de James participe de plein droit de sa philosophie de l'histoire et, doit-on même dire, de sa philosophie du temps³¹? *Marins, renégats & autres parias* est un moment clé de la genèse, jamais achevée, en

30. C.L.R. James, lettre à Jay Leyda (7 mars 1953), op. c/fc, p. 231.

31. Ce n'est pas un hasard si, aussi réfractaire ait-il été à l'existentialisme, James, le théoricien marxiste, a nourri à partir des années 1960 un intérêt pour la philosophie de Heidegger, en particulier pour *Être et temps* (voir C.L.R. James, « On Wilson Harris » [1965] in *Spheres of Existence; Selected Writings*, Allison & Busby, Londres, 1980, pp. 157-172; C.L.R. James, « Existentialism and Marxism » [196-?] in *You Don't Play with Révolution: The Montreal Lectures of C.L.R. James* (éd. David Austin), AK Press, Édimbourg, 2009, pp.91-104.

« révolution permanente », de la méthode historiographique de James et de sa pratique d'écriture de l'histoire. S'il ne fallait élire qu'un seul grand objet de la pensée de James, ce serait à coup sûr ce qu'il appelle lui-même le *mouvement de l'histoire* en tant que celui-ci est polarisé par les grands épisodes révolutionnaires qui font que l'histoire est par définition mouvement. James fait des allers-retours permanents entre les époques et les lieux — en témoigne l'usage intensif et pour le moins singulier qu'il fait des dates, plus exactement des « noms d'années » —, il explicite la gestation des forces et révèle les luttes souterraines qui font l'histoire « par le bas », en dessous de ses manifestations les plus visibles. Aux côtés de Walter Benjamin, Ernst Bloch et quelques autres, James appartient à la lignée des grands théoriciens du temps historique qu'a produits la tradition marxiste.

Historiciser Achab impliquait en outre de montrer que Melville n'a pu (pré)voir le totalitarisme dans sa forme achevée sans (entre) voir le *processus* de sa formation, la « nécessité historique » de son développement. Pour le comprendre, il faut repartir de la fin de cette histoire, c'est-à-dire d'Hitler et de Staline. « L'organisation politique de l'Europe moderne, écrit James, est basée sur la création et la consolidation d'États nationaux. L'État national, tout État national, avait et a toujours une idéologie raciale » (p.29). Hitler n'est rien d'autre que l'ultime rejeton de la « théorie de la supériorité de la race nationale » (/b/d.). Quant à Staline, il relève du même type (in)humain : le régime communiste, après la liquidation de la Révolution de 1917, manifeste sur le plan économique, à travers les plans quinquennaux, ce que le nazisme exprimait sur le plan politique, à savoir la domination de la « race supérieure » ; et si Hitler était parvenu à ses fins, il aurait nécessairement fini « par adopter une certaine forme du plan communiste » : « le nazisme et le communisme sont d'inséparables aspects

de la dégénérescence de l'Europe » (p. 32). Quel est le plan du régime stalinien, quelles fins sert son « Plan » (les plans quinquennaux)? James répond sans hésiter: l'administration totale des hommes et des choses à l'aide des arts et techniques de la civilisation, et par conséquent l'écrasement pur et simple des masses: « Ils souhaitent construire des usines et des centrales électriques plus grandes que toutes celles qui avaient été construites. Leur but était de raccorder les fleuves, déplacer des montagnes, semer depuis les airs; et pour atteindre ce but, ils dilapideraient des ressources humaines et matérielles sur une échelle sans précédent » (p.31).

Comment en est-on arrivé là? La crise d'Achab, nous montre Melville, est la crise de la civilisation industrielle, une civilisation « qui avance désormais à grands pas et apporte dans le même temps la mécanisation et la destruction de la personnalité humaine » (p.26). Cette civilisation a poussé jusqu'à ses plus extrêmes limites la maîtrise scientifique et technique du monde. Maître à bord d'« un baleinier qui se trouve technologiquement être un des plus développés de l'époque », Achab a « catalogué dans son esprit tout le savoir scientifique de la navigation accumulé à travers les siècles » (p. 33) ; il gère les hommes comme il gère les choses. L'hypercentralisation du pouvoir requise par le travail à bord du navire baleinier, l'usine par excellence, est ce qui rend possible l'expression de sa « personnalité dictatoriale », son devenir dictateur en chair et en os. Et James d'affirmer: « Sans plus d'humanité, seules resteraient l'intelligence abstraite, la science abstraite, la technologie abstraite, vives mais vides, au service non plus un dessein humain mais simplement d'un même dessein abstrait » (p.33). Tel est pour James, en 1952, « le monde dans lequel nous vivons ».

Ces réflexions puisent de profondes racines dans la pensée de James. On devra se contenter de les indiquer. Dès 1938, dans

World Révolution, James s'était livré à une attaque en règles ^{AtalF-AAA} nisme, la théorie du « socialisme dans un seul pays » ayu, ;L. ~'on lui signé la victoire définitive de la bureaucratie, entérinée avec le premier plan quinquennal, et donc l'irréversible déclin de la Troisième Internationale. Durant ses années américaines, et en étroite relation avec sa découverte des *Manuscrits de 1844* de Marx et le travail de traduction et d'interprétation menée avec Dunayevskaya et Boggs, James avait répété à l'envi que le critère de l'avènement du socialisme n'était pas la nationalisation de la propriété — le capitalisme d'État régnant en Union soviétique suffisait à le démontrer — mais la transformation radicale de la *production* elle-même, son contrôle par les masses ouvrières, c'est-à-dire l'expression du « pouvoir créatif des masses », la « libération des énergies du peuple », une thèse qui n'avait selon lui rien à voir avec de quelconques « sentiments humanistes » mais relevait de *Y économie* marxiste et de rien d'autre. Tel était, soutenait-il déjà, le seul et unique moyen d'éviter « la chute de la civilisation moderne dans la barbarie », le règne indéfini du totalitarisme³².

Dans *State Capitalism and World Révolution* (1950) — essai qui est sans doute la meilleure synthèse du travail théorique et politique de la Johnson-ForestTendency au long des années 1940 —, James avait soutenu que le « plan administratif bureaucratique », au service de la propriété d'État, était devenu « le plus grand instrument de torture du prolétariat que le capitalisme ait jamais produit ». Engendrant une véritable « mécanisation des hommes », la planification totale, ne signifiait d'autre que « la subordination complète du prolétariat

32. C.L.R. James, « On Marx's Economic-Philosophical Essays » [1947] in *At the Rendezvous ofVictory*, op. c/t., pp. 65-72 ; C.L.R. James, Raya Dunayevskaya et Grâce Lee Boggs, *The Invading Socialist Society* [1947] in *A New Notion: Two Works*, PM Press, Oakland, 2010, p. 30.

« au capital »^{33*}. La philosophie de la «*Staline est, dit James, le rationalisme-*

grès scientifique » héritée de la bourgeoisie révolutionnaire au xv^{siè} siècle, mais qui, portée à sa « limite historique », s'est transformée en moyen de « destruction de la civilisation » et donc en toute raison : « Le rationalisme et la contre-révolution sont devenus une seule et même chose^{33 34}. »

Dans un essai lui aussi très important de 1958, *Facing Reality*, écrit en collaboration avec Cornélius Castoriadis (sous le pseudonyme de Pierre Chaulieu), James allait avoir pour tâche de décrire le régime des mots qui auraient pu tout aussi bien décrire

Le totalitarisme stalinien est simplement l'expression de la philosophie d'élite du rationalisme conduit à son ultime conclusion. Sa philosophie

33. C.L.R. James, Raya Dunayevskaya et Grâce Lee Boggs, *State Capitalism and World Revolution*, [1950], PM Press, Oakland, 2013, pp. 41-42, 95.

34. *Ibid.*, p. 106. On ne peut manquer de songer ici aux analyses développées à la même époque au sein l'École de Francfort, en particulier à la *Dialectique de la raison* (1944) d'Adorno et Horkheimer, dont la première traduction anglaise n'allait cependant paraître qu'en 1972, ainsi qu'aux *Études sur la personnalité autoritaire* (1950) des mêmes auteurs. Malgré d'indéniables affinités intellectuelles, les thèses d'Adorno et Horkheimer sur les « industries culturelles » et la culture de masse ne devaient guère, s'il en avait connaissance, satisfaire James, le théoricien des arts populaires américains. Paul Buhle a narré, de manière quelque peu elliptique, la rencontre de James et des membres de l'École de Francfort à New York dans les années 1940 : « Le même James pouvait tout aussi facilement [...] s'arrêter prendre un café à la New School avec Theodor Adorno et les exilés de l'École de Francfort. Ils ne savaient trop quoi faire de cet homme noir qui partageait leur enthousiasme pour Hegel. Il les trouva intéressants, mais nullement convaincants. Ils insistaient sur l'effondrement de l'Occident. James était à la recherche de fragments de rédemption » (Paul Buhle, *C.L.R. James: The Artist as Revolutionary*, Verso, Londres et New York, 1988, p. 106; voir également à ce propos Enzo Traverso, *L'Histoire comme champ de bataille: Interpréter les violences du xx^e siècle*, Paris, La Découverte, 2011, pp. 250-251.

du Parti est la philosophie de l'élite organisée. Sa philosophie du Plan est la philosophie de l'intellect organisateur. C'est une tentative pour prendre ce qui était vivant, créatif, dynamique, aventureux, dans les premiers temps de la science et de l'industrie et en faire un schéma de régulation de la vie infiniment complexe de la société moderne. Son idée des masses est que celles-ci sont le moyen par le travail et le sacrifice duquel doivent être achevées des fins que seule l'élite peut se représenter clairement. D'où l'aveuglement, la dégradation morale, la déshumanisation qui atteignent ceux qui aujourd'hui pratiquent la philosophie du rationalisme³⁵.

Faut-il conclure du branchement opéré dans *Marins, renégats & autres parias* entre les figures d'Achab et de Staline que l'ouvrage s'offre, inversement et selon une perspective surdéterminée par la situation de Guerre Froide, comme un plaidoyer pour les États-Unis, voire, comme le suggère Paul Buhle, par ailleurs l'un des tout meilleurs interprètes de James, comme une quasi « apologie de la vie sous le capitalisme³⁶ » ? Non, car comme le montre sans ambiguïté aucune le dernier chapitre de l'ouvrage — récit autobiographique de l'expérience de James à Ellis Island, chapitre d'étrange facture, omis pour cette (mauvaise) raison de la réédition de 1985 —, fût-il nourri par un anticommunisme manifeste, Achab est désormais la menace qui guette les États-Unis eux-mêmes. Le McCarran Act, au nom duquel James est détenu sur l'île, est la négation de la « profonde foi dans les libertés civiles » qui avait jusqu'alors animé la nation américaine. À l'hospitalité envers les

35. C.L.R. James, Grâce Lee Boggs et Cornélius Castoriadis. *Facing Reality*, Bewick/ED, Detroit, 1974, p. 69.

36. Paul Buhle, *C.L.R. James : The Artist as Revolutionary*, op. c/t., p. 110.

étrangers s'est substituée une «arrogance nationale démesurée». Le « système légal », en voie de destruction, doit alors céder la place à une « bureaucratie stupide», à la brutalité sans fard, à P«endoctrinement totalitaire ». Qu'est-ce d'autre que le McCarran Act sinon la mise en pratique effective de la théorie de la supériorité nationale- raciale? « C'est précisément, conclut James, ce que j'ai vu se produire pour une nation entière entre 1934 et 1939 » (p. 237).

Dans *State Capitalism and World Révolution*, James avait déjà pointé du doigt la «similarité organique» entre la bureaucratie stalinienne et la bureaucratie américaine, la première n'étant rien d'autre que la seconde poussée à sa «conclusion logique ultime, toutes deux produits de la production capitaliste à l'âge du capitalisme d'État³⁷». Et dans *Facing Reality*, il allait souligner que c'est bel et bien « des deux côtés du rideau de fer, que le rationalisme domine³⁸». La question du totalitarisme n'était du reste pas absente & *American Civilization*, en particulier des réflexions de James sur les arts populaires entant que ceux-ci exprimaient, pour le meilleur et pour le pire, les courants profonds de la vie des masses américaines, le totalitarisme n'étant au fond rien d'autre que l'image renversée de la quête d'intégration-totalité, c'est-à-dire de la «lutte pour le bonheur». Étudier la civilisation américaine signifiait pour James expliciter le «modèle social dominant de notre temps» à l'échelle mondiale: «Je retrace aussi attentivement que possible les forces qui font le lit du totalitarisme dans la vie moderne américaine. Je les mets précautionneusement en relation avec la dégradation de la personnalité humaine sous Hitler

37. C.L.R. James, Raya Dunaveskaya et Grâce Lee Boggs, *State Capitalism and World Révolution*, op. cit., pp. 34-35.

38. C.L.R. James, Grâce Lee Boggs et Cornélius Castoriadis, *Facing Reality*, op. cit., pp. 68-69.

et Staline. Je cherche à montrer que le comportement en apparence irrationnel et aberrant des individus dans les États totalitaires est un produit de la civilisation moderne³⁹. »

Dès lors peut-on se poser la question de savoir quel sort James réserve à la seconde partie de l'interprétation canonique de Melville en période de Guerre Froide, à savoir l'idée selon laquelle Ismaël est l'antithèse d'Achab, le représentant de la démocratie (américaine) *contre* le totalitarisme (russe). Que dit-il d'Ismaël dans *Marins, renégats & autres parias*? Il dit que celui-ci fait preuve d'une soumission totale à la « folietotalitaire » d'Achab, que pas à un seul instant il ne montre le moindre signe d'opposition : Ismaël est « un jeune intellectuel tout à fait moderne qui a rompu avec la société et hésite constamment entre le totalitarisme et l'équipage » (p. 73). Il l'affirmait déjà dans *American Civilization* : Ismaël « est l'intellectuel » c'est « l'homme sans volonté » qui voit la folie d'Achab mais est impuissant face à elle et, plus encore, se révèle fasciné par elle⁴⁰. Ismaël est un « Achab intellectuel » ; au désir totalitaire d'Achab répond la spéculation vide d'Ismaël sa « profonde misère psychologique ». Les deux hommes partagent une même répulsion envers le monde. Il n'y a rien d'étonnant, conclut James, à ce qu'« Ismaël suive Achab, tout comme l'intellectuel d'aujourd'hui, accablé de culpabilité, souvent avec la même terreur, trouve quelque refuge en l'idée d'un État totalitaire à parti unique » (pp. 76-77).

James prolonge cette acerbe critique des intellectuels dans le cinquième chapitre de *Marins, renégats & autres parias*, « La névrose et les intellectuels », en se tournant à présent vers le roman de Melville qui suivit *Moby Dick* — et fut comme lui un échec commercial — à savoir *Pierre*,

39. C.L.R. James, *American Civilization*, op. cit, p. 38.

40. C.L.R. James, *American Civilization*, op. cit, p. 84.

ou les ambiguïtés. À Freud affirmant que la névrose est *une condition* permanente de la « société civilisée» James oppose l'idée, qu'il dit inférer du roman de Melville, selon laquelle elle est bien plutôt la manifestation de la *crise* de cette même civilisation. C'est en outre une pathologie « limitée à une classe particulière de la population, principalement les intellectuels et les riches désœuvrés qui ne peuvent décider quelle attitude prendre envers une société en mutation» (p.155). La névrose est « le mal de cette génération d'intellectuels», c'est leur *réaction*, purement intérieure, *individuelle*, à une crise *sociale*, civilisationnelle, face à laquelle ils ne peuvent par conséquent rien, d'où leur tendance à se jeter, par désespoir et culpabilité, dans les bras du totalitarisme.

Le problème des intellectuels préoccupe profondément James comme, quoique de manière bien différente, elle avait préoccupé Gramsci. En témoigne le premier chapitre d'*American Civilization* sur les intellectuels américains du xix^e siècle. Le prouve également, à la même époque, *State Capitalism and World Révolution* où James et ses collaboratrices affirment que le problème capital de la philosophie moderne depuis Descartes jusqu'au stalinisme a été « le problème de la division du travail entre les intellectuels et les ouvriers», le rationalisme ayant signé la désintégration du lien entre travail manuel et travail intellectuel, préparant ainsi le règne de « la classe bureaucratique universelle, la classe intellectuelle⁴¹».

41. C.L.R. James, Raya Dunaveskaya et Grâce Lee Boggs, *State Capitalism and World Révolution*, op. c/t., pp.96,100. Dans une longue recension de deux ouvrages de Raymond Williams, intitulé «Marxism and the Intellectuels», James allait fustiger l'incapacité séculaire des intellectuels à s'arracher au domaine des idées, de *leurs* idées, fût-ce l'idée de «classe», pour conrH prendre et épouser le mouvement « indépendant» des masses en tant qu'il est en lui-même créateur d'idées nouvelles (C.L.R. James, «Marxism and the Intellectuels» [1962] in *Spheres of Existence*, op. c/t., pp. 113-130).

La question du rôle des intellectuels allait également nourrir, avec moins d'acrimonie mais pas moins d'inquiétude, les réflexions de James sur la situation postcoloniale en Afrique et dans la Caraïbe. Dans l'introduction de *Nkrumah and the Ghana Révolution*, il allait ainsi déclarer que « l'homme à la barre est l'intellectuel africain. Il réussit — ou l'Afrique indépendante sombre », le drame résidant précisément dans le fait que, relevant du type de l'« intellectuel occidental » tout en étant placé dans les conditions d'un pays sous-développé, l'intellectuel africain se retrouve dans une situation analogue à celle de l'intellectuel russe dépeint presque un siècle plus tôt par Dostoïevski dans son *Discours sur Pouchkine*: il se sent comme un *exilé* au cœur de sa propre patrie⁴².

Si ce n'est en Ismaël, ne serait-ce pas dans les trois seconds du Pequod, Starbuck, Stubb et Flask, que Melville place alors l'espoir d'un remède à la folie d'Achab. Starbuck en particulier, cet enfant de la « civilisation de Nantucket », la cité baleinière, n'est-il pas un « homme de principes, de hautes qualités morales, brave et compétent » (p. 36)? Ne proteste-t-il pas lorsque Achab remet en cause la loi du commerce qui gouverne l'industrie baleinière pour se lancer à la poursuite du seul Moby Dick en négligeant toutes les autres baleines-marchandises? Cependant, Starbuck ne croit pas dans cette loi autant qu'Achab croit en son terrible dessein: « chaque protestation est suivie de capitulation ». Achab connaît parfaitement les hommes tels que Starbuck; c'est pourquoi il « le domine au plus profond de son âme » (p. 91). Starbuck est voué à être écrasé par Achab, à devenir son esclave : « Achab mènera le navire vers son inévitable destruction, et ceux dont la responsabilité

42. C.L.R. James, *Nkrumah and the Ghana Révolution*, *op. cit.*, pp. 15-16.

est de défendre la société en seront totalement incapables» (p. 94). Or, l'histoire de Starbuck n'est rien d'autre que « l'histoire des libéraux et des démocrates qui, durant le dernier quart de siècle, ont mené à la capitulation face aux totalitaires, pays par pays» (p.9Q). Il n'y a aucune raison qu'il en aille autrement, en 1952, avec les libéraux et démocrates américains.

N' y a-t-il donc personne chez Melville pour résister à Achab et donc personne chez James pour sauver le navire de la civilisation de la catastrophe, de la chute dans la barbarie? Si, il y a ceux qui donnent leur nom à l'ouvrage de James, les marins, renégats et autres parias qui composent l'équipage du Pequod : « Melville a clairement l'intention de faire des hommes de l'équipage les véritables héros de son livre, mais il craint la critique» (p.37) de ses contemporains. Le rapport de domination qui lie Achab à ses seconds, la crise intérieure qui gouverne l'un et les autres, tout cela est étranger aux membres de l'équipage, ceux que Melville appelle des «hommes manufacturés». Pourquoi? Parce que ces hommes *travaillent ensemble*, joignent leurs forces en vue d'un but commun. La discipline dont ils font preuve n'est pas l'effet de la crainte qu'ils nourriraient à l'égard du capitaine, mais des exigences mêmes de l'industrie à laquelle ils participent. À l'interprétation faisant d'Ismaël l'anti-Achab, James substitue l'idée que «le contraste se situe entre Achab et l'équipage » (p. 54); à l'individualité souveraine et tyrannique du capitaine s'oppose la convivialité et la solidarité qui régissent parmi «l'équipage anonyme». Quoiqu'il ne l'avoue qu'à demi-mot, James perçoit chez Melville une apologie précoce des masses laborieuses dont l'auto-organisation, la «créativité

spontanée⁴³ », est la seule et unique alternative aux Achab(s) de tous les pays et aux intellectuels qui se laissent séduire par eux.

Pour James, la vie et le travail de l'équipage du Pequod, son activité de production, n'est pas une préfiguration du socialisme: *c'est le socialisme*. Ainsi qu'il le répète à l'envi dans d'autres textes, la « nouvelle société » (socialiste) n'est pas prête à sortir des flancs de la « vieille société » (capitaliste) ; l'une et l'autre coexistent *au présent*, la question étant de savoir qui sortira vainqueur de cette lutte. C'est cette idée qui était déjà contenue dans le titre, empruntant une formule d'Engels, d'un essai de 1947 de la Johnson-Forest Tendency: *The Invading Socialist Society*. C'est encore cette idée qu'allait approfondir James dans *Facing Reality* à partir de l'exemple-modèle des conseils ouvriers de la révolution hongroise de 1956. Évoquant sa brève collaboration avec la Johnson-Forest Tendency, Castoriadis allait avoir ces mots qui résument très bien la position de James: « L'idée est que certains éléments des relations socialistes sont déjà en formation à l'intérieur de la société capitaliste. Nous avons nommé le journal de notre groupe Socialisme ou barbarie. [Les membres de la Johnson-Forest Tendency] nous ont dit que nous aurions dû le nommer *Socialisme et barbarie*⁴⁴. » C'est cette lutte, alors à venir, du socialisme et de la barbarie (capitaliste-totalitariste) qu'aurait (pré) figurée Melville dans *MobyDick*.

Essentiel selon James est en outre le fait que l'équipage du Pequod, fidèle à ce qu'était l'industrie américaine de la pêche de l'époque, soit composé de représentants « de presque toutes les

43. C.L.R. James, « Marxism and the Intellectuals », op. c/t., p. 117.

44. Cornélius Castoriadis, « C.L.R. James and the Fate of Marxism » in Selwyn R. Cudjoe et William E. Cain, *C.L.R. James: His Intellectual Legacies*, University

of Massachusetts Press, Amherst, 1995, p. 286.

nations du globe» (p.38). Melville les nomme significativement des *isolatoes*. L'équipage est plus généralement un symbole de l'Amérique du milieu du XIX^e siècle telle que Melville l'avait dépeinte dans son roman *Redburn, ou sa première croisière* (1849):

Il y a quelque chose de grand, à contempler la manière dont s'est formée l'Amérique qui, dans sa noble aspiration, devrait éteindre à jamais le mal des aversions nationales. Son peuple est fait de toutes les nationalités, et toutes les nations peuvent la réclamer comme sienne. On ne peut verser une seule goutte de sang américain sans répandre le sang du monde entier. [...] Notre sang, tel le flot de l'Amazone, est fait de mille courants purs se déversant en un seul. Nous sommes moins une nation qu'un monde, car à moins d'appeler, comme Melchisédech, le monde entier notre père, nous sommes sans père ni mère⁴⁵.

Mais c'est justement parce qu'elle est en elle-même un monde que la nation, ou l'*a-nation*, américaine, a chez Melville quelque chose à dire du monde entier: « Melville [...] écrit sur l'Amérique tout en pensant au monde entier » (p. 164). Traçant un parallèle, à la distance d'un siècle, entre Ellis Island et le navire de *Moby Dick*, James écrit: « L'île, comme le *Pequod* de Melville, est une miniature du monde, de ses nations et de toutes les couches de la société » (p. 14). À l'instar des quelque trente marins engagés sur le *Pequod* et de leurs supérieurs, dont le terrible Achab, les hommes qui peuplent Ellis Island — les administrateurs, les officiers de sécurité et les détenus, ces « isolés », renégats

45. Herman Melville, *Redburn ou sa première croisière* [1849], traduction d'Armel Guerne, Gallimard, Paris, 1976, p. 257.

et autres parias «venus des quatre coins du monde» (p.208) — dessinent un portrait fidèle de la «civilisation mondiale»⁴⁶.

Comme James le souligne à plusieurs reprises, Melville, dans *Moby D/c/c*, qualifie l'équipage de «délégation d'Anarcharsis Cloots », en référence au célèbre émigré prussien «francophile» qui avait embrassé la Révolution française et appelé à distendre cette dernière au-delà des frontières nationales pour ériger, au nom de la fraternité des nations, une «République universelle». On retrouve également cette référence dans la nouvelle inachevée *BillyBudd, marin* : «Ceux-ci composaient un tel assortiment de tribus et de teints qu'ils eussent été bien qualifiés pour qu'Anacharsis Cloots les fit défiler à la barre de la première Assemblée française comme représentant du genre humain⁴⁷. » Cependant, dit James, les conceptions de Cloots demeuraient entachées d'abstractions (bourgeoises) dont Melville se débarrasse pour de bon : «Ses candidats à la République universelle sont liés par le fait qu'ils travaillent ensemble sur le même baleinier. Ils forment une fédération mondiale d'ouvriers industriels modernes» (p. 41). Cent ans après Melville, les marins de *Moby Dick* sont devenus

46. Ce motif de la *miniature* traverse les écrits de James, c'est un élément clé de sa méthode interprétative. Il est présent dès *Les Jacobins noirs* où les esclaves des plantations sucrières de Saint-Domingue préfigurent, à l'échelle insulaire, le «prolétariat moderne» mondial (C.L.R. James, *Les Jacobins noirs, op. cit.*, p. 109). Il l'est encore dans *Beyond a Boundary* où le terrain de cricket est conçu comme un espace au sein duquel se (re)loutent les rapports de classe-race qui traversent les sociétés caribéennes et où les compétitions internationales expriment les transformations des relations (post)coloniales entre la Grande-Bretagne et ses ex-colonies (C.L.R. James, *Beyond a Boundary*, Londres, Yellow Jersey Press, 2005). Il l'est enfin dans les références répétées, doublées d'une admiration profonde, de James au modèle grec de la cité-État (Athènes) dont la situation démographique, aime-t-il à rappeler, n'était pas fondamentalement différente de celle des îles de la Caraïbe.

47. Herman Melville, *Billy Budd, marin* [1924], traduction de Pierre Leyris, Gallimard, Paris, 1987, p. 30.

les «travailleurs de tous les pays». Bien à nouveau qu'il ne puisse pas le dire en ces termes étant donné les destinataires de son essai (les membres du Congrès), James fait de l'activité quotidienne de l'équipage du Pequod une préfiguration de l'*internationalisme prolétarien*, c'est-à-dire de la seule force apte à lutter contre la politique de la supériorité nationale- raciale qui fait le lit du totalitarisme.

Si l'équipage du Pequod demeure fondamentalement anonyme, il y a néanmoins trois personnages du roman qui ont pour rôle de le *représenter*. Ce sont les trois harponneurs qui, dans la hiérarchie du navire baleinier, se situent juste en dessous d'Achab et de ses seconds. Ce sont tous trois des *sauvages*: Quiqueg, un «cannibale» originaire d'une île du Pacifique, Tashtego, un Indien américain du Massachusetts et Daggou, « un nègre gigantesque de la côte africaine». « [Melville] prend alors les qualités idéales d'un équipage et les concentre dans ces trois figures vivantes. Ayant fait d'eux des sauvages, il peut insister de façon très manifeste sur cette rupture avec l'auto-torture intellectuelle et émotionnelle, condition première selon lui pour que survive la société moderne» (pp.56-57). Ces sauvages, tout comme le reste de l'équipage « ignorant et superstitieux», sauvage lui-même, restent étrangers à la crise morale de l'homme civilisé, leur « manque de conscience de soi » ne devant pas être conçu comme un défaut, mais bien plutôt comme « une attitude philosophique envers le monde» (pp.78,61).

Car si l'on a bien affaire à des sauvages, ceux-ci ne sont pas des «sauvages primitifs». On pourrait croire, à la lecture de la rencontre entre Ismaël et Quiqueg au début du roman, que Melville « répète simplement le vieux motif du noble sauvage face à la civilisation corrompue » (p. 72). Il n'en est rien, assure James, dans la mesure où Quiqueg, ce «fils de la Nature» a également acquis «un des postes d'autorité

les plus importants au sein d'une grande industrie moderne » (p. 72), l'industrie de la chasse à la baleine. Plongé en plein cœur de la « civilisation industrielle », maître de ses arts et techniques, le sauvage de Melville est, de ce point de vue, le plus civilisé des hommes. On a là un raisonnement typique de James qui n'a de cesse de réfuter la thèse-préjugé de l'*arriération des masses*. Cet effort, sinon de destruction, de subversion du couple *backwardness/forwardness* (arriération/avancement ou avant-gardisme) n'est nulle part plus manifeste que dans ses réflexions sur les luttes anticoloniales, des *Jacobins noirs* à *Nkrumah and the Ghana Révolution*. Dans ce dernier, s'attaquant au « mythe » selon lequel « les Africains sont, et ont toujours été, un peuple arriéré et barbare », James déclare qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale le Ghana s'est installé à l'*avant-garde* des luttes d'émancipation non seulement en Afrique mais dans le monde entier : « Il n'y avait rien d'arriéré dans la révolution ghanéenne. C'était une révolution de notre temps. L'arriéré, le barbare, l'ignorant politiquement, était assis dans le Bureau colonial et dans l'Administration coloniale⁴⁸. » De ce point de vue, l'équipage du Pequod ne préfigure pas seulement les masses ouvrières *blanches* du xx^e siècle, mais aussi les *masses colonisées*, désormais placées en première ligne du mouvement révolutionnaire mondial ; et c'est dans l'alliance objective des unes et des autres, dans le branchement de leurs luttes, que James place l'espoir d'une victoire finale de la civilisation sur la barbarie.

Cependant, aux yeux de James, le personnage qui, à la fin de *Moby Dick*, est le « grand héros de l'histoire » est aussi le plus dégradé, le plus humilié d'entre tous : c'est Pip, « un petit nègre de PAlabama, le dernier des derniers dans l'Amérique de 1851 » (p.39).

48. C.L.R. James, *Nkrumah and the Ghana Révolution*, *op. cit.*, p. 49.

Pip, personnage modelé sur la figure shakespearienne du fou de *King Lear*, est le représentant de cette race opprimée qui, cent ans plus tard, est devenu une avant-garde du mouvement révolutionnaire américain. Mais dans *Moby Dick*, en 1851, il est le symbole de l'impuissance de l'équipage qui, malgré sa résistance, ne peut enrayer la folie destructrice d'Achab. D'où cette question fondamentale: « pourquoi les hommes de l'équipage ne se révoltent-ils pas » contre Achab? (p. 94). Si c'est « aujourd'hui », en 1952, qu'elle est devenue prégnante, Melville, dit James « est conscient de cette question dès le début » (p. 89). Le prouve le fait qu'il introduise dans son histoire le récit d'une révolte, menée par un certain Steelkilt sur un autre navire, le Town-Ho. Cette histoire est rapportée à Tashtego qui lui-même la transmet aux membres de l'équipage, lesquels sont alors en possession « de toutes les indications possibles sur ce qu'ils devraient faire »... et ne font pas. Souvenons-nous également que quelques années plus tard, dans sa nouvelle *Benito Cereno*⁴⁹, Melville allait s'inspirer de faits réels pour narrer l'histoire d'une mutinerie d'esclaves à bord d'un navire espagnol, le Santo Domingo.

Selon James, c'est pourtant de manière tout à fait logique, d'un point de vue littéraire et historique, que Melville s'est refusé à dépeindre une scène de révolte à bord du Pequod. L'exemple de la révolte sur le Town-Ho joue en réalité un rôle de contre-exemple: « La révolte a été un succès. Mais que s'est-il passé? Steelkilt et quelques-uns de ses mutins se sont échappés et sont rentrés chez eux. Voilà tout. Les choses sont revenues à ce qu'elles étaient auparavant. C'est exactement ce qui se serait passé en 1851 si une révolte

49. Herman Melville, *Benito Cereno* [1855], trad. Pierre Leyris, in *Les Contes de la véranda*, Paris, Gallimard, 1995.

avait eu lieu sur le *Pequod*» (p.95). James suggère tout simplement qu'au moment où Melville rédigeait *Moby Dick*, au milieu du xix^e siècle, les conditions n'étaient pas réunies pour qu'une mutinerie sur le navire-usine se transforme en mouvement (ouvrier) de masse, en révolution. Regretter que l'équipage ne se soit pas révolté, c'est « injecter les problèmes sociaux de 1952 dans ceux de 1851 » (p. 94); c'est s'interdire de comprendre et la littérature et la société, et par conséquent le mouvement de l'histoire lui-même.

Mais ces réponses en apparence toutes négatives n'en recèlent pas moins un immense espoir: car en affirmant qu'en 1851 la révolte des masses ouvrières et colonisées était impossible, James révèle à demi-mot qu'un siècle plus tard, en 1952, elle est bel et bien devenue possible. C'est l'unique moyen d'empêcher que le navire de la civilisation moderne sombre définitivement dans la barbarie comme le *Pequod* a sombré dans l'océan Pacifique.

0

MARINS, RENÉGATS & AUTRES PARIAS

est le quatrième ouvrage de la collection **contre-attaque**

Cette première édition a été tirée à 1000 exemplaires

Il a été composé en Fakt et Arnhem
et imprimé sur Arcoset 90 g.

Couverture : Pauline Nunez

Achévé d'imprimer le 12 décembre 2015
sur les presses de l'imprimerie Artegraf à Città di Castello

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2016
ISBN: 978-2-35654-064-5

\$

Ypsilon éditeur | 34 bis rue Sorbier | 75020 Paris
www.ypsilonediteur.com